

LA PETITE FILLE AU FANTÔME

PAR
ISABELLE SANDY.



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (IX^{ème})

Publications périodiques de la Société du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le n^o : 0 fr. 40. Ab^l d'un an : 18 fr. 50 avec prime gratuite ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T.S.F., etc.

Le n^o : 0 fr. 50. Ab^l d'un an : 20 fr. avec prime gratuite ; six mois : 12 fr.

La MODE et la MAISON

Modes, Ouvrages, Tricots, Ameublement,
Nouvelles, Chroniques variées, Recettes, etc.

20 pages dont 6 en couleurs. 4 pages de roman.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. avec prime gratuite ;
six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le n^o : 0 fr. 60. Ab^l d'un an : 14 fr. avec prime gratuite ; six mois : 8 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le n^o : 0 fr. 25. Ab^l d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le n^o : 0 fr. 25. Ab^l d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

C92810

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.*
- Maria ALBANESI : 334. *Sally et son Mari.*
- Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
- Tbéo d'AMBLENY : 299. *Brayères blanches.*
- Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
- Marc AULES : 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.* — 356. *La Victorieuse.*
- P. et J. d'AURIMONT : 367. *Les Cœurs en exil.*
- Temple BAILEY : 352. *Le Fanal dans la nuit.*
- F. de BAILLEHACHE : 340. *La Fiancée infidèle.*
- Silva BELLONI : 357. *Le Chemin sans fleurs...*
- Lya BERGER : 374. *L'Aveu qui sauve.*
- H. BEZANÇON : 354. *Le Roman de Florette.*
- G. de BOISSEBLE : 364. *Mademoiselle de la Tour-Maudite.*
- Marthe BOUSQUET : 373. *L'Idylle sous l'orage.*
- José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
- BRADA : 91. *La Branche de romarin.* — 359. *Après la tourmente.*
- Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
- Joan de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
- André BRUYÈRE : 306. *Sous la bourrasque.*
- Lucienne CHANTAL : 376. *Le Jardin des rêves.*
- J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
- M. de CRISENOY : 310. *La Conscience de Gilberte.* — 353. *Sous l'Aiguillon!*
- Eric de CYS : 543. *Lunes rousses.*
- Line DEBERRE : 372. *Loulette et son Mari.*
- DOMINIQUE : 365. *Le Secret de Gilles.*
- Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
- H.-A. DOURLIAC : 280. *Je ne veux pas aimer!*
- A. de l'EPARS : 366. *Le Retour au bercail.*
- Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
- Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
- Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
- Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimer?* — 32. *Lequel l'aimait?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie!* — 200. *Un an d'épreuve.*
- Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
- Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.*
- Marie GARIEL : 362. *Trop loin de moi.*
- Claire GÉNIAUX : 375. *Paladins modernes.*
- Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
- Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.* — 348. *La Maison de Joëlle.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Lita GUÉRIN : 351. *L'une et... les autres.*
Ian HAY : 330. *Sa part de bonheur.*
M.-A. HULLET : 289. *Les Cendres du cœur.*
W. HOWELLS : 355. *Volonté de femme.*
Jean JÉGO : 329. *L'Amoureux de Frida.*
Renée KERVADY : 287. *Cruel devoir.*
P. KORAB : 358. *Tête folle, Cœur profond.*
L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 346. *La Blessure cachée.*
MAGD-ABRIL : 363. *Jeunesse !*
MARIA-CLAUDIA : 349. *Triomphera-t-elle ?*
Hélène MATHERS : 369. *Petite dame verte.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Edouard MICHAUD : 378. *Le Chevalier vengeur.*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.* — 350. *Vers l'avenir.* — 379. *Derrière le masque.*
Anne MOUANS : 281. *Plus haut !* — 337. *Giàèle exilée.* — 361. *Pour la vie.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
Guy de NOVEL : 345. *Maitre Nicole et son amour.* — 370. *Cœur égaré.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Mme Charles PÉRONNET : 371. *L'Offrande.*
Marguerite PERROY : 285. *L'Impossible Amitié.*
M. PRIGEL : 368. *Marié malgré lui.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la Comtesse*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Pierre de SAXEL : 284. *Belle-Mère à tout faire.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalls.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle victoire.*
Germaine VERDAT. — 377. *Les Jours nouveaux.*
Camille de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 344. *Le Manoir de la Reine.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Isabelle SANDY

La petite fille
au fantôme



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

La petite fille au fantôme

I

LES FAUVES

D'un même mouvement, les deux hommes déposèrent leur fusil contre le talus ouaté d'une herbe épaisse, de ce vert foncé que l'eau souterraine accorde comme un fard aux végétaux. En contrebas, dans la prairie qui tapissait une sorte de cuvette ouverte au sud sur un arrière-plan de montagnes chauves, deux paysans maniaient leur faux d'un mouvement rythmique et sûr.

Les trèfles, les graminées, les prêles chevelues tombaient mollement selon une ligne courbe qui épousait la forme de la prairie.

Une odeur vigoureuse et froide montait vers les chasseurs. Ils se sentirent, en même temps, envahis par le désir de restaurer leurs forces. Depuis le matin ne couraient-ils pas la montagne à la poursuite d'un invisible gibier?

— Nous allons manger à la paysanne, déclara Jean Serbize en souriant. J'ai, pour vous, du *cambajou* rose qui est le jambon cru et fortement salé de l'Ariège; puis un oignon que nous allons mettre à glacer dans la source que voici.

— Comment cela? demanda curieusement l'autre chasseur, un quinquagénaire au poil gris dont l'accent parisien différait fort de celui de Serbize.

— Regardez bien, cher ami. Tenez! J'enlève la première peau de mon oignon, je le dépose ainsi dévêtu dans le petit remous d'argent que fait la source en tombant sur le sable. Et mon oignon tournera sans fin si je ne le délivre pour le dévorer! Mais je n'y manquerai point.

Il procédait lentement aux rites du déjeuner montagnard sous l'œil amusé de son ami.

— Ce que vous êtes resté d'ici, Serbize! Vous voir faire est un plaisir pour mes yeux. Quelle vertu apaisante dans cette vie paysanne! Tenez, je puis vous l'avouer maintenant : je me sentais, il y a peu d'instants, de fort méchante humeur. Courir la forêt depuis l'aube pour revenir à peu près bredouille, il y avait de quoi assombrir l'enragé chasseur que je suis. Eh bien! de vous voir disposer ce frugal repas, de contempler cet oignon rose qui virevolte dans un remous diamanté, de sentir l'odeur du pain bis et du *cambajou*, comme vous dites, me met en joie. Je ne suis plus un chasseur, mais comme vous un fanatique de la montagne. Adieu; sangliers, lièvres, coqs de bruyères, je...

— Doucement, doucement! dit Serbize en souriant. Il ne faut pas désespérer! Cette nuit encore

le sanglier a ravagé le champ de pommes de terre du Toustet, mon voisin. Un peu de patience, et je vous promets quelque vieux solitaire ou une laie et ses marcassins. Voici votre part, mon cher ami. Mangez en paix et soyez heureux. La montagne est lénifiante. La mienne est si belle, n'est-ce pas? qu'il faut lui pardonner de se dépeupler.

— N'est-il pas extraordinaire que la faune disparaisse en même temps que le village se dépeuple? Le contraire devrait se produire.

— Mais non, mon cher ami. Vous oubliez une chose : c'est qu'autrefois le montagnard ne chassait guère. Il se défendait simplement contre les bêtes sauvages ou nuisibles et par des moyens de fortune : songez que mon arrière-grand-père a chassé l'ours, seul, et au couteau! Aujourd'hui, la montagne se dépeuple, c'est entendu, mais tous les hommes qui restent et les innombrables étrangers que les vacances attirent ont leur fusil... Faisons tous notre *mea culpa* : nous détruisons méthodiquement, sûrement le gibier, et le jour vient...

Jean Serbize s'arrêta sans que rien autour de lui ait pu solliciter son attention. Les faneurs poursuivaient leur patient labeur, les sources chantaient en sourdine, un vent qui volait haut et n'atteignait pas les deux amis lutinait le sommet de trois peupliers plantés au fond du champ : leurs cimes s'inclinaient, se touchaient et semblaient échanger des propos familiers. Non, rien ne s'était passé qui ait pu distraire Serbize. Donc quelque chose s'était passé en lui?

Curieusement, son compagnon lui demanda :

— Achevez donc votre pensée, mon cher : vous croyez que la faune va disparaître complètement dans un avenir assez proche ?

— Oui, ou plutôt je crois que nous la retrouverons ailleurs : vous connaissez comme moi des loups et des sangliers à deux pattes ? et des tigres et des renards ?

— Il y en a toujours eu.

— Pas comme aujourd'hui, Heurtier. La faune animale se réincarne, je vous le jure. Comme elle ne consent pas à mourir tout à fait — d'ailleurs rien ne meurt tout à fait, — elle envahit l'âme humaine, elle l'abêtit, l'avilit ou la rend féroce selon les cas. Avis aux chasseurs impénitents.

Dans ce cas, sourit Heurtier, le fusil n'est pas de rigueur...

— Cela dépend ! dit vivement Serbize. Et puis... on peut être entraîné malgré soi... Ah ! capturer vivant certain loup à face humaine, lui arracher dents et griffes et le mettre en laisse comme un chien !

Avec stupeur, Heurtier contemplait son compagnon : vingt-cinq ans au plus. Un long corps maigre sous le hâle. Un visage de dure argile grise, creusée au pouce : aux joues, aux tempes, autour des yeux enfoncés, des yeux bleus que cette maigreur élargissait. Le nez un peu aplati au bout, la bouche trop large achevaient de donner à cette figure un aspect un peu incohérent, mais que disciplinait, à certaines minutes, la passion du regard.

« Il n'est pas beau, mais agréable », disait-on de Jean Serbize.

Fils d'un commandant sorti du rang, originaire de ce pays, il avait désiré embrasser la carrière de son père, mais, gravement malade à vingt ans, acculé à la nécessité de ne pas quitter ses montagnes, il avait abandonné de fortes études pour devenir instituteur à vingt kilomètres de son village natal.

Heurtier, ami et compagnon d'armes de son père, mort deux ans auparavant, était venu passer quinze jours chez lui pour chasser le gros gibier. Au vrai, il connaissait mal le jeune homme et depuis qu'ils couraient ensemble la montagne s'efforçait à percer le secret d'une sensibilité qu'il devinait vive, à mesurer une intelligence dont la richesse l'étonnait.

« Comment a-t-il pu s'enterrer ici avec des moutards à instruire ? grondait-il. Et le plus fort est qu'il aime son métier et qu'il ne l'estime pas inférieur à ses facultés. »

De toute évidence, ce type de jeune instituteur supérieurement intelligent, distingué et content de son sort déroutait ses préjugés. « A notre époque, on verra tout ! » soupirait-il.

Les faneurs, à l'imitation des deux amis, déjeunaient au bord de la source : une jeune fille, pauvrement vêtue de sombre et la tête ceinte d'un foulard vif, venait de leur apporter un panier recouvert d'une serviette. Ils y puisaient deux écuelles de soupe et une sorte de galette jaune faite d'œufs bien cuits, mélangés d'ail et de persil, dont l'odeur arrivait jusqu'à Heurtier.

— La bonne vie ! déclara-t-il. Et dire qu'il va falloir regagner Paris... Dites-moi, mon cher : j'ai encore deux jours devant moi ! Est-ce suffisant pour

faire la connaissance des fauves à deux pattes dont vous venez de me parler ?

— Certes... J'ai à votre disposition un échantillon de la plus belle espèce ! railla Jean Serbize. Le malheur est qu'une gazelle soit condamnée à vivre auprès de ce loup qui finira par la dévorer si...

— Si ?

— Je ne sais plus ! murmura Serbize avec lassitude. C'est entendu, nous irons à la maison des Cyprès.

Il ajouta en se levant :

— Je vous ai parlé d'une gazelle... Il y a même un colibri... et c'est le plus tragique de l'histoire...

II

LA MAISON DES CYPRÈS

Pour maintenir la montagne qui, fatiguée comme le sont les hommes de rester au garde-à-vous depuis l'aube du monde, s'affaissait peu à peu, on avait dû bâtir des murs superposés entre lesquels s'étendaient les terrasses tantôt nues, tantôt épaissies de petits arbres drus, sans cesse coupés, mais obstinés à vivre. Vers le village, ces terrasses s'ouvraient à la culture et nourrissaient quelques rangées de pommes de terre ou des champs de blé pas plus grands qu'une traîne de mariée.

Mais, vers la maison rose, les terrasses, promues au rang de jardin d'agrément, présentaient des mas-

sifs de lilas, quelques beaux chênes respectés par la hache et, juste au-dessus du toit, sur la gauche, une famille de cyprès, cocarde funèbre de ce toit de tuiles rouges patinées par les ans.

Cependant l'ensemble apparaissait vivant, joyeux, et le regard se complaisait dans le redressement vif de la montagne qui permettait de saisir comme sur un plan tout l'ensemble de la propriété : en bas, la route nationale, d'un blanc cru sous le soleil, car, en cette année 1902, le goudron n'a pas encore fait son apparition ; au-dessus, une prairie assez raide, ridée d'allées tournantes, un étroit escalier fleuri de lauriers-roses derrière lesquels la maison, rose aussi, prenait des allures de vieille coquette.

Plus haut encore, d'autres terrasses, puis un bois de chênes et la montagne nue qui découpait en dents de scie, sur le ciel d'un bleu vif, ses calcaires d'argent.

« La Maison du bonheur ! » décrétaient les étrangers. Mais aussitôt les cyprès se confiaient, en leur langage : « Ah ! ah ! la maison du bonheur !... »

Et la petite fille, toujours tapie dans un fourré, aux écoutes de la vie qui passait en contre-bas, répétait, inquiète :

— La maison du bonheur ! Oh ! oh !

Elle demeurait immobile, acharnée à comprendre, à se demander pourquoi une soudaine révolte faisait battre son cœur. Elle était haute comme un pied d'hortensia, maigre, noireude, laide pour beaucoup, plus que belle pour quelques-uns.

Un fluide irradiait de ses yeux fixes, bruns, jaspés

d'or, noués aux êtres et aux choses avec l'obstination des lierres noués aux murs. Elle parlait peu, tout occupée à poursuivre son dialogue intérieur. Indifférente aux jouets et aux réjouissances qui retiennent l'enfant, elle s'attachait avec une ombrageuse passion aux êtres vivants, bêtes ou plantes, qui lui étaient donnés, à ceux que sa sensibilité découvrait.

— Nadalette, qu'est-ce que tu peux bien raconter à ce vieux chat perclus qui vient de chez les voisins? Je t'entends lui parler comme à une personne!

— Ah! je ne sais plus! répondait-elle, murée en elle-même.

En leur lointaine province, peu au courant des changements de la mode, maman et tante Annette coiffaient la petite comme on les avait coiffées elles-mêmes en leur enfance : les cheveux emprisonnés en deux nattes lustrées pendaient sur les tempes et promenaient sur les maigres épaules un ruban rouge ou bleu. Un grand sarrau à carreaux bleus et blancs recouvrait une robe en lainage l'hiver, en piqué blanc l'été.

Inutile de se mettre en frais d'imagination : quand la petite irait en pension, vers ses douze ans, on aviserait.

— Tanette, je vais guetter le facteur. Ne me cherche pas, je ne vais pas loin.

— Bon! bon! mon petit Colibri; mais quelle idée! quelle idée!

La bonne dame soupirait ces mots plus qu'elle ne les prononçait, soucieuse de ne pas être entendue de

l'enfant qui aurait aussitôt dirigé vers elle son poignant regard noir.

« Voyons, Tanette, tu sais bien pourquoi je vais guetter le facteur chaque jour, chaque jour... Il ne faut pas mentir ! »

Voilà ce que le regard noir aurait jeté à tante Annette qui préférerait tout accepter.

Alors, tranquilisée, la petite fille escaladait les terrasses, dépassait les cyprès, atteignait son observatoire, sorte de niche naturelle aménagée entre les rochers, et, ardemment, farouchement, douloureusement, elle interrogeait la route.

L'été, la blouse du facteur figure un bleuët géant le long du champ de blé; on le voit de loin, de très loin. S'il suit le chemin sans obliquer à sa droite, pour couper à travers champs, c'est qu'il n'y a rien pour la Maison des Cyprès. S'il oblique...

« Mon Dieu! Mon Dieu!... qu'il suive son chemin,... voulez-vous? »

L'enfant a peur. Ses yeux deviennent fixes. Leur magnétisme a-t-il atteint le facteur qui débouche de la châtaigneraie? Il attend, semble hésiter, ouvre son sac, le referme et, d'un pas sûr, continue sa route sans aller vers la « Maison du bonheur ».

— Ah! merci, merci! balbutie la petite fille.

Elle ne sait pas exprimer sa joie. Elle ne sait pas même d'où lui vient cette joie, trop grande pour elle, si petite. Elle sait seulement qu'une grande peur la broyait dans ses serres et l'étouffait. Maintenant, elle respire librement, la montagne est belle, la roche tiède sous ses jambes nues, comme un animal familier. Des insectes courent sur ses mains inatten-

tives. Au sommet d'une graminée sauvage, une mante religieuse dresse ses formes cauchemardesques, vêtues d'un vert de pierrerie.

Dans la vallée, le cri des coqs est si vif qu'il doit atteindre et troubler ce gros nuage blond et rose collé au ciel comme une verrière.

Minou, le chat du voisin, débouche de l'escalier de pierre, hume dans l'air une odeur de cuisine, reprend sa marche claudicante, s'arrête encore, interroge les massifs.

— Il me cherche, murmure Nadalette; dommage, j'étais si bien! Mais il ne faut pas lui faire de la peine. Son déjeuner est prêt. Et puis Tanette pourrait bien lui donner un coup de balai, au lieu de soupe...

En soupirant, elle quitte son observatoire, arrache une branche de thym qu'elle pétrit dans ses petits doigts pour la mieux respirer. Elle passe devant les cyprès, interroge leur toison noire dont si souvent surgit un oiseau de rêve, puis en quatre sauts gagne la maison et la cuisine où Tanette préside à la confection du déjeuner avec la servante excédée de conseils et d'ordres.

— Eh bien, Nadalette, quoi de neuf? demande la vieille fille d'un ton léger dont l'enfant n'est pas dupe.

Elle rit en silence, les yeux mi-clos.

— Tu n'as pas entendu, Nadalette? répète une voix angoissée; rien de neuf?

La réponse éclata en coup de clairon, tandis que deux baisers claquaient sur la joue de la vieille fille.

— Non, Tanette, rien, rien de rien! Pas même un journal: il a continué sa route...

— Grand bien lui fasse! grommela Tanette qui avait l'habitude de dissimuler toute vive joie sous un air morose.

— Bien sûr! acquiesça la petite. Mais, au fond, je ne sais pas si maman sera contente, elle!

— Moi non plus, je ne sais pas, gronda Tanette, mais cette fois avec une mauvaise humeur non simulée. Avec elle, on ne sait jamais. Et cependant... Eh bien, ma fille, qu'est-ce que vous faites là à m'écouter? Arrosez plutôt votre rôti! Pas avec cette cuillère, je vous l'ai dit cent fois. Et tu sais, mon Colibri, puisque c'est comme ça, tu pourras aller demain au mariage de Louisotte. Ta robe est prête, pitchoune.

— Et maman?

— Maman veut ce qui te fait plaisir, voyons! A moins que ça ne te fasse pas plaisir? dit-elle en clignant de l'œil.

L'imprudente réflexion... Elle permet à la petite fille de voir clair en elle-même, de mesurer sa misère et ce que la grande peur quotidienne avait fait d'elle...

— Plaisir, Tanette? Je ne sais pas, je ne sais plus...

— Tu ne sais plus, pitchoune? Alors, qui le saura? *Mamañ del Cel!* Ce que vous êtes tous compliqués, dans cette maison! On ne sait sur quel pied danser! Moi qui ai passé deux jours à coudre ta robe blanche si jolie...

Les grands yeux noirs brillèrent :

— C'est vrai! ma belle robe blanche! Je l'oubliais...

« Merci, Tanette! Je serai bien contente de la mettre! Vite, je vais parler à maman. »

— Va, va! Et qu'elle se décide, la pauvre! Tu as bien besoin de distractions, migotte! Enfin! enfin! pauvres de nous!

— Le rôti, il se crème! cria la servante.

Une discussion éclata que la petite fille se hâta de fuir. Elle monta l'escalier deux à deux, mais en silence, frappa à la porte de la chambre de maman et entra sans attendre de réponse.

Assise devant sa fenêtre ouverte, M^{me} Salton tricotait. Dans ses mains petites et grasses, creusées de fossettes et d'une pulpe de rose-thé, glissaient des choses molles et douces, de couleur tendre, dont Nadalette disait :

— Maman tricote tellement que tous les nids des environs sont faits de bouts de laine.

La jeune femme se détachait jusqu'à la poitrine comme une Vierge de primitif sur un fond de montagnes aux mille détails : villages minuscules, troupeaux paissants, champs cultivés et forêts d'un vert brut.

D'ailleurs, la comparaison se soutenait jusqu'au bout : visage rond, naïf et frais où nageaient des yeux très grands, très bleus, très doux. Cheveux d'un blond cendré mollement ondulés, séparés en bandeaux qui se rejoignaient sur la nuque, où le chignon semblait une masse végétale : pétales de clématites, barbes de maïs, on ne savait pas.

Jolie au-delà de toute expression, mais sans grand caractère. Auprès d'elle, Nadalette étonnait par la ligne de ses traits réguliers et durs, son teint

bistré, ses cheveux luisants et lourds : « Une fleur de pêcher qui aurait donné une nêfle ! » affirmait une amie.

Entre ces deux êtres si différents de visages et d'âmes, un amour infini, mystérieusement fortifié par une commune épreuve, jetait ses liens indestructibles. Sans épanchement, sans adulation apparente ni gâteries particulières, la mère et l'enfant s'adoraient sans songer à exprimer leur amour. Il était l'air qu'elles respiraient, leur quotidienne nourriture. Il mourrait avec la survivante, voilà tout.

— Maman, le facteur est passé...

Maman tressaillit imperceptiblement, puis sourit à la petite fille qui, encouragée, reprit :

— Il n'y a rien,... pas même de journaux..

— Bien, ma chérie...

« Es-tu heureuse ou peinée, maman ? » songeait Colibri, qui, sans paraître observer sa mère, sautillait sur un pied. Mais elle savait qu'il valait mieux se taire et reprit d'un ton d'enfant gâté qui, elle le savait aussi, plaisait à maman, toujours inquiète de sa précocité :

— Maman, Tanette pense que je pourrais aller, demain, au mariage de Louisotte... Je le désire beaucoup !

— En effet, chérie, cette distraction te fera du bien. Tu es si seule !

L'enfant secoua la tête :

— Je ne suis jamais seule. J'ai *Minou*, le chat du voisin, mon chien, mes poupées, ce polisson de *Milou*, et puis surtout...

Elle allait dire avec toute la passion de son cœur :
« Surtout toi, maman... »

Elle s'arrêta. Si elle prononçait ces tendres et dangereuses paroles, maman allait la presser sur son triste cœur fort, très fort, et puis Nadalette sentirait une larme rouler sur son front... Une larme de maman... Ah! non! non! Mieux valait se raidir une fois de plus et aimer en silence comme un grand feu couve sous la cendre.

— Mais dis-moi, chérie, reprenait maman, soudain troublée, qui t'accompagnera? Tanette ne va pas me laisser seule, j'espère?

— Oh! non, non. Y a ma nourrice qu'elle y va aussi. Elle me mettra sur son âne, qu'elle a dit. Ah! que je suis contente! Ma robe blanche est si jolie! J'aurai mon chapeau de paille d'Italie avec un grand ruban rouge et le même ruban rouge comme ceinture. Hein? C'est-y chic? Ris un peu, maman! Sois contente. Aujourd'hui, c'est la joie...

— Oui, murmura maman, en se voûtant sur son ouvrage. Va jouer, mon ange, et prie Tanette de venir me parler, veux-tu?

— Je... je veux bien, répliqua Colibri, hésitante.

Elle sautilla jusqu'à la porte, puis d'un bond revint vers sa mère, se jeta sur elle et la pressa convulsivement entre ses petits bras.

— Maman,... ça ne te fait pas trop de peine que je m'en aille? Tu ne pleureras pas, quand tu seras seule?

Un ouragan de souffrance, de révolte et d'amour ploya la jeune femme. Elle s'abîma sur sa fille, l'écrasa sur son cœur, cacha son visage dans son

cou, juste le temps d'y recueillir un sourire et de prendre le masque. Puis elle redressa la tête et dit gaiement :

— Moi, pleurer sans vous? Fi! la vilaine orgueilleuse!... Mais je vais rire, au contraire, faire jouer *Minou* qui va bien s'ennuyer.

Joyeuse, la petite fille s'échappa en criant :

— Ah! que tu es belle quand tu ris! Je vais annoncer mon voyage à Milou.

Son pas bruyant et léger s'éteignit insensiblement, et s'éteignit le sourire de maman. Elle se pencha à la fenêtre pour y voir plus longuement sa fille, puis alla vers son armoire à glace et se regarda, en essuyant ses yeux où luisait une larme; elle lissa ses bandeaux cendrés, défripa son corsage de serge grise. Enfin elle s'approcha de son secrétaire,

— Tout de même, ce silence..., murmura-t-elle. Voyons sa dernière lettre.

Elle trouva très vite la feuille blanche portant l'en-tête d'un hôtel de Madrid. Quelques lignes d'une écriture régulière et empâtée s'y lisaient aisément. Les jambages étaient plutôt courts, les *s* bizarrement contournés, les *a* se fermaient dans le dos. Sous la signature, un paraphe, si brutal qu'il avait déchiré le papier.

MA CHÈRE AMIE,

Je crains d'être encore retenu à Madrid la semaine prochaine. Si tu n'as pas de lettre de moi vendredi ou samedi, c'est que je retarderai mon départ de huit jours. Je lutte avec courage contre des fripouilles

qui veulent m'enlever cette affaire. J'embrasse Nadalette.

Bien à toi,

MAURICE.

Tanette, entrée à pas de loup, lut sans façon sur l'épaule de sa sœur.

— Ah! tu relis cette littérature? gronda-t-elle. A quoi bon! Tu as devant toi huit jours de liberté, profites-en.

Elle toucha d'un doigt dédaigneux la lettre que la jeune femme avait laissée retomber.

— Et cette finale, c'est trouvé : « J'embrasse Nadalette. Bien à toi. » Il est tendre pour cette enfant qui ne lui est rien, et pour toi, sa femme...

— Tais-toi! supplia M^{me} Salton. Il m'aime, au fond...

— Oui, comme son cheval, comme tout ce qu'il possède. Mais a-t-il jamais pensé que tu as un cœur, une sensibilité et surtout, surtout, que tu es à cent coudées au-dessus de lui?

— Tais-toi, ma pauvre Annette! Pourquoi revenir sur l'irréremédiable? Il est bon pour Colibri, n'est-ce pas l'essentiel?

— Oui, parce qu'elle est l'étrangère... Cet homme-là est incapable de nourrir des sentiments normaux. Pour les étrangers, il n'est que sourire, générosité; pour les siens, un monstre d'égoïsme, d'orgueil et d'avarice. Il te laisserait mourir de... Laure, ma chérie, tu pleures? Pardonne-moi... Jamais je ne t'avais vue pleurer... Je te croyais aveuglée et je voulais t'éclairer...

— A quoi bon, maintenant? Que je voie un jour

Colibri mariée, heureuse; puis, si la mort veut bien m'écouter...

— Laure!

— J'entends les enfants, tais-toi... Retiens la petite en bas; qu'elle ne voie pas mes larmes. Et veux-tu, ma bonne sœur, veux-tu avoir pitié de moi? Eh bien, jamais, quoi qu'il arrive, ne me re-parle de lui. Je vis mon destin : que Dieu m'aide!

Sous les fenêtres, Colibri appelait impérativement :

— Maman, Tanette. Écoutez-moi!

Seule Tanette parut.

— Ecoute, Tanette! Milou, il vient aussi à la noce. On nous mettra sur le même âne. Même qu'il aura un costume marin tout neuf.

Le gamin, vêtu d'un tablier noir ouvert au coude, se tenait près de la petite fille. Sa tête ronde, rasée jusqu'au cuir, sans doute en prévision de la noce, s'ornait d'une bosse verdâtre au front et d'une large égratignure sur la joue gauche. Ses yeux magnifiques roulaient un iris mordoré sur un satin d'un blanc bleu d'une pureté de gemme. Mais autour de ces deux joyaux, ce n'étaient que plaies et bosses, hâle et crasse.

Ses pieds nus semblaient surgir de la fosse au purin. Comme le regard de Tanette s'y égarait, il déclara :

— Je m'y ai mis un clou de sabot dedans. Mais je me l'ai arraché tout seul.

— Petit malheureux! Je vais te soigner! s'écria Tanette.

Il éclata de rire.

— *A vai*, qu'elle a dit ma mère, n'y a que ça pour durcir les pieds. Elle m'a dit qu'elle me les lavera demain matin pour la noce.

— J'aurai une robe blanche avec une ceinture rouge et un chapeau en paille d'Italie ! dit fièrement Colibri.

— Tu l'as fait venir d'Italie ? Moi, mon costume, y vient de Paris : c'est l'oncle Casimir, celui qu'il est garçon de café, qu'il me l'a envoyé. Pour le premier de l'an, j'aurai un tricycle.

— T'en as de la chance d'avoir un oncle garçon de café !

Le gamin éclata de rire :

— Eh ! que oui...

— T'es sûr qu'on montera sur le même âne ?

— sûr. C'est ta nourrice qu'elle me l'a dit. Et on rentrera ensemble le soir. Y aura des gâteaux, des dragées, du vin de Champagne.

Ils étaient assis sur le sable de la terrasse, l'un en face de l'autre. L'ombre fine d'un laurier-rose dansait sur leurs têtes brunes. Le vieux chien de garde s'approcha d'eux, octroya un coup de langue à la joue de Colibri, un coup de museau au front de Milou, puis, satisfait de sa courtoisie, s'éloigna d'un pas royal et nonchalant. Des rires d'enfant giclèrent comme une eau fraîche sur le front brûlant de maman qui sourit. Elle se pencha à sa fenêtre, isola un instant de l'immense paysage le couple enfantin, puis les unit dans un même sentiment d'amour.

— La vie pourrait être si belle, murmura-t-elle, et j'ai peur, peur comme une bête traquée au fond des bois...

III

LA NOCE ET LES LARMES

L'aurore devint un jouet, comme la vallée, comme l'âne sur lequel Colibri se maintenait assise, Milou à califourchon derrière elle. A chaque choc son nez butait sur la joue gauche de la petite fille qui riait :

— Fais attention, grand bête !

La maison rose disparue, maman et son mystère un peu oubliés, le fantôme évaporé, il ne restait plus que du bonheur, ce bonheur de la huitième année qui a le goût de la fraise des bois.

— Regarde cette agasse, qu'elle est juste au bout du peuplier !

— Ah ! Milou ! un lapin, là... là, dans le fossé... Vois ses longues oreilles grises... Là, je te dis ! là...

— Prends garde, voyons, tu vas tomber, grondait Ménine. Quels diables ! Et le bourricot qui n'avance pas... Si ça continue, on arrivera pour se mettre à table.

— Ça ne fait rien, approuva Milou. Y aura toujours les gâteaux et le vin de Champagne.

Ménine, à quarante ans, faisait figure de vieille femme. D'ailleurs, assurée de l'être, elle s'habillait et se coiffait comme les aïeules : robe de mérinos noire, froncée à la taille, corsage à basques de même étoffe, boutonné devant, châle de laine, coiffe du pays de Foix, encore portée dans les villages avant la guerre : un fond de bonnet en broderie

blanche, un velours noir serre-tête avec dépassant de dentelle. Cette austérité ne rappelait en rien l'élégance éclatante des coiffes de Bethmale et de Massat, à quelques kilomètres de là.

Veuve depuis le premier mois de son mariage, Ménine était demeurée fidèle au souvenir d'un homme peu commode, disait-on, mais qui n'avait pas eu le temps d'être méchant. Et elle soignait passionnément les enfants des autres. Emmener Milou et Colibri à la noce de sa nièce, quelle réjouissance ! Ah ! elle n'eût pas cédé sa place pour une fortune !

Des troupeaux se succédaient aux abords des hameaux et, sous leurs pas, les menthes écrasées sentaient aussi fort que l'encens, avait déclaré Colibri.

Bientôt le soleil plus haut réchauffa les voyageurs et Ménine dénoua le cache-nez tricoté rouge et bleu qui étranglait Milou et la pèlerine blanche de Colibri. L'enfant apparut dans ses frais atours et d'un doigt dévot déplissa sa collerette.

— *Mamaï del Cel!* quelle robe que tu as ! s'exclama Milou. Tu es comme la mariée. Mais il y a cette ceinture rouge...

— C'est le plus beau ! fit-elle, fâchée.

— Pour beau, c'est beau ! concéda Milou en frottant son nez que la fraîcheur de l'aube avait congestionné. Mais si le taureau de la Ginébrède il te voyait...

— Tu n'es qu'un bêta !

— Hi ! hi ! fit-il niaisement pour cacher son humiliation.

On les saluait au passage. Par vanité maternelle, Ménine, en traversant les villages, prenait le plus

long, afin de *parader* sur la place et de montrer ses enfants.

— Et où tu vas comme ça avec les pitchouns, Ménine?

— *Eh té!* je vais à la noce de la fille a ma sœur! Les enfants y sont comme de la famille.

— Y aura des gâteaux et du champagne! répétait inlassablement Milou tandis que Colibri déclarait, excédée :

— Tu l'as dit, voyons! Et puis s'il n'y en avait pas?

Nadalette eût chanté de bonheur. Pour la première fois depuis cinq ans que la chose terrible était arrivée, elle sentait voler autour de l'espace éblouissant son âme de petite fille heureuse et libre. Pas d'angoisse pour la journée! Pas de fantôme à l'effrayant visage! Pas de détresse dans les doux yeux de maman! Au vrai, l'enfant avait tout oublié. Montée sur un âne gris, à côté de Milou, et guidée par Ménine, elle allait à la noce... A sa première noce! Ça, c'était vivre!

On a huit ans, les jours sont des perles que les anges enfilent en se jouant, on se lève avec la certitude d'un grand bonheur, et on se couche rassasié, comme si on l'avait eu d'avoir seulement vécu. Comme c'est simple et doux. Pourquoi faut-il que maman ait fait cela?... Maman...

Colibri se retourne, les yeux fixes; elle sait, elle sent que Ménine, arrêtée par une passante, répond à une question qui la concerne, elle, Colibri. Une question posée à voix basse... Mon Dieu! mon Dieu! Comme on est prisonnier des autres... Comme, d'un

regard et d'un mot, ils vous rejettent vite dans la nuit... C'était si bon d'oublier...

— Eh! ta pèlerine, elle va tomber!

Ménine accourt, rattrape au vol le léger vêtement et enveloppe l'enfant d'un regard plus dévot que de coutume.

— Allons! on va bien s'amuser! Ça te fera du bien, pauvrotte!

Ah! ce ton de commisération... Tout le monde a donc deviné le secret martyr de Colibri et sa grande peur?

— Tu sais, murmure Milou, le nez sur sa joue, si je peux en chiper deux ou trois, je me les mettrai dans mon mouchoir pour toi, eh! *migotte!*

Il pense aux dragées et Colibri a parfaitement compris. Rasséréiné, il éclate de rire.

— Et si tu peux chiper du champagne, où que tu le mettras? Dans ton *moucadou*, grand bête?

Il devient hilare, ouvre sa grande bouche et y insère son doigt.

— *Té!* constate Colibri, tes dents, elles poussent, c'est pas trop tôt. T'avais l'air d'un vieux *pépi*.

— Hé! voilà Belac. Les cloches de l'église sonnent. On arrive! s'écrie Ménine en frappant le bourricot du plat de la main.

Au-dessous d'eux, au creux de la combe, la petite église romane de Belac serre autour d'elle, comme des poussins blancs, une cinquantaine de maisons aux toits bleus. Quelques-unes s'égrènent le long de la route que bordent les champs bien cultivés ou de rares vergers. La prairie domine dans ce pays pyrénéen qui vit d'élevages. Partout les troupeaux

jettent leur note claire et le doux bruit des sonnaïlles berce le silence plus qu'il ne le trouble.

Jamais Colibri n'oubliera sa triomphale entrée dans la cour des Mingot, ni les cris qui les saluèrent :

— *Yé! les pitchouns*, la petite demoiselle, qu'elle est jolie!... Et le petit Milou habillé comme à la ville! Ah! on voit qu'il a un oncle à Paris! Venez, les enfants! Ménine va rentrer le bourricot! Venez voir la mariée!

Ils ne demandent que ça. Ils courent sur les pas d'une jeune fille vêtue d'un corsage de soie rose et d'une jupe noire qui rase terre. Justement la mariée sort de la ferme. Elle est en blanc, ce qui ne s'est pas encore vu en l'année 1898, au fond des Pyrénées, où les mariées pratiques s'habillent en noir sous un petit voile blanc fleuri d'oranger. Elle est en blanc, et Milou, émerveillé, les deux mains sur la couture du pantalon et la bouche ouverte, contemple cette face vermillonnée, ce front taché de roux où pendillent des frisettes toutes menues dont l'extrémité cendreuse révèle le fer trop chaud.

La robe est en serge blanche, très large, le corsage baleiné avec un col de deux doigts sur lequel frissonnent les fleurs d'oranger qui font pendants d'oreilles... Mon Dieu! qu'elle est belle! plus belle encore que Colibri, c'est sûr, bien que la petite fille ait, elle aussi, des frisettes et des cheveux ondulés dans le dos.

— Une mariée, c'est quelque chose, tout de même! hein! migotte?

Mais Colibri n'est pas là. Inquiet, son chevalier

servant la recherche du regard. Tiens? La voilà en conversation avec un monsieur, un vrai monsieur, alors! Et qui l'embrasse sur les deux joues. Oh! oh! qu'est-ce que c'est que ça?

Milou s'avance vers le fond de la cour et reconnaît M. Serbize, le jeune instituteur d'Ortolac, lui aussi de la fête, sans doute... Tout de même, pourquoi garde-t-il la petite pour lui tout seul?

Milou s'avance encore un peu; il toussote, fait deux autres pas, tire Colibri doucement, tout doucement par les cheveux qui flottent sur les épaules.

Colibri se retourne tout animée :

— *Té*, Milou! Tu le reconnais, grand ami? Milou, mon voisin. Même que je fais manger son chat, parce que lui...

— Oh! oui, moi..., répète Milou, fort gêné.

Il s'est découvert devant l'instituteur, reste au garde-à-vous et se demande quand on lui rendra sa petite amie. Il entend ne pas la quitter d'une semelle. D'ailleurs, où irait-il, seul, dans cette foule?

A l'église, il se faufille auprès de Colibri, la suit à la sortie et ne l'abandonne que quand une pluie de dragées tombe d'une main généreuse. Il se jette par terre, rampe, macule de terre sa culotte neuve qui « bouffe » gracieusement au-dessous du genou, puis, la bouche et les mains pleines, se relève triomphant.

— Tiens, migotte, y en a pour toi!

— Elles sont sales! grimace Colibri, je préfère attendre les neuves.

Il se sent vexé, mortifié. « Oh! ces filles! » qu'il dit, l'oncle de Paris. Comme il a raison! Ces filles!... Avec elles, on ne sait jamais. Et puis, ce M. Ser-

bize qui, de nouveau, prend la main de Colibri...

Du repas épaissi de civets et de sauces sans nombre, la petite fille ne devait retenir que les gâteaux et le vin mousseux. Ménine, assise entre elle et Milou, essayait en vain de forcer l'appétit de Colibri et de modérer celui de Milou.

— *Mamaï del Cel!* y va crever! gémissait-elle; quant à la petite, elle est toute chose... Qu'est-ce que tu as, migotte?

— Rien,... je pense...

Elle n'acheva pas. Depuis que la gaieté des convives n'était plus à l'échelle de la sienne, elle s'était retirée en elle-même où régnait cette idole : maman. Tout s'était effacé comme un pastel sous une main brutale. Il ne restait plus que le doux visage de maman, ses grands yeux où une constante mélancolie tremblait comme une fleur d'eau, ses yeux où si souvent passait la peur à pas feutrés; la peur...

Colibri frissonna. Décidément, il y avait trop de désaccord entre elle et cette foule gorgée de vins et de plaisir. Coûte que coûte, il fallait sortir, retrouver le silence des champs, la grâce des fleurs et des oiseaux.

— Ménine, je vais revenir, ne t'inquiète pas!

Elle est si menue que nul ne la voit se glisser derrière la rangée des invités assis sur des bancs. Bientôt, sa robe blanche ceinturée de rouge n'est plus qu'une pâquerette au fond du verger. Ah! qu'il fait bon là! Maman est revenue et Colibri s'entretient tendrement avec elle, mieux qu'elle ne le fera ce soir, gênée par l'ombre qui noie les grands yeux bleus.

« Que veux-tu, maman ! Tout s'arrangera peut-être. Il y a un bon Dieu, tout de même ! »

L'innocente répète ce qu'elle a entendu dire si souvent, ... parce qu'au fond d'elle-même, Colibri, il n'y a pas cette espérance. Rien que le chagrin et la peur...

— Oh ! grand ami ! il fallait m'appeler, voyons !

Elle a tressauté comme une femme nerveuse. Le jeune instituteur qui l'a rejointe s'inquiète aussitôt.

— Je ne croyais pas t'effrayer, mon Colibri... Et comment va-t-on à la maison ?

— Toujours pareil, tu le sais bien !

— Où est-il ?

— En voyage.

Elle respira un grand coup d'air et dit dans un souffle :

— Mais pas pour longtemps...

— Je n'ose pas même aller vous voir...

— Il vaut mieux pas, ... *il* ne veut personne autour de nous... Et dire qu'il y a cinq ans que ça dure, comme dit Tanette ! Aussi, je ne me rappelle pas la vie d'avant, quand c'est qu'on était heureux, il paraît... Je n'ai pas de bons souvenirs, moi...

— Colibri, mon Colibri ! murmura le jeune homme bouleversé ; tu parles comme une femme et tu as à peine huit ans... Tiens ! mon âge, quand maman avait l'âge de la jeune fille qui passe au bout du jardin.

L'enfant se retourna avec vivacité :

— Tu parles de celle en rose, grand ami ?

— Oui... Elle avait cet âge-là. Mais pas cette figure rougeaude, je te prie de le croire. Un ange !

une beauté ! Elle portait une robe de mousseline blanche avec une collerette à petits plis, une ceinture bleu de ciel, un grand chapeau garni de bleuets, des souliers vernis noirs et des bas noirs à jours... On se retournait sur son passage ; ceux qui ne la connaissaient pas demandaient son nom. Moi, je restais devant elle, médusé, la bouche ouverte, comme Milou devant toi !

Colibri éclata de rire.

— C'est un grand bêta, mais il m'aime bien ; toi, tu n'étais pas bête à son âge ! Et, dis-moi, ... maman, elle avait l'air heureux ? demanda-t-elle avec angoisse.

— L'air heureux ? Ce n'est pas assez dire. Son regard, son sourire, sa démarche, la moindre de ses paroles disaient la joie de vivre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! soupira la petite fille, je suis venue trop tard pour voir ça... Jamais plus, jamais plus... Ecoute, j'en ai assez de cette fête. C'est toujours comme ça : quand j'ai un plaisir — oh ! ça arrive toutes les semaines des quatre jeudis — quand j'ai un plaisir, au commencement ça va bien, je m'amuse comme les autres ; mais vite la pensée de maman me revient... Si elle est près de moi, je la regarde et ça me rassure ; si elle est loin, surtout avec *lui*,... je... j'ai envie de pleurer.

— Pauvre gosse !

— Pourquoi qu'on dit toujours : « Ah ! les enfants ne savent pas ce qu'ils coûtent aux parents ! » Mais on ne se demande pas ce que les parents coûtent aux enfants : tant de larmes, tant de soucis... Les mamans surtout, on les aime tant !

— Petite bonne femme! murmura Jean Serbize. Quand donc auras-tu ton âge?

— Je voudrais rentrer à la maison, dis?

— C'est difficile, Ménine ne le voudrait pas. Et la fête n'est pas finie. Ensuite, je crains l'orage...

— Mon Dieu! Et si on ne pouvait pas rentrer ce soir... Maman serait...

— Elle comprendrait, ma chérie, et puis ne t'inquiète pas à l'avance. Quelle sensitive tu fais! T'es-tu au moins amusée un peu?

— Oui, au commencement. Et puis, j'ai pensé à maman, si seule... Je suis sûre, sûre qu'elle aura pleuré à grosses larmes, mais en silence, comme elle fait quand elle ne sait pas que je la regarde. Alors... alors, vois-tu, je ne sais pas ce qui me prend : au lieu de l'embrasser, d'essayer de la consoler, je m'en vais, bien doucement, pleurer moi aussi dans mon coin ou dans le cou de *Bob*. Voilà notre vie.

Elle s'arrêta. Milou accourait, gonflé de nourriture, son front et son crâne rasé suintants de sueur, dans un si heureux état d'esprit qu'il découvrait sans jalousie l'aparté de Colibri et de Jean Serbize.

— Migotte, je te porte une chose qu'elle est plus belle que tout. Même qu'on s'est battu avec le petit Andrieu pour l'avoir. Regarde... Eh! c'est-y beau?

Il tendait triomphalement du bout de ses doigts luisants de sauce et de sucre une petite mariée en plâtre.

— Prends! Elle est belle! Elle se tenait debout sur le gâteau.

— Ah! s'écria Colibri, saisie. C'est vrai qu'elle est belle...

Ses huit ans revenus l'enveloppaient de leurs lianes fleuries. Elle ne voyait plus son fantôme et poursuivit victorieusement dans le verger Milou qui vacillait un peu, après le champagne...

Le soir, quand les grandes personnes eurent décrété que, vu la persistance de l'orage, les enfants ne pouvaient repartir, la petite fille était si fatiguée qu'elle ne protesta pas. Mais où allait-on la coucher? La ferme n'offrait qu'une seule chambre et on l'avait pieusement préparée pour les mariés...

Qu'à cela ne tienne! Les amoureux avaient la vie devant eux et les lois de l'hospitalité devaient être respectées. On inséra donc Milou et Colibri endormis dans le lit de parade où ronflait déjà un vieux couple fatigué : deux à la tête, deux aux pieds. Quant aux mariés, sans se dévêtir, faute de place, ils s'installèrent dans deux fauteuils accolés.

Colibri, réveillée à l'aurore, regarda avec stupeur ces murs plâtreux ornés de chromos qui remplaçaient la toile de Jouy de sa chambre d'enfant et, sur leurs fauteuils, effondrés, disloqués, fripés, dans un étonnant mélange de tulle déchiré et de fleurs d'oranger, les deux mariés endormis.

Plus tard, quand l'heure de l'amour sonnera, peut-être se rappellera-t-elle cette vision baroque mêlée pour elle à la notion d'amour conjugal comme s'y mêlent chaque jour les pleurs de maman...

IV.

LE REPAIRE DU LOUP

Jean Serbize s'était vanté, en promettant à son compagnon une visite à la maison du Loup, de la gazelle et du colibri. S'y rendre en l'absence du loup était une imprudence capitale, en sa présence un danger sérieux. Cependant, le Parisien avait fixé son départ au lendemain et il insistait pour que son jeune ami l'emmenât faire la visite promise.

— Je suis d'autant plus intrigué, dit-il, que certains ont parlé du loup avec une admiration sans bornes. Un homme qui s'est fait tout seul, qui est d'une intelligence hors pair ! Il a lancé maintes affaires industrielles qui donnent du travail à de nombreux ouvriers avec lesquels il se montre fort généreux.

— Et l'autre son de cloche ? interrogea Jean Serbize.

— Mon Dieu... Il m'a paru moins net, émanant peut-être d'ennemis personnels dudit loup : « Un bandit, un chevalier d'industrie, un hypocrite fieffé ! » Des épithètes, mais pas des faits. Tandis que les affaires créées, les ouvriers généreusement traités, cela se voit.

— Cela se verrait, en effet, si cela existait ! A la vérité, l'homme est intelligent, mais les affaires créées par lui sont mortes à peine nées, car il est dépourvu d'autant d'honnêteté élémentaire que de

bon sens. Généreux pour les ouvriers, j'en suis persuadé, car il est de ces hommes qui affameront leurs proches pour soigner leur popularité.

« Ce sentiment va si loin chez le loup qu'il prive de tout sa femme, tandis qu'il ne refuse rien à sa petite belle-fille. Cette enfant d'un autre lui est plus chère que si elle était sienne. Chez cet homme, les sentiments naturels sont si atrophiés que, s'il a un jour des enfants à lui, il les choiera moins que l'étrangère. »

— Mais a-t-il tout son bon sens ?

— Sans doute... Son intelligence est vive et, dans la poursuite d'une idée baroque, il montre une logique implacable.

— Et sa femme ?

— Il la claustra. Veuve, après deux ans de mariage, d'un certain baron de Pressac qui l'adorait, elle a cru ingénument que l'amour revêtait toujours le même visage et elle a épousé le premier homme qui le lui a proposé, afin de donner un protecteur à sa fille. A vrai dire, sa famille l'y a beaucoup poussée. Elle croyait M. Salton riche et plein d'avenir ; en outre, désintéressé, puisque la jeune veuve n'était pas fortunée. Que s'est-il passé entre ces deux êtres ? Nul ne le sait. Le vieillissement prématuré de M^{me} Salton, sa sauvagerie, son effroi mal déguisé quand un homme la salue seulement sous les yeux de son mari, les terreurs de la petite fille, ses demi-confidences me font craindre qu'un terrible drame, drame de la jalousie, ne se joue entre ces deux êtres qui, remarquez bien ceci, de par la volonté de l'homme, vivent éloignés de tout avec une

servante à moitié idiote. En vain Laure Salton a-t-elle supplié son mari de la laisser s'installer à la ville pour l'éducation de sa fille, puisque rien ne les retient à la campagne. Il a toujours refusé et avec une irritation grandissante. La mère et l'enfant prisonnières, éloignées de toute parenté, il est satisfait et parfois au point de faire bonne figure à l'étranger qui frappe à sa porte.

« Oh ! il ne faudrait pas que ledit étranger témoignât d'une courtoisie trop marquée pour M^{me} Salton... ni surtout qu'il lui fit le moindre compliment... Dans ce cas, la rage de l'homme ne connaît plus de limite. Il écume, lève les poings, grince des dents, fait figure de dément... Je crains que dans ces occasions-là il ne brutalise l'innocente, ce qui expliquerait les terreurs de Colibri... »

Ils avaient atteint la crête dentelée qui domine la maison des Cyprès. Leur regard pouvait plonger en contre-bas dans les terrasses superposées. Elles semblaient désertes. Seul le gros chien de montagne, pelotonné devant sa niche, y figurait un amas de laine blanche.

Soudain, une pierre roula au-dessous des deux hommes. Ils se penchèrent : d'un fourré de buis et de noisetiers, un homme surgissait et, pour mieux les voir, plaçait sa main en abat-jour sur ses yeux.

— Le Loup..., balbutiait Jean Serbize. Dieu veuille qu'il n'ait rien entendu.

— C'est impossible, voyons ! Il y a trop de distance entre nous.

Curieusement, Heurtier contemplait le Loup aux aguets : mise correcte de gentilhomme campagnard,

long corps osseux aux épaules larges et plates, visage aux pommettes saillantes, au nez long suspendu sur des lèvres minces... Les yeux semblaient assez clairs, d'une sorte de jaune brun et d'une telle mobilité que, même lorsqu'ils regardaient fixement un point, quelque chose semblait papilloter dans l'eau trouble de l'iris.

— Il faut lui parler à tout prix!... murmura Jean Serbize en reprenant la marche interrompue.

Quelques instants plus tard, ils s'arrêtaient devant M. Salton qui n'avait pas bougé.

« Il m'a d'ailleurs parfaitement reconnu! » songeait le jeune instituteur.

— Bonjour, monsieur Salton! Enchanté de vous rencontrer...

Une exclamation de surprise, feinte à merveille, échappa au Loup.

— Comment, c'était vous? Je me demandais justement à qui j'avais affaire... On n'est jamais trop méfiant... Que de crapules courent le monde! Ah! parfaitement, Monsieur est votre ami... Vous chassez l'un et l'autre? Eh bien! ne vous gênez pas. Chassez sur mes terres, je vous y autorise, car, pour ma part, je n'ai jamais pu me résoudre à tuer une bête innocente. La vue de cette agonie me tord les nerfs.

— Vous n'avez jamais vu mourir un être humain? demanda doucement Jean Serbize. C'est au moins aussi terrible et on n'y peut rien.

— Quelle sensibilité, Monsieur! remarqua le Parisien sur un ton d'imperceptible raillerie. Comment pouvez-vous vous résoudre à manger du gibier?

— Je n'en mange pas.

— De la volaille?

— Je ne la vois pas tuer. Quand ma femme, en crise de domestique, procède à cette opération — avec une insensibilité complète, je dois le dire, — je m'enferme dans mon bureau. Ah! la souffrance des bêtes, quelle horreur!

— Mes félicitations, Monsieur, il ne doit y avoir autour de vous que des êtres heureux..., répliqua Heurtier.

— Je vous inviterais bien à venir jusque chez moi, mais M^{me} Salton et Nadalette sont allées au village. Elles ne rentreront guère avant midi. Excusez-moi...

Il octroya aux deux hommes un salut assez obséquieux et, du geste, leur indiqua le plus court chemin qu'il convenait de suivre pour sortir de sa propriété...

— Si vous alliez par là, vous ne cesseriez de tourner dans ces taillis épais. Mais en franchissant cette haie, vous serez tout de suite sur une pente gazonnée... Au revoir, Messieurs!

— Il a oublié, murmura Jean Serbize, qu'il nous avait autorisés à chasser sur ce qu'il appelle pompeusement ses terres : deux hectares au plus de roches et de taillis! Drôle de bonhomme...

— C'est vrai,... même si vous ne m'aviez pas parlé de lui, Serbize, je ne me sentirais pas en confiance. Voulez-vous que...

— Écoutez..., interrompit Jean Serbize tout ému, la voix de Colibri... Elle était là, je m'en doutais bien! Elle chante, pauvre petit oiseau... Les oi-

seaux chantent bien dans leur cage... Écoutez.
Une voix frêle et juste jetait dans le vent :

Petits oiseaux, venez sur ma fenêtre
Prendre ce pain que vous offre ma main ;
Mangez-en bien aujourd'hui, car peut-être
Ni vous ni moi n'en mangerons demain.

— Pauvre petit oiseau ! répéta le jeune homme.

— Serbize, vous êtes amoureux ?

Il tressaillit :

— Amoureux de qui ?

— Mais je n'en sais rien, de la mère, je suppose...

— Amoureux de Laure Salton ? Ce n'est pas tout à fait cela, et c'est plus grave que cela. On se guérit d'aimer d'amour, mais on ne se guérit pas d'aimer d'amitié quand cette amitié pousse ses racines jusqu'au fond de l'âme.

« On ne se guérit pas d'avoir pitié, de trembler pour l'être menacé, d'imaginer son martyre, de mesurer sa faiblesse... Suis-je un redresseur de torts ? Dès mon enfance, un instinct plus fort que ma volonté me poussait à me jeter au secours des faibles. La vue de leurs souffrances m'était insupportable. La détresse muette que je recueille dans les yeux de Laure, celle que me confie Colibri en nos fortuites rencontres me dévastent... Pour les sauver, je... je donnerais ma vie. »

— Vous êtes amoureux ! insista Heurtier. Et je ne sais plus si c'est de la mère ou de la fille.

Un franc éclat de rire échappa au jeune homme.

— Colibri a huit ans, ne vous l'ai-je pas dit ?

— Dans huit ans, elle en aura seize, mon jeune ami...

— Et moi trente et un, mon vieil ami...

— Tout de même, Serbize, à bien réfléchir, je me demande si tout cela ne se passe pas en vous,... si vous ne dramatisez pas malgré vous une situation assez banale : un jaloux oblige sa femme jeune et belle à vivre isolée. C'est classique. Cela ne veut pas dire qu'il la fasse mourir à petit feu, voyons ! Cela ne repose...

— Chut ! écoutez... L'homme crie,... l'enfant pleure,... écoutez...

Redressés, l'oreille tendue, les deux amis percevaient nettement les éclats de voix d'un furieux et les cris d'un enfant apeuré :

— Maman ! maman !

— C'est atroce ! Je suis sûr qu'il lui fait une scène parce qu'il nous a rencontrés ! Il la brutalise peut-être...

— Il serait donc fou ?

— Dieu le veuille, car on l'enfermerait ! Il faut que cette scène cesse... Je n'en puis plus. Attendez ! Je vais tirer un coup de fusil... Il comprendra que nous sommes là, tout près, que nous entendons et que nous le jugeons.

Nerveusement, il épaula la cime d'un cyprès, à cinquante mètres de là. Une détonation éclata, répétée par maints échos. Quelques oiseaux s'enfuirent, effrayés ; mais un grand silence s'établit sur la maison du Loup... Les deux hommes s'éloignèrent, le front pensif, sans échanger des paroles vaines désormais : ils s'étaient tout dit de ce qui pouvait être su...



Octobre, en ramenant les écoliers, apaisa le jeune instituteur. Il aimait sa carrière, ses enfants lui étaient chers; développer leur intelligence, éveiller leur sensibilité, leur inculquer les notions d'une saine morale, quelle tâche passionnante!

Afin de rehausser dans l'esprit des petits paysans le travail de la terre, il avait imaginé de leur accorder, comme suprême récompense, le droit de travailler un morceau du jardin de l'école. Chacun y semait ce qu'il voulait, fumait, arrosait à son goût. Souvent, le jeudi, entouré de la troupe enfantine, il allait visiter soit une grotte pour parler de préhistoire, soit des châteaux ruinés pour évoquer le moyen âge et la grandeur de la patrie romane morte au treizième siècle, mais toujours vivante dans le cœur de quelques-uns...

A cette époque si proche, mais que la Grande Guerre a enfoncée dans le gouffre du temps, les sports d'hiver n'animaient pas la campagne et Jean Serbize la contemplait de sa fenêtre bien fermée, un grand feu de chêne près de sa table de travail.

« La vie serait belle sans la brutalité des forts et la faiblesse des petits, songeait-il. Si tous les Colibri et toutes les Laure de la terre pouvaient être heureuses... Être heureuses, un jour! »

Qu'entrevoyait-il au fond de son destin? Il ne savait. Il rêvait simplement comme un solitaire rêve. Le vent sifflait dans la cheminée, courbait les flammes, soufflait les cendres sur la plaque du foyer. Derrière les vitres, parfois, tout le haut paysage

s'effaçait dans un tourbillonnement duveteux et blanc appelé le *boulbi* dans la haute montagne ariégeoise.

Le *boulbi* dure un jour, deux, trois jours, et alors une grande détresse écrase la nature. Nul homme, nul véhicule, nulle bête même ne peut circuler. Le mouvement giratoire de la neige, son épaisseur, la disparition de tout premier plan font de l'être vivant qui s'aventure au dehors un condamné à mort.

Les sangliers n'osaient descendre des forêts pour ravager les champs. Ils savaient bien, d'ailleurs, que le *boulbi* ne durerait pas longtemps. Rares étaient les enfants venus à l'école. Ceux des maisons voisines seulement s'y aventureaient, bien enroulés dans leur cape de bure. Et, dans le couloir précédant la classe, s'alignaient, épaissis de neige, cinq ou six paires de petits sabots.

Or, au village voisin, Milou et Colibri jouissaient goulûment de l'hiver. La Maison des Cyprès et la ferme habitée par les parents du gamin étaient voisines et isolées. Chaque matin, Milou devait faire vingt minutes de marche pour se rendre à l'école; il y déjeunait de provisions apportées et qu'il faisait réchauffer sur le poêle. A quatre heures et demie, il frappait des coups joyeux à la porte de Colibri :

— On va s'amuser, nous deux, hé! Tiens! je te porte des castagnes, des castagnes toutes chaudes.

Ou bien :

— Voilà un *aousélou* qu'il était sur le chemin; je crois bien qu'il s'a mouru de froid.

Un jour, il trouva Colibri en larmes dans une petite cabane couverte de chaume, au fond du jar-

din. Assise sur le banc qui en ornait le fond, elle appuyait son front sur ses bras arrondis et ses bras sur le dos de *Bob* qui, patient et somnolent, attendait que la crise fût passée.

— Hé! qu'est-ce que tu as, migotte? Tu pleures? Pauvrotte! y t'a grondée?

— Non,... pas moi..., sanglota-t-elle.

— C'est vrai qu'il t'aime! Oh! pour ça, il t'aime! Même que ma mère elle dit qu'il serait ton vrai père qu'il t'aimerait pas mieux. Mais faut pas pleurer comme ça, voyons. S'il t'a rien fait...

Elle essuya ses larmes, puis murmura :

— Maman...

— Hé? Ta mère, que tu dis? La mienne aussi, elle a des embêtements : je pleure pas pour ça. C'est toutes les mères pareil, voyons. Les femmes...

Il renifla, essuya d'un coup de coude son nez morveux et reprit :

— Enfin, faut pas pleurer comme ça! Ecoute...

Il se frotta les mains, ravi de son idée, assuré de triompher enfin du chagrin de *Colibri*.

— Ecoute, migotte : demain, on tue le cochon à l'oustal. C'est moi que je tiens la queue. Eh bien, je te la laisserai tenir pour t'amuser, hé! Une jolie petite couette, toute frisée... C'est toi que je...

Il ne put achever : la petite bonne femme, redressée, ruisselante, échevelée, lui appliquait une tape sur l'épaule.

— Tu perds la tête, toi? Tu crois que de voir souffrir ça me consolerait? Ah! tu es bien un homme! Tu comprends rien au chagrin des filles... Quand on la tuera, ta bête, je me boucherai les

oreilles, voilà. Et je n'irai pas te voir du tout, demain !

— C'est comme tu veux ! fit-il, indulgent à ce délire féminin. C'est moi que je viendrai te porter du boudin au fenouil, hé ?

— Je veux bien, concéda Colibri, illogique et touchée. Après on s'amusera. Aujourd'hui, j'ai pas le cœur à jouer.

Elle ramena sur sa tête son capuchon de laine rouge et sortit, laissant Milou occupé à chevaucher *Bob*, résigné.

L'hiver, le grand jouet de la petite fille, se refusait aujourd'hui à l'amuser. Qu'il était beau, cependant ! Au *boulbi* succédait un temps de glace, et l'espace brillait comme une certaine toilette blanche pailletée, portée par maman au temps mythique de son bonheur.

— C'est vrai que j'étais belle en ce temps-là et qu'on me regardait, chuchotait craintivement la jeune femme en caressant la vieille robe. J'attachais un gros bouquet de violettes à ma ceinture et je portais au cou un rang de perles fines...

— Où est-il..., maman ?

— Je ne sais pas, chérie... Petit père a été dépouillé par des aigrefins et j'ai dû l'aider à se relever. Le collier a été vendu...

Donc, l'espace ressemblait à maman vêtue pour le bal. Sur la route, le long du talus, la neige, accumulée, puis renversée par un coup de vent et gelée, formait une admirable frise en feuilles d'acanthes sur laquelle des oiseaux fauves à tête rouge sautilaient comme sur du marbre.

— On dirait des petites fées, murmurait Colibri, émerveillée. Si elles pouvaient faire un miracle!

Dans les amples branches des sapins, ouatées de neige, Nadalette voyait des ailes d'anges et se rappelait alors sa prière du matin oubliée. Parfois les cris joyeux de Milou qui lapidait *Bob* de boules de neige l'arrachaient à sa rêverie. Elle accourait, soudainement sortie de sa mélancolie comme un papillon brillant de son cocon, et elle criait, battant des mains :

— Moi aussi! Moi aussi, je veux jouer!

— Fais comme moi, migotte! criait Milou, ravi.

Souvent, la fête était troublée par l'apparition soudaine de M. Salton qui arrivait à pas de loup, les yeux scintillants sous l'auvent de la casquette.

— Ah! tu es encore là? grondait-il en regardant Milou pour lequel il paraissait ressentir une certaine jalousie. Il faut t'en aller, la petite va prendre froid.

— Mais non, petit père, je joue!

— Ça ne fait rien; je te porte un cache-nez supplémentaire, Nadalette. Il faut bien: ta mère ne pense à rien. Elle te laisserait prendre le coup de la mort. Heureusement, je suis là.

Avec des gestes gauches et brusques, il enveloppait la tête et le cou de l'enfant qui, les yeux baissés, se laissait faire.

Cet hiver-là, M. Salton ne fit que de rares et courtes absences. Il prétendait que la rigueur du temps l'empêchait de travailler sur les trois chantiers qu'il avait ouverts dans un rayon de trente kilomètres. Dans l'un, il extrayait de la montagne du kaolin et du feldspath, dans l'autre de la bauxite; le

troisième intriguait tout le monde : sur la foi d'une tradition locale, M. Salton recherchait un cimetière gallo-romain dont il comptait extraire quantité de monnaies et de poteries qu'il avait déjà cent fois vendues en imagination.

— Mettons que je dépense là dix mille francs de fouilles. Eh bien ! je trouverai, selon la plus basse estimation, pour cinquante mille francs et plus d'objets gallo-romains, ce qui arrondira la dot de la petite.

Touchée, maman donnait tout ce qui lui restait de sa modeste fortune.

— Il est bon, au fond, confiait-elle à sa sœur. C'est pour ma fille qu'il travaille.

— Ouais, ma jolie ! raillait Annette, et combien t'a déjà coûté ce beau zèle, à toi personnellement ?

— Je... je ne sais plus. Les choses d'argent, tu sais...

— Mais dis-moi, Laure, l'héritage de l'oncle Paul... Tu as eu une part égale à la mienne, qu'en as-tu fait ?

La jeune femme pencha sur son tricot un doux visage confus.

— Que te dirai-je !... Il est allé toucher cet argent et il l'a mis dans ses affaires pour le faire fructifier. Je n'en sais même pas le chiffre... Quand je me suis permis de le questionner à ce sujet, il est entré dans une si violente colère que je me suis tue...

— Une fois de plus, pauvre enfant !

— Ne m'accable pas ! Je souffre tant, ma chérie...
Jamais Laure n'avait eu ce ton de détresse, ce ton

de n'en plus pouvoir, de renoncer à tout et surtout à elle-même.

— Ta fille est là ! balbutia Tanette, bouleversée, elle te sauvera.

— Personne ne me sauvera, ma bonne sœur, car je me suis trompée de route. Je prie Dieu, non pour moi qui suis condamnée, mais pour que mon enfant soit sauvée, elle ! Puissé-je la voir mariée, heureuse, délivrée ! Quelle triste enfance est la sienne... Jamais de distraction ; c'est moi qui l'instruis ; elle ne connaît pas l'émulation. Je voudrais tant la mettre en pension après sa première communion !

— Mais toi, toi ?

— Oh ! moi, fit la maman avec un geste d'indifférence, j'ai atteint le fond du gouffre, rien ne peut m'arriver de pire.

Jamais elle ne s'expliquait sur la nature de ses souffrances. Les colères de M. Salton, ses dilapidations, sa jalousie morbide, il y avait là certes de quoi accabler une femme. Mais n'existait-il pas autre chose ? Autre chose qui avait fait d'elle le désespoir vivant ?

A cette époque-là, Tanette déclara avec autorité à son beau-frère qu'elle s'installait chez lui pour quelques semaines.

— La santé de Laure me paraît mauvaise, déclara-t-elle. Je suis son aînée, j'ai promis à notre mère de veiller sur elle, je n'y manquerai pas.

Ce ton inaccoutumé, loin d'éveiller la fureur de M. Salton, parut le sidérer. Il répliqua :

— Vous êtes chez vous, ma chère Annette. Je crois que Laure va très bien, mais enfin votre pré-

sence nous sera agréable à tous. Installez-vous donc sans tarder.

Enhardie, la vieille demoiselle continua :

— Je pourrai commencer à apprendre le piano à la petite, tout au moins à la dégrossir avant la pension, Car vous allez la mettre en pension, j'espère, au moins de onze à seize ans ?

— J'y pensais, acquiesça M. Salton, mais ce sera un gros sacrifice pour moi.

— Et pour sa mère ? J'ose à peine y penser... Mais l'intérêt de l'enfant d'abord, n'est-ce pas ?

— Je suis tout à fait de votre avis.

Une période presque heureuse commença. De toute évidence, M. Salton tenait à se montrer en beauté. Attitude inconsciente, hypocrisie, on ne savait. Il jouait son personnage à ravir.

Parfois, le dimanche, il louait une calèche à la ville voisine et emmenait « ces dames », comme il disait, visiter l'un de ses chantiers. On partait à l'aurore, le panier aux provisions à côté du cocher, toujours le même, un vieux lascar, grand bavard, grand buveur, qui confiait volontiers à ses clients entre deux apéritifs :

— Moi, de la vie, je ne regrette rien que l'amour !

Il disait cela en léchant ses lèvres lippues sous les longues moustaches à la général Dourakine. Un poil de brosse piquait sa figure rougeaude où s'agitaient deux yeux brillants de malice. La grande joie de Colibri était de monter à côté de lui sur le siège élevé et d'entendre le bonhomme interpeller ses chevaux :

— Hé donc, *Marquis!* Tes dix-neuf ans, ils te

pèsent ! Secoue tes puces, mon garçon : un temps de galop. Tant plus ça monte, tant plus il faut courir pour se donner du cœur.

« Et toi, *Auguste*, tu dors ! Allons, allons, ça se tire, ça se tire ! »

Le fouet claquait, mais, à la vérité, assez loin des bêtes rassurées. Souvent, la petite fille se retournait pour contempler le beau visage de maman grimé de santé par l'air vif et de joie par une soudaine détente. Près d'elle, Tanette exultait sans le vouloir montrer. On entendait la voix claironnante de M. Salton, aux intonations un peu précieuses, donner, sur le pays traversé, des détails fort intéressants que le vieux cocher écoutait en opinant du bonnet.

— Pour un homme intelligent, c'est un homme intelligent, votre beau-père, mademoiselle Nadalette. Comme il me l'a expliqué, s'il l'avait voulu il serait tout, tout : député, millionnaire, maire, tout ! Mais, comme il dit, il a ses convictions. (Il prononçait *convitions*.) Ah ! c'est un homme !

Arrivés sur le chantier désert, encombré de wagnonnets renversés, de rails rouillés et de sacs vides, M. Salton, sans laisser ces dames se reposer, entrait dans des explications détaillées :

— J'ai découvert ici, sans l'aide d'ingénieurs, par mes propres calculs, un riche gisement de blende qui, dans peu d'années, fera la fortune du pays. J'ai mis là des capitaux importants, mais insuffisants. J'ai donc dû faire appel à des capitalistes qui, naturellement, veulent accaparer l'affaire : de véritables aigrefins. Mais j'en aurai raison, dussé-je y laisser la vie.

— Encore un procès en perspective..., murmura la maman,

Il tressauta, furieux :

— Tu préférerais donc que j'abandonne l'affaire, que je perde tout ce que j'y ai mis, sans parler de mon travail, et que l'avenir de la petite soit compromis? Ah! tu as une singulière façon de l'aimer! Moi, je ne pense qu'à elle, à sa dot, que je veux belle et solide.

Mi-convaincues, les deux femmes se turent. Au fond, il était peut-être bon et ne pensait qu'à l'enfant. Encouragé, il reprit :

— J'aurais seulement vingt mille francs devant moi que je me débarrasserais de mes associés et garderais l'affaire pour moi tout seul. Ce serait la fortune pour nous tous. Songez donc, Annette, insista-t-il, en se retournant vers sa belle-sœur, songez donc qu'il y a là, reconnues par le rapport de l'ingénieur, cent mille tonnes de minerai! Et c'est moi, moi tout seul, qui ai découvert ce gisement. Ne serait-il pas juste que je le possède tout seul? Eh bien! avec vingt mille francs je me libérerais.

— En effet, en effet..., murmurait Tanette, ébranlée.

L'intelligence de M. Salton ne faisait aucun doute. Sa sincérité, au moins cette fois, paraissait entière. Ne convenait-il pas de l'aider?

Maman, qui s'était éloignée à petits pas, étendait une serviette sur le gazon et ouvrait le panier aux provisions. C'est le printemps. Colibri se sent reverdir avec les forêts qui frissonnent sous une buée verte. Elle va d'un buisson à l'autre, épie les nids,

épluche un bourgeon semblable à un insecte pour voir son cœur secret.

Tout près, un petit torrent se déchire sur les pierres avec un bruit de soie; au fond de la vallée un train siffle pour se donner du cœur à l'ouvrage et de jeunes coqs s'enrouent à imiter les grands.

En vérité, le train est un jouet, les coqs sont des jouets et le sourire inusité de maman un don de Dieu. Colibri, extasiée, va les baiser sur les fossettes qui creusent les joues couleur de fleur de pommier. Deux promeneurs qui passent non loin de là voient le geste enfantin et sourient :

— Charmante enfant ! Un type assez étrange.

— Et la mère ! une beauté !...

Colibri se sent rougir d'inquiétude. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu que M. Salton n'ait pas entendu !...

Non, il n'a pas entendu. Il se promène à petits pas avec Tanette qui semble l'approuver. Tout le monde est heureux. La vie est belle comme le doux visage de maman.

V

LA DILIGENCE

Rassurée, Tanette est rentrée chez elle après six semaines de séjour au foyer de ce singulier ménage qui semblait pacifié. Elle emportait une promesse de M. Salton concernant Colibri : dans un an, on la mettrait en pension. En échange, Tanette avait pro-

mis non pas vingt mille francs — il fallait être prudent, — mais dix mille à son beau-frère qui jurait ses grands dieux de racheter avec cette somme l'affaire de blende.

— Mais n'en parlez pas à cette pauvre Laure qui ne comprend rien, Annette. Ah! si elle avait votre jugement!

Pendant quelques semaines, il se montra sous un jour assez favorable. Maman, qui ne sortait que pour se rendre à la messe du village, obtint la permission d'aller à la ville avec la diligence qui passait à une petite distance de la maison, à condition d'en revenir par le même moyen, le soir. Elle déjeunerait chez une parente avec Colibri qui, selon l'ordre exprès, mais superflu, de M. Salton, ne quitterait pas sa mère.

Quelle fête! Aller à la ville! Dix kilomètres de route en diligence, et quelle diligence! Un palais roulant, aux yeux de Colibri! Une sorte d'énorme boîte jaune et rouge, pleine à crever de villageois démocratiquement mélangés à deux ou trois bourgeois.

Devant, un coupé à trois places pour les gens riches. Dessus, une plate-forme pour les colis, les paniers d'oies, de lapins ou d'œufs, mêlés à quelques jeunes gens qui s'étaient là-haut à plat ventre. Quatre chevaux pour tirer. Et pour conduire, le dénommé Pistouille, un postillon de l'ancien régime en blouse bleue et chapeau de cuir, fort en gueule, bavard, plaisant et toujours disposé à jouer un bon tour. Par exemple, quand la servante des Salton, une grosse fille de trente ans, pas dégourdie du tout, se tenait sur la route afin d'insérer au passage le

courrier de son maître dans la boîte aux lettres accrochée derrière la diligence, Pistouille, qui la voyait de loin, clignait de l'œil, et fouette cocher ! Au trot, au trot ! La fille courait à perdre haleine, ses lettres aux doigts.

De la diligence, des rires gras fusaient, en même temps que des bras compatissants se tendaient vers l'époumonée.

Quand personne ne songeait à lui venir en aide et qu'elle parvenait à grimper sur le marchepied, la fille se penchait vers l'intérieur du véhicule, foudroyait les voyageurs du regard et éructait :

— Tas de s...

Ça la soulageait. Aussitôt, oublieuse de l'incident, elle remontait en chantonnant vers la maison.

Donc, ce matin-là, Colibri, vêtue de rouge, car maman aimait pour elle les couleurs vives, alla prévenir Milou qu'elle partait pour la ville. C'était jeudi : le gamin traînait aux abords de la ferme, en quête d'une sottise à faire.

— Tu vas à la ville, migotte ? Yé, que tu as de la chance ! Et ton petit père, qu'est-ce qu'il dit ?

— Il ne dit rien... Il est content...

— Ah ! ce qu'il est brave ! comme elle dit, ma mère. Écoute, je vais sur la route et je te verrai partir.

Maman accourait, bien moulée dans son manteau gris, une petite toque de fourrure sur le front, toute grimée par l'agitation et le plaisir.

— Vite, mon Colibri ! On va manquer la diligence.

— Il y en a pour vingt minutes au moins ! remarqua Milou avec importance. Je vois ça au soleil !

— T'as une fameuse montre, toi, déclara Colibri.

Ils rirent tous deux, et leurs rires se mêlèrent au jacassement d'une pie perchée sur un poteau télégraphique qui s'évadait d'un beau noyer décapité. Il faisait froid, malgré l'avril. Un sang vif colorait les joues de maman; les yeux bleus brillaient d'un rare éclat.

— Que tu es belle! murmura la petite fille avec ferveur.

Elle ajouta plus bas, comme craintivement :

— Et puis, tu as l'air si contente de sortir...

Un léger bruit la fit se détourner : M. Salton se tenait derrière elles, debout, les mains dans les poches d'un vieux pardessus d'un beige déteint, à col de velours marron. Un bonnet grec de drap noir, sur lequel Colibri avait, d'après l'indication de maman, brodé des arabesques violettes, emboîtait son crâne étroit et haut. Une barbe très noire à reflets roux envahissait depuis quelques semaines les joues et le menton.

Colibri regardait avec un malaise dissimulé ce visage nouveau aussi peu rassurant que l'ancien.

— Tu ne m'as pas dit bonjour! dit brusquement M. Salton, en soulevant la petite fille qui frotta ses joues en fleur sur la barbe noire.

— J'avais oublié, petit père... Il a fallu m'habiller, je suis si contente!

On entendait au loin le galop de plusieurs chevaux mêlé à une étrange rumeur de ferrailles fortement secouées.

— La voilà! la voilà! cria Milou, qui se mit à tourbillonner sur lui-même, ivre de joie.

C'est que la diligence, seule distraction de ce pays perdu, allait, cette fois, non pas passer comme une flèche, scellée sur son mystère, mais s'arrêter, s'ouvrir, montrer ses voyageurs, offrir le rire de Pistouille et ses plaisanteries, enfin recevoir la migotte, trésor sans pareil.

— La voilà ! la voilà !

Les quatre chevaux descendaient la côte à fond de train. Maman se plaçait sur la route pour faire de loin un signe de son bras levé. On vit aussitôt l'allure de l'attelage se modérer. Les bêtes s'arrêtèrent sans peine, suant, mâchonnant leur mors baveux.

Sur son haut siège auquel l'unissait une couverture de cuir, Pistouille apparut, hilare, la goutte au nez.

— Ah ! ah ! ces dames viennent à la ville... Hé ! hé ! ça arrive toutes les semaines des quatre jeudis, monsieur Salton, que vous me les donnez ! Allons ! allons ! ne vous inquiétez pas : on ne les mangera pas. Mettez-les dans le coupé. Y a une place à côté de deux jeunes messieurs très bien. La petite, elle ne compte pas ; c'est maigre comme une sinsolle. En bé ! monsieur Salton, vous les faites monter ou non ?

— Elles iront derrière ! ordonna-t-il sèchement.

Ses yeux jetaient un regard fulgurant aux deux voyageurs surpris. En hâte, maman, très rouge, s'insérait entre deux paysans dont un panier de volailles posé sur leurs genoux atteignait le menton. Colibri, happée par une grosse dame, fut assise sur elle.

Toutes vitres fermées, la diligence sentait si fort

que maman agita discrètement son petit mouchoir parfumé au muguet.

— Mon Dieu! qu'on est bien ici! murmure Colibri.

Elle jette un coup d'œil par la portière : Milou cabriole sur la route; M. Salton, toujours immobile et redoutable, les regarde partir.

Pendant des mois, toute sa vie peut-être, Colibri se rappellera cette journée de liberté loin de M. Salton et de son mystère; maman rayonnait!

— Que le soleil est beau, ce matin! disait-elle. Mais arriverai-je à faire toutes mes courses? La diligence repart à cinq heures!

Elle allait d'un magasin à l'autre, saluée par des exclamations :

— C'est vous, madame Salton! Mais on ne vous voit plus... Comme la petite a grandi!

Sur le trottoir, à deux pas de la poste, elles rencontrèrent Jean Serbize, qui poussa un cri de joie :

— Ah! mon Dieu! vous deux ici? Pas possible! Ah! mais, je vous emmène!

— Où cela? fit maman, inquiète.

— Mais au restaurant, déjeuner.

— Je comptais aller chez ma tante...

— Est-elle prévenue?

— Pas encore, car M. Salton s'est décidé hier soir seulement à nous laisser partir. J'y allais d'ailleurs de ce pas.

— Laissez-moi faire, Laure : c'est du bonheur pour moi, vous savez... Tu sais, Colibri, les parents de ta maman et les miens étaient déjà des amis depuis un demi-siècle!

Colibri, suspendue à la main de Jean Serbize, sautait de joie.

Ils se sentaient tous les trois un peu grisés par leur liberté. L'hermétique visage de M. Salton semblait s'être définitivement effacé. Une grande peur avait fui l'âme de la petite fille et elle en riait presque, comme un enfant rit d'avoir tremblé devant un épouvantail à moineaux. Maman suppliait qu'on évitât la grand'rue et qu'on prît les petites venelles bordées de hauts murs où ils ne seraient pas vus. Mais, d'un seul mot, Jean Serbize la rassura :

— Voyons, Laure, pourquoi vous cacher? Vous ne faites rien de mal...

C'était sûr qu'on ne faisait rien de mal! Et, cependant, alerté, M. Salton se montrerait terrible. Colibri le savait. Rien, pas même la joie du moment, ne pouvait le lui faire oublier, parce que, plus que maman, elle demeurait inhabituée devant l'absurde et l'injuste...

Elle s'émerveillait de voir pacifié ce beau visage rose, plein comme celui d'une madone italienne entre ses bandeaux ondulés. En vérité, maman possédait une singulière faculté d'oubli... ou plutôt le pouvoir de se transformer selon ses pensées.

Que de fois sa fille l'avait surprise au jardin, chantonnant, le regard absent, effeuillant une marguerite :

— Comme jadis! expliquait-elle avec un sourire. Ce que ça me rajeunit!

Oui, elle possédait le rare privilège de s'évader et, au fond, elle subissait moins souvent que Colibri

l'obsession de M. Salton. Elle l'oubliait. Ses mains tricotaient ou brodaient, mais son esprit était loin, loin, au pays des petits bonheurs...

Pendant ce temps, Colibri, quelle que fût l'importance de ses occupations : devoirs à achever, poupées à habiller, Colibri demeurait suspendue au souffle de M. Salton...

S'il lisait son journal, un brusque froissement du papier la faisait tressauter pendant que maman poursuivait son rêve intérieur. S'il se levait et sortait, la petite fille s'approchait à pas feutrés de la fenêtre, épiait le maître fantôme et, s'il s'éloignait, revenait, rassurée, auprès de maman qui n'avait rien vu.

Mais deux petits bras ceignaient son cou, une fraîche haleine aérait sa joue; elle revenait à la réalité, plus radieuse encore que son rêve, et serrait passionnément son enfant sur son cœur.

— Il est parti se promener..., disait négligemment Colibri.

Or, ce jour de fête, la crainte que maman avait manifestée, mais oubliée aussitôt, la petite fille la gardait en son âme malade. Sa gaieté ne revenait pas. A table, elle ne s'égaya qu'au dessert et, comme les tout petits, à l'apparition du vin mousseux. Le repas fini, elle n'eut plus qu'un désir : voir son grand ami disparaître, vite, vite.

Mais il lui avait promis un plaisir rare : il y avait, à cause de la grande foire du lendemain, un petit manège sur les allées. Colibri se voyait déjà perchée sur un grand cheval blanc pour partir à la conquête du monde ! Elle s'approcha, frémissante

d'espérance; mais à cet instant une amie de maman la salua ostensiblement avec un sourire qui inquiéta la petite fille : cette dame, réputée pour sa malignité, n'allait-elle pas avertir M. Salton, lui révéler la présence de Jean Serbize auprès de maman?

Le manège tournait, tournait aux sons d'une musique nasillarde. Entre les chevaux blancs et les cochons roses glissait l'échine d'un petit âne gris et maigre au poil rêche qui faisait tourner le tout.

Une immense détresse roula l'enfant dans ses flots amers; la menace suspendue sur la tête de maman, ce petit âne fatigué dédié à l'exténuant labeur... Toute la misère des créatures reflua sur la petite fille dont la sensibilité vacilla; soudain, des sanglots la secouèrent.

— Je ne veux pas! je ne veux pas monter! cria-t-elle. J'ai peur, peur de tout...

— Cette enfant est insupportable! gronda maman; sa nervosité est anormale...

— C'est sûr! murmura le jeune homme qui comprenait.

Il se baissa vers l'enfant, baisa son visage luisant de larmes en disant tout bas :

— J'ai compris, mon Colibri, je m'en vais.

Il s'inclinait devant maman et s'éloignait d'un pas rapide. Le manège tournait toujours, fleuri d'enfants joyeux, et la petite fille les observait avidement, comme un pauvre observe de la rue les convives d'un banquet.

La journée s'acheva chez tante Adélaïde, une sœur de la grand'mère paternelle de Colibri. C'était

une dame opulente, autoritaire et cordiale, qui portait gaillardement la soixantaine. Son aspect imposant et sa barbe impressionnaient fâcheusement la petite fille qui ne l'avait vue que rarement et presque toujours devant M. Salton, prompt à tout épier.

M^{me} Bénac, sans s'occuper de l'enfant, entraîna maman au coin de la cheminée et lui assena coup sur coup des questions qu'elle avait dû amonceler en elle depuis des années.

— Voyons, voyons, ma pauvre Laure, on ne vous voit plus ! Pourquoi cela ? Est-il vrai que ce pauvre M. Salton fait de mauvaises affaires et que toute votre dot y est passée ? On dit qu'il aime votre fille ; comment ne songe-t-il pas à son avenir ? Est-il seulement bon pour vous ?

Ne pouvant placer une parole, maman attendit la fin de l'interrogatoire, puis, de sa voix si douce qu'elle ressemblait à ces sons immatériels obtenus en frottant légèrement le bord des verres de cristal, elle narra une histoire que Colibri écoutait avec stupeur, une histoire qui ne ressemblait en rien à la vraie, si triste :

— Non, les affaires de M. Salton n'allaient pas mal... Il plaidait contre de malhonnêtes associés qui voulaient le dépouiller, mais le succès était certain. Oui, il avait placé toute la dot de maman dans ses affaires pour la faire fructifier. Pour Colibri, il était parfait et l'aimait comme sa propre fille. Son caractère ? Un peu difficile, peut-être, mais quel est l'homme qui a un caractère aimable dans son intérieur ?

— Il y avait ce pauvre Roger..., fit sévèrement tante Adélaïde. Quel cœur, quelle délicatesse, quelle distinction, quel total oubli de soi!...

— C'est vrai, murmura maman, très rouge, et je ne l'ai pas oublié : mon cher Roger était unique.

— Est-ce que sa fille lui ressemble? demanda brusquement tante Adélaïde en se retournant vers Colibri.

— Oui... La même sensibilité, le même cœur... Son visage aussi! acheva maman d'une voix un peu fêlée.

— Viens ici, petite! ordonna tante Adélaïde.

Elle tendit ses bras gainés d'un drap noir qui s'ornait de petites perles noires aux poignets comme au cou. Elle happa l'enfant inquiète, l'équilibra sur ses genoux ouatés d'un nombre considérable de jupons et déclara, la voix soudain attendrie :

— Oui, tu lui ressembles, à ton papa... Écoute que je te parle de lui.

Alors, presque à l'oreille de l'enfant, béante d'émotion et de joie, elle parla du jeune mort et le ressuscita. Son enfance, sa jeunesse, ses deux ans d'heureuse paternité furent offerts à l'orpheline comme des bijoux merveilleux que nul, jamais, jamais, quoi qu'il arrive, ne pourrait lui ravir désormais. Elle se sentirait d'ailleurs, pas de chez M. Salton : de chez son père, à elle, penché du haut du paradis vers l'enfant triste, vouée à la peur.

— Encore, tante Adélaïde, encore! suppliait-elle en se blottissant sur la robuste poitrine brodée de jais.

— Il faudra m'amener souvent cette enfant, ordonna la vieille dame émue. Je suis sa seule parente, vous l'oubliez trop, Laure!

Maman rougit. Des larmes firent briller ses yeux de pervenche.

— Je ferai ce que je pourrai, ma tante, tout ce que je pourrai...

— Mais enfin, enfin, vous n'êtes pas prisonnière, je suppose?

Maman baissa le front sans répondre. Elle pleurait. Toute sa belle histoire s'en allait en fumée. Elle l'avait racontée naïvement, comme elle se la racontait à elle-même en ses beaux jours... En silence, tante Adélaïde serra ses deux nièces sur son cœur. Depuis longtemps, elle savait la triste vérité...

De la porte, elle jeta :

— Il faut que cette enfant soit mise en pension. C'est moi qui me chargerai de tout. Au besoin, je parlerai à M. Salton.

Sur la grand'place, les chevaux de la diligence piaffaient.

« Juste le temps de se hisser dans la voiture, tellement moins belle que ce matin ! » pensa Colibri, tout attristée.

— Allons, les petites dames ! railla Pistouille. On a fait la fête et on a oublié l'heure. Pour vous attendre, j'ai bu un litre de plus. Heureusement que les chevaux y vont tout seuls. Le coupé est vide : y a que des oies pour la mère Machin que sa fille elle lui envoie. Montez à côté, et en voiture !

Quelques menus paquets dans ses mains gantées de filoselle, Colibri regardait par la portière la ville si gaie ce matin, si mélancolique ce soir. A chaque tournant de rue, la petite fille hantée croyait voir un fantôme barbu, vêtu d'un vieux pardessus jaunâtre

et coiffé d'un bonnet grec : si par hasard il était venu jusqu'à la ville les épier... S'il faisait une scène à maman, là, devant tout le monde, et qu'on la vit pleurer... Des idées, bien sûr ! Il fallait se raisonner un peu, comme disait Tanette. Mais ce n'était pas toujours facile. Au fond, la petite fille eût préféré avoir affaire à M. Salton en chair et en os qu'à l'idée qu'elle se faisait de lui quand elle avait peur...

— Maman, tu es sûre qu'il ne viendra pas au-devant de nous ?

La jeune femme s'impacienta et rougit :

— A quoi vas-tu penser là ? Et puis, si cela lui fait plaisir...

Un silence s'établit. Toute la ferraille de la vieille diligence grinçait. La route encore vierge d'autos établissait autour de sa masse paisible une zone de sécurité. Les chevaux tiraient dur et s'arrêtaient de temps en temps pour souffler, ce qui sortait Pistouille de sa somnolence :

— Hue ! criait-il en retombant aussitôt dans le sommeil.

Colibri voyait les bêtes lasses frotter fraternellement leurs têtes l'une contre l'autre. De rares voitures et quelques charrettes passaient à une allure d'escargot. C'était le bon temps de la route.

Mais comme tout arrive et que tout s'achève, les dix kilomètres furent courus et la Maison des Cyprès apparut, toute rose sur la montagne. Déjà nerveuse, maman assemblait ses paquets. Colibri la voyait jeter des coups d'œil inquiets vers le point de l'arrivée où M. Salton devait veiller, le regard fixe, comme une sentinelle.

Un soupir échappa à l'enfant :

— Comme c'est court, le bonheur ! murmura-t-elle. Maman avait-elle entendu ? Elle simula l'indifférence. Peut-être pour ne pas pleurer...

VI

TORTURES

Cette journée eut des conséquences incalculables ; précisément celles que Colibri redoutait : elle finit par se demander si M. Salton ne les avait pas laissées partir pour les mettre à l'épreuve, pour calmer sa folle jalousie ou lui donner un nouvel aliment.

Dès le soir du retour, il entreprit de faire parler la petite fille, se grimant de douceur et de bienveillance pour endormir ses craintes.

— Mais c'est tout naturel que vous ayez rencontré Jean Serbize ! Et ensuite, qu'avez-vous fait ?

L'enfant, effrayée, mentait avec acharnement, mais se coupait sans cesse. Au bout de quelques jours, M. Salton sut tout. Posément, méthodiquement, il alla à la ville faire son enquête et revint chargé d'orage. Le soir, sur un prétexte futile, la scène éclata. Colibri jouait avec Milou, chez lui. La domestique, d'ailleurs indifférente, s'occupait du poulailler ; l'homme vomit d'ignobles insultes. Loin de l'apaiser, la terreur muette que montrait la jeune femme l'excitait. Il la saisit aux poignets qu'il tortit avec une folle rage. Elle jeta un cri de douleur et appela son seul soutien :

— Colibri ! Colibri !

On ne sait par quel miracle l'enfant entendit. Elle accourut, bondit sur le démon, se suspendit à son bras, hurlant :

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Stupéfait, l'homme lâcha prise et disparut. L'enfant se jeta sur sa mère, qui défaillait :

— Tes poignets, tes poignets tout bleus, maman !

A genoux devant elle, l'enfant baisait avec passion les mains meurtries.

— Maman, il faut partir ! J'avais deviné, va ! il y a longtemps que tu souffres... Tu as beau dire non, je vois tout... Je... je voudrais mourir avec toi, rejoindre papa, papa si bon, si doux...

— Tais-toi, tais-toi ! Il ne veut pas que je parle de lui... Il est même jaloux d'un mort, ... jaloux aussi de toi, le seul être qu'il aime peut-être. Tais-toi, mon agneau blanc, laisse-le se calmer, je suis sûre qu'il regrette déjà...

Depuis ce jour, la surveillance de M. Salton se resserra encore, mais il refréna toute violence. Un jour, il rentra triomphant de la ville et dit à sa femme :

— J'ai rendu visite à ta tante Adélaïde.

Maman rougit d'émotion :

— Pourquoi cela ?

Il s'indigna :

— N'est-elle pas ta parente, et suis-je un étranger pour toi ? Elle me connaissait à peine, nous avons longuement causé et la voilà toute retournée en ma faveur. Les propos désobligeants que tu n'as pas dû manquer de lui tenir sur moi, elle les prend pour ce

qu'ils sont en réalité : des paroles de femme extranerveuse et déséquilibrée. En outre, convaincue de l'urgence qu'il y a pour moi à hâter l'heureuse issue de mon procès, elle me prête dix mille francs. Tiens, voilà cinq francs pour le marché.

Quand les dix mille francs eurent été engloutis sur les chantiers de M. Salton, une période très dure commença. Maman devint une servante : « la servante », l'être élémentaire qui jouait ce rôle dans la famille avait disparu sans laisser de trace depuis le jour où M. Salton s'était refusé à toute augmentation de gages.

— A vingt francs par mois, vous êtes déjà trop payée, allez-vous-en ! On s'arrangera sans vous.

Or, c'était maman qui s'arrangeait : levée à l'aurore, elle s'occupait du poulailler, préparait le petit déjeuner que M. Salton exigeait impeccable, nettoyait la maison, faisait la cuisine. Ses belles mains de rose-thé se fanèrent comme ses joues. Ses cheveux mal entretenus s'agglutinaient. Plus clairsemés, ses grands cils jetaient une ombre pauvre sur les yeux sans lumière. Une servante...

— Colibri, va jouer ! Je ferai seule ; j'aime mieux, ... laisse-moi, va !

Dans ces moments-là, l'enfant savait qu'il fallait obéir, s'en aller, ne pas imposer son aide, car maman se fût énervée jusqu'aux larmes.

M. Salton, qui ne voyageait plus, se montrait fort exigeant : il entendait être servi non à l'heure, à la rigueur on y serait arrivé, mais à *son heure*.

— Déjà servi ? Je ne suis pas prêt : j'ai mon courrier à faire.

Ou bien :

— Je veux déjeuner tout de suite, car j'ai à sortir. Maman s'empressait, craintive et servile. Rien ne restait de la radieuse créature qu'elle avait été jadis. Malgré la fatigue et son manque d'appétit, elle s'épaississait et les fleurs de son teint se changeaient en couperose.

Tanette venait souvent sans obtenir de confidences. D'ailleurs, M. Salton l'accaparaît, s'enfermait avec elle dans son bureau et lui racontait ses affaires, à moins qu'il ne se plaignît de sa femme.

— Songez donc au scandale qu'elle a causé, ma chère belle-sœur ! Aller déjeuner au restaurant avec ce polisson de Serbize ! Toute la ville en est pleine, on me montre du doigt et j'en rougis.

— Là, je vous arrête ! coupait Tanette. Personne ne parle de cette histoire qui a semblé toute naturelle. C'est vous qui ne cessez de la ressasser dans votre tête. Seriez-vous jaloux, par hasard ?

Elle riait ; lui aussi, d'un rire claironnant et bref qui faisait tressauter Colibri.

« Il rit, mon Dieu ! Et de quoi donc ? »

Chaque fois, Tanette repartait à moitié rassurée, trompée par l'hypocrite, par l'air de contentement dont maman se grimait... Un jour arriva une lettre de tante Adélaïde pour M. Salton qui la lut comme il faisait toujours loin de tous regards, claquemuré dans son bureau. Pendant une semaine il resta silencieux, lisant, fumant, ou à l'affût du facteur dont il attendait on ne sait quelle nouvelle. Puis, au sujet d'une réflexion, oh ! bien petite, de maman, sur la nécessité d'envoyer Colibri en pension, il explosa :

— J'en étais sûr : il s'agit d'un coup monté. Vous êtes tous d'accord contre moi. Tous ! Rien que des ennemis ! Mais je vous briserai ! Je vous...

Il s'empara d'une potiche et l'écrasa sur le carrelage de la salle à manger. Très pâle, Colibri se blottit dans la jupe de maman dont les mains tremblaient.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle d'une voix éteinte.

— Il y a que cette vieille folle exige l'envoi de la petite en pension, sans quoi elle me menace de me demander le remboursement immédiat des dix mille francs qu'elle m'a prêtés ! Comme si je les avais dépensés pour mon plaisir, n'est-ce pas ? Je n'ai en vue que le bien de tous. Je me tue pour gagner votre vie ! Et d'abord, comment payer la pension ? Je n'ai plus d'argent, on m'a dépouillé. Le monde est un ramassis de bandits, de fripouilles...

Il glissait de nouveau vers le gouffre de sa fureur. Ses grandes mains osseuses se crispaient autour d'impalpables ennemis. Maman eut heureusement le mot qu'il fallait dire :

— Il faut regarder avant tout le bien de l'enfant. Et puis ne t'inquiète pas, je suis persuadée que tante Adélaïde nous aidera.

Le bien de l'enfant... Les yeux jaunes de M. Salton s'adoucirent pour contempler la frêle créature pâlie qui portait le nom d'un rival dissous dans la terre ; l'enfant que lui, le père sans postérité, aimait autant qu'il pouvait aimer...

— Oui, le bien de l'enfant, répéta-t-il plus calme. Je n'ai que cela en vue. Nadalette ira au couvent.

VII

LE COUVENT

Il y avait jadis, au cœur des villes bruyantes, des asiles de paix d'où jamais un cri ne s'élevait, où l'on marchait à pas feutrés le long de couloirs infinis et tout blancs. Des cours, aveuglées par de hauts murs et plantées d'arbres séculaires, s'ouvraient aux ébats des petites filles toutes vêtues d'un grand sarrau noir et la natte au dos. Des religieuses, en noir le plus souvent, mais auréolées d'une guimpe blanche, surveillaient les petites filles et parfois entraient dans la ronde en sautillant sur leurs pantoufles de velours.

Un lourd chapelet de bois noir, terminé par une tête de mort en ivoire et par un crucifix noir aussi, mais liséré de cuivre, cliquetait à leur côté. Elles étaient douces, autoritaires et beaucoup plus préoccupées d'éducation que d'instruction. Pétrir et recréer des âmes les attirait plus que de développer des cerveaux.

Elles avaient toutes, même les plus âgées, l'âge des petites filles et s'amusaient d'un rien. Colibri, redevenue Nadalette de Pressac, avait donc quitté le royaume de la peur pour celui de la paix. Entourée d'enfants, encadrée, soutenue, elle s'ouvrait à la vie. Le soir, avec ses compagnes, elle gagnait en silence un immense dortoir meublé de cinquante petits lits en tôle noire aigretés de quatre boules de cuivre.

Une couverture de coton blanc les recouvrait tous, Pas de table, pas de chaise, pas le moindre tapis : du sapin bien lavé.

Au fond, une rangée de lavabos sans porte-serviettes et tout un panneau de tiroirs numérotés où chaque élève rangeait ses objets de toilette. Pas de poêle, jamais de feu, et dix fenêtres. L'hiver, l'eau gelait et les petites filles vidaient leurs bouillottes dans le lavabo...

Le premier soir, Nadalette, privée du baiser de maman, avait longuement pleuré sous ses couvertures. Puis elle avait levé la tête et regardé curieusement cette surface blanche et noire vaguement éclairée par une veilleuse... Dans son lit, dissimulé par de grands rideaux de percale, la religieuse de garde chuchotait ses *Ave*.

On entendait le souffle léger des fillettes endormies. Leurs corps menus gonflaient à peine les lits. Quelle paix ! Et puis, maman avait passé quelques années dans ce couvent, son ombre flottait encore entre ces murs bénis, tandis que le fantôme de M. Salton n'y pouvait trouver place. La grande peur de Colibri allait tomber comme un violent orage ; elle allait se guérir, vivre, grandir et se fortifier pour sauver maman...

Mais quelle transformation et que de choses à apprendre : d'abord, ce que les religieuses appelaient la politesse et la décence, deux vertus sans lesquelles on était chassé du couvent. A tout bout de champ, il fallait saluer, s'effacer, adoucir le son de sa voix, même aux récréations : voilà pour la politesse.

Ne jamais croiser les jambes, ne jamais montrer

les genoux, se dévêtir avec le souci de ne pas révéler une épaule ou un mollet. Au son de la cloche, dès six heures, passer un jupon, puis sauter du lit afin que les voisines ne voient pas l'ample pantalon de percale brodé : voilà pour la décence.

« Quelle drôle d'habitude ! » songeait Nadalette.

Mais rien ne lui coûtait. Elle avait tant souffert que ce couvent glacé d'où elle ne sortait qu'une fois par mois faisait figure de paradis. Sa sagesse était telle que Sœur Perpétue, la portière, disait :

— Cette chère enfant sera des nôtres un jour. On la sent prédestinée...

Et Colibri pensait :

« Comme cela je ne verrais plus M. Salton, c'est sûr. Mais maman pourrait-elle venir avec moi ? »

Or, M. Salton, que le départ de l'enfant dévastait, surgit le matin du premier jour de sortie que Nadalette croyait passer au couvent. On l'appela dès neuf heures au parloir, où elle distingua, avec stupeur, la longue silhouette maigre de son beau-père. Il s'était bien vêtu et ses mains gantées soutenaient quelques paquets bien ficelés. L'enfant se figea sur le seuil de la porte.

— Tu ne me reconnais pas, petite ? quémanda petit père.

Elle balbutiait :

— Oh ! si... je... et maman ? où est-elle ?

Elle se laissa embrasser, reçut bonbons et gâteaux avec politesse et redemanda :

— Maman ? Elle n'est pas venue aussi ?

Il s'irrita :

— Tu crois que je vais faire de pareils frais de

voyage chaque mois? Une affaire m'appelant à Toulouse, j'en profite pour te faire sortir, voilà tout. Ta mère va très bien et ce paquet-là vient d'elle. Les deux autres, ce sont les dragées et les gâteaux que je t'ai achetés.

Sans répondre, l'enfant défaisait fébrilement les ficelles nouées par sa mère et brandissait bientôt au bout de ses doigts un moelleux fichu de laine rouge.

— Que c'est joli, mon Dieu! que c'est joli! Comment a-t-elle eu le temps de tricoter cela en trois semaines?... Maman!...

Elle baisa le petit vêtement, et, soudain, tressauta : la voix d'une religieuse qui assistait, selon la règle, à l'entrevue s'élevait, sévère :

— Nadalette! vous pourriez aussi remercier votre père, il me semble!

Elle rougit, balbutia une excuse et effleura la joue de M. Salton.

Mon Dieu! mon Dieu! on ne savait pas, personne ne saurait jamais. Comment révéler la vérité? Et surtout, comment l'exprimer? Un enfant possède une incroyable force de silence. Le mystère des familles est bien gardé. Le martyre d'une femme, la secrète souffrance d'un homme bafoué sont à peine soupçonnés par les intimes : le foyer est un vase clos.

Colibri préférera toujours être grondée à faux que de confier son triste secret à ses éducatrices. Elle va s'habiller, sort avec petit père qui exulte de l'avoir pour lui tout seul. Au restaurant, au cirque, il se révèle d'excellente humeur. D'où vient l'argent qu'il dépense?... Colibri se le demande avec inquiétude. Mais elle n'a pas douze ans, elle n'est jamais

sortie. Toulouse la Rose l'enchanté, la gaieté du peuple la grise. Elle n'est qu'une enfant qui veut vivre, qui prend enfin racine dans l'humus humain; elle semble oublier un peu maman... M. Salton triomphe : il reviendra le mois prochain...

— Quel homme excellent, votre beau-père! déclare la religieuse avec qui M. Salton, au retour, tint à causer et à exposer ses principes. Quel cœur et quelle probité!

Colibri baissa le front, gênée. Il lui semblait entendre la voix de Milou : « Ce qu'il est brave, qu'il est brave tout de même! »

Alors, si la mésentente établie entre petit père et maman s'aggravait il n'y aurait qu'un cri pour accabler maman... C'était donc cela, la justice des hommes? Colibri serait-elle assez forte pour rétablir la vérité un jour?

La première fois qu'elle descendit de la diligence en revenant du couvent, en vacances, Milou, qui polissonnait sur la route pour guetter son arrivée sans en avoir l'air, s'écria, médusé :

— Ah! non de non!

Il reconnaissait à peine sa migotte, vêtue de noir avec un collet bordé de velours, un col blanc rabattu, une cravate de soie noire et un drôle de chapeau de paille bise portant une plume couteau dressée... Et puis tout ce noir comme en portent les vieilles! Milou pouffa, puis il bouda. Ce ne fut que lorsque Colibri, habillée par maman, réapparut dans ses vêtements clairs qu'il lui fit bonne figure.

— Tu sais pas? Tu ressemblais à une ménine. Et alors, ça va là-bas? Les gens ils ne t'embêtent pas

trop? Tu as fait des boules de neige cet hiver? Ici ce qu'on a joué! Ton beau-père autant que moi.

— Pas possible! Il s'amusait avec toi? Et maman?

— Oh!... On ne la voyait pas beaucoup... Ma mère elle dit qu'elle se fatigue trop,... qu'elle n'est pas faite pour ce travail-là... Et puis, elle fait des broderies pour gagner des sous; moi, je le sais parce que je l'ai vue et ma mère elle me l'a dit aussi...

— Tais-toi! fit l'enfant d'une voix sourde.

Blessée au cœur, elle abandonne le jeu, revient vers la maison qui riait au soleil. Quelle gaieté! Ces chants de coq, ces murmures de sonnaillles, ces gazouillis d'oiseaux, ces arbres qui verdoient au son des carillons de Pâques... On dirait qu'entre les limites de la vallée l'espace se balance sur un hamac de soie pâle, que tout l'univers se balance pour le plaisir, pour jouer comme des enfants jouent... Le bonheur monte avec les sèves vers les bourgeons.

Seulement voilà : maman souffre dans la maison menteuse.

— Maman, les broderies que tu fais, c'est pour qui?

Les paupières de maman ont cillé sur l'eau glauque de l'iris fatigué :

— C'est pour gagner quelque argent... Il faut bien! Petit père ne me donne plus rien,... il dit qu'on l'a dépouillé.

— Quand il vient me faire sortir, son porte-monnaie est plein cependant.

— Il ne faut pas le lui reprocher, ma chérie... Il t'aime que toi au monde.

— Je ne le lui demande pas! répliqua farouchement la petite fille. Maman, j'aurai mon bre-

vet à quinze ans et je reviendrai auprès de toi.

Maman secoua sa tête ceinte de bandeaux ternes et grisonnants.

— Je voudrais que tu continues plus loin; si tu étais un jour professeur de lycée, n'est-ce pas?

— Je ne te quitterai jamais!

— Colibri! mon amour!

Maman pleurait sans bruit, sans interrompre son ouvrage, seulement elle frottait de temps en temps ses yeux aveuglés par les larmes. Quelle habitude elle en avait...

— Écoute! chuchota un jour maman, peu avant la rentrée, il faut que je te dise quelque chose. Tante Adélaïde, cet hiver, m'a fait parvenir des journaux de mode, pour me distraire, la pauvre, car elle ne sait pas combien je suis occupée... Et dans l'un de ces journaux, j'ai vu la reproduction du voile de mariée d'une princesse de France... Une merveille de broderie sur tulle... Je me suis dit : si je pouvais, en travaillant une heure par jour pendant un certain nombre d'années, broder, moi aussi, un voile pour mon Colibri... Elle aurait toujours cela... Tu sais, ça vaut une petite fortune...

— Mais je ne suis pas une princesse, bien loin de là! protesta l'enfant qui plaisantait pour vaincre son émotion. Et alors, maman?...

— Alors, ma chérie, en vendant un petit bijou j'ai pu acheter le tulle et le fil de lin nécessaire à la broderie. Et j'ai commencé mon travail... Oh! je n'ai pas fait grand'chose, bien entendu, car l'ouvrage ne manque pas! C'est quand j'ai achevé mes autres tâches que je prends celle-là... Le croirais-tu? Elle

me repose des autres... Elle ne me fatigue pas... J'oublie le présent... Je voyage dans l'avenir, le tien, mon amour! Je te vois grande, belle, aimée, heureuse, moi dans ton ombre... Tiens! je vais te montrer ce que j'ai fait!

Profitant de l'absence de M. Salton, elle ouvrit un vieux meuble toujours fermé à clé dans la chambre de l'enfant et déploya sous ses yeux émerveillés une sorte de nuage blanc sur lequel se détachaient, comme fleurs de givre, des guirlandes de bluets.

— Mais c'est admirable, maman..., murmura Colibri que l'émotion suffoquait. Et tes yeux, tes pauvres yeux...

— Laisse donc! dit maman impérativement. Il faut surtout que j'aie la force de vivre pendant ton absence; et tu sais je n'ai que le travail et la prière.

L'enfant n'insista pas. Son étonnante maturité lui permettait de deviner ce qui se passait dans l'âme tragique et tendre de maman. Pendant qu'elle travaillait pour sa fille, elle oubliait le présent et se racontait une merveilleuse histoire. En un mot, elle s'évadait et elle ne pouvait vivre aux côtés de M. Salton qu'en s'évadant. Cependant une pensée nouvelle inquiétait l'enfant.

— Alors, maman, je serai forcée, un jour, de me marier pour utiliser ce magnifique voile?

— Pourquoi ne te marierais-tu pas, chérie?

Elle allait répondre :

« Parce que j'ai peur de souffrir comme toi... »

Mais, poussée par sa tendre pitié, elle répliqua :

— C'est que je n'y pense jamais... Je ne veux pas te quitter, tu comprends?

— Oui, oui, murmura la jeune femme, bouleversée par ce ton de tendresse contenue. Aussi bien, rien ne presse, nous reparlerons de cela plus tard. Que Dieu t'éclaire et te fasse éviter les écueils sur lesquels je me suis brisée, ma petite fille!

Le souvenir de cette conversation, du magnifique voile qui semblait l'engager dans la voie du mariage ne quitta plus l'adolescente. Au fond, elle se sentait en méfiance devant l'homme et décidée à le fuir toute son existence. Si le naïf compliment de l'une de ses compagnes lui révélait qu'elle devenait belle, elle se contentait de hausser doucement les épaules : à quoi bon cette beauté que devait enfermer à jamais la Maison des Cyprès? Ah! sans maman, elle eût choisi le sûr asile du couvent et, dangereusement, sans vocation certaine, elle se fût ensevelie dans le silence et la prière.

Maman lui révéla que ses deux tantes, fâchées avec M. Salton qui ne parlait plus de leur rendre l'argent avancé par elles, ne venaient jamais la visiter et que jamais elle ne s'était sentie aussi seule :

— Tu vois si j'ai besoin de travailler dur et de m'évader, petite...

Un mélange de joie et de désespoir animait Colibri quand elle réintégra le couvent. A l'abri désormais, elle laissait sa mère menacée, en butte à une persécution d'autant plus redoutable qu'elle se dissimulait.

On eût dit que l'enfant enlevée à sa tutelle en imposait à M. Salton : c'était l'étrangère pour qui on fait des frais, devant qui on grime sa mauvaise humeur de politesse. Maman, plus que jamais, de-

meurait la servante; Colibri, la personne en visite devant qui on porte un masque de courtoisie. Mais quand elle n'était plus là?

Il fallait que cette situation changeât. L'enfant travaillait avec acharnement. Elle atteignit vite et dépassa les compagnes de son âge; il se pouvait qu'avec une dispense elle passât son brevet à quinze ans.

Un jeudi, la religieuse du parloir vint la chercher pour voir un de « ses cousins ».

— Un de mes cousins? s'écria la naïve écolière.

Un peu d'inquiétude se peignit sur le visage de la religieuse :

— Vous n'auriez pas de cousin, mon enfant?

— Mais si, ma Sœur, mais si... Tout le monde en a...

Elle ôta son tablier, lissait ses cheveux, piaffait d'impatience derrière la Sœur qui glissait à petits pas de velours le long du couloir. Elle ouvrit enfin une porte. Jean Serbize apparut, fit un pas en avant, les mains tendues :

— Toi! toi!

Elle se jeta sur la poitrine du jeune homme, l'embrassa à pleines lèvres :

— Toi, ici?

— Mon Colibri! Je t'apporte des nouvelles de maman que j'ai vue hier, comme elle remontait en diligence.

— Maman... Comment est-elle?

— Comme toujours, ma chérie...

Un silence les réunit plus qu'il ne les sépara. Ils étaient tous deux sur le cœur douloureux de

maman et leurs yeux échangeaient leurs secrets.

Dans un coin du parloir, la bonne Sœur dévidait son chapelet, les paupières mi-closes, en apparence indifférente.

— Je viens t'apprendre une nouvelle, mon Colibri : grâce à des examens et à des démarches dont je te fais grâce, je suis nommé professeur de huitième au lycée de F...

— Tu quittes Bonac?

— J'y garde ma vieille maison, mais, tu sais, depuis la mort de mon père, j'y étais terriblement seul... Le long hiver de nos montagnes, le *boulbi*, l'absence de relations,... certains soirs, je défaillais de mélancolie.

— Mais tes confrères, comment font-ils donc?

— Ils sont tous mariés, et moi...

— Ah! oui. Toi...

Une gêne pesa sur eux. La Sœur s'agitait. Derrière les vitres dépolies qui ajouraient la porte passaient des ombres chinoises. On entendit un roulement d'auto.

— Ces voitures se répandent beaucoup, déclara Jean Serbize pour rompre le silence. Un de mes collègues en a acheté une avec l'argent d'un héritage. J'y suis monté. C'est rapide et commode, en somme.

Rassurée par le ton de la conversation, la Sœur somnolait maintenant, affaissée sur sa chaise de paille. Le parloir n'était pas chauffé et, à cause du froid, la religieuse avait plongé ses mains dans ses grandes manches; on eût dit une pleureuse sur un tombeau.

— Est-ce qu'elle dormirait, par hasard? Quelle veine! chuchota le jeune homme.

— Hum! je ne crois pas..., répliqua de même la fillette, et, tu sais, endormie elle verrait encore...

Que verrait-elle? L'innocente n'en savait rien. Ils rirent comme des enfants. La Sœur tressauta, se dressa, s'avança vers eux :

— Cet entretien a assez duré, ma chère enfant. Vos compagnes vont à la chapelle.

— Tu reviendras, grand ami?

— Bien sûr, chérie! A bientôt.

Deux baisers claquèrent. Le visage de Sœur Perpétue ressembla soudain dans sa guimpe à une fraise entourée de crème fouettée. Le jour même, elle fit son rapport et pendant l'étude du soir Colibri fut appelée chez la supérieure.

— La chère Mère demande M^{lle} de Pressac...

Toutes les têtes se levèrent vers la présumée coupable : Nadalette, ... une si bonne élève, toujours première, pas dissipée, docile et pieuse, était-ce possible?

Nerveusement, Colibri se leva. Elle était de taille moyenne, gonflée de cette graisse jaune que le manque d'air et d'exercice donnait jadis aux petites pensionnaires. Les cheveux, non plus divisés en deux nattes, mais ramenés sur la nuque en un catogan Louis quinzième, semblaient agglutinés par de la pommade. Très dégagé, le front s'offrait bombé, large, un peu carré et têtu autour des yeux très bruns, souvent mi-clos sur leur secret. Un col blanc, durci par l'empois, émergeait du sarrau de satinette noire maintenu à la taille par une ceinture de cuir.

Les bas étaient de bonne laine, les souliers de cuir et de feutre fermés par trois boucles. Une expression de volonté et, à la fois, de timidité marquait ce visage adolescent que l'appel de la supérieure couvrait d'un rouge vif.

Quelques instants de marche le long de couloirs éclairés par des becs de gaz rosâtres, et Colibri atteint ce qu'on appelle la « Communauté », habitation des religieuses, lieu sacré où les élèves n'accèdent qu'en cas de faute grave ou d'accident sérieux.

La Sœur converse frappe deux coups, ouvre et s'envole, légère, blanche et noire, pareille à ces papiers que petit père brûlait en plein air et qu'emportait le vent.

— Asseyez-vous, mon enfant, et causons.

La Mère supérieure est comme Colibri gonflée d'une graisse jaunâtre de sédentaire. Elle paraît plus large que haute, mais ses voiles, son air doux et hautain à la fois, l'art des silences qu'elle pratique si bien lui confèrent une sorte de majesté.

Elle a enseveli ses mains dans ses grandes manches et, tout son corps dissimulé, le visage sévère seul visible, elle se penche vers Colibri qui réprime un instinctif mouvement de recul.

— Eh quoi ! vous avez peur de votre Mère ? Votre conscience n'est donc pas pure, mon enfant ?

— Je n'ai qu'une mère ! réplique impétueusement la petite fille, et, malheureusement, elle n'est pas ici.

Cette insolence étant dite comme malgré elle, Colibri se sentit rouler dans un abîme de détresse. Qu'avait-elle osé ? Allait-on la chasser avant son examen ? Que dirait maman et que lui voulait-on, en

somme? Cela continuait donc, le malheur? La longue habitude n'était pas brisée? Son vieux compagnon la venait rejoindre comme M. Salton apparaissait à époques fixes dans le parloir? Il fallait encore trembler, avoir peur, essayer de déchiffrer une énigme?... Ah! non, non.

La nerveuse enfant éclata en sanglots. Elle tortillait ses mains gonflées d'engelures et marbrées d'encre, hoquetait :

— Maman! maman!

Très ennuyée, la Mère simulait la sévérité :

— Voyons, mon enfant, calmez-vous! Vous n'êtes pas ici en représentation.

Le mot lapida la petite comme une pierre qui aurait rebondi dans la boue avant de la blesser.

— En représentation? bégaya-t-elle : il y a beau temps que je sais pleurer sans avoir besoin d'un public.

L'étrange enfant! Décontenancée, la supérieure essaya vainement d'éveiller sa confiance : Colibri se refusait à révéler le martyr de maman, à charger inutilement M. Salton dans ce lieu où on parlait de lui comme d'un père parfait et d'un saint homme. Ah! non, non!

Elle demanda :

— Qu'ai-je donc fait, ma Mère?

— Vous avez embrassé sur les deux joues un jeune homme qui n'est même pas votre parent!...

Un éclat de rire étouffé lui répondit :

— C'est ça? Bien sûr qu'il n'est pas mon cousin; il est mieux que cela : mon grand ami et celui de maman.

Très rouge, la supérieure chuchota :

— Parlez plus bas, je vous prie, de tels propos ne doivent pas s'entendre ici. Eh bien, Nadalette, le grand ami d'une jeune fille de quinze ans porte un autre nom : c'est un amoureux...

— Un quoi?... suffoqua la petite fille.

— Vous avez parfaitement compris. Et une enfant de votre âge, qui prépare son examen, ne doit pas avoir d'amoureux. C'est plus que prématuré.

— Mais je n'aime pas d'amour Jean Serbize ! Je ne comprends pas...

— Je vous crois sincère, Nadalette, mais lui vous aime peut-être, soupira la supérieure, et vous êtes si jeune qu'il y a là, je le crains, un danger pour vous. A votre âge, on travaille et on prie, mais on ne pense pas à l'amour. Eh bien ! vous ne dites plus rien ?

L'adolescente secoua ses épaules avec indifférence.

— C'est que je n'ai rien à dire...

— Soit. Mais j'interdis toutes visites de ce monsieur. Rentrée chez vous, vous obéirez à vos parents. Que Dieu vous garde ! Allez.

Sa main ronde, tiède et douce traça un signe de croix sur le front volontaire. Colibri disparut. Sa rentrée en classe fut sensationnelle. Toutes les têtes se levèrent. Les larmes récentes avaient avivé ce visage de quinze ans qui souriait après l'orage.

— Elle est jolie, Nadalette..., murmura une élève, en se penchant vers sa compagne ; jolie, pas comme les autres...

Colibri s'assit en silence. Sa voisine qui étudiait son histoire de France murmura :

— L'incendie de Moscou eut des conséquences in-

calculables... Nadalette, que vous a dit la chère Mère?

Et Nadalette, qui avait ouvert distraitemment sa physique, répondit du même ton :

— Les volumes d'une masse gazeuse sont inversement proportionnels... La chère Mère m'a appris qu'on pouvait être aimée à quinze ans... Inversement proportionnels aux pressions qu'elle supporte...

Elle ajouta, la voix sifflante :

— Je n'en suis pas plus fière pour cela !

Elle avait repris son visage de petite fille studieuse. Le regard inquisiteur de Sœur Marie-Luce se détournait, rassuré. Toutes ces écolières, vêtues de noir, au front nu penché sur un livre, cette religieuse sombrée dans ses voiles, immobile comme une idole, ces murs dont la blancheur éclatait autour des tableaux noirs et du grand crucifix noir, ce chaud silence de l'étude, tout cela apaisait l'enfant au fantôme. Elle ne comprenait plus sa réaction violente à l'audition des imprudentes, mais douces paroles de la supérieure. Tout cela n'était rien. Rien. Ses larmes? Un enfantillage. Le temps venait où il fallait s'aguerrir et monter la garde, pleine et forte, auprès de maman.

Quant à l'amour de Jean Serbize... Un rire étouffé monta à la gorge de l'adolescente. Honteuse, elle prit sa tête à deux mains et se pencha sur son livre.

VIII

L'ENVOLÉE

Elle eut son brevet à quinze ans et deux mois. En cet honneur maman obtint la permission de venir la chercher au couvent, après la distribution des prix qui chargea l'enfant de beaux livres rouges à tranche d'or. La joie de retrouver son idole pour ne plus la perdre était troublée par le chagrin de quitter le couvent où elle avait appris la paix ; de quitter les Sœurs si bonnes malgré certaines incompréhensions, ses compagnes affectueuses et douces, tout cet univers blanc où n'avait pas eu accès le tragique fantôme. La classe qui ouvrait sur la cour pleine d'oiseaux, le réfectoire où l'on obtenait souvent la permission de parler, le dortoir si froid ou si chaud, mais où la peur n'avait pas de place, la chapelle où le Dieu d'amour tendait ses bras sanglants à toutes les douleurs, à toutes les mélancolies : tout cela sacrifié pour maman qui rayonnait de bonheur.

Elle avait revêtu pour la circonstance un costume que Colibri reconnut, car il avait bien huit ans, mais remis à la mode du jour sous un cache-poussière d'un bleu doux qui seyait aux yeux de la jeune femme.

— Ah ! dit-elle ingénument et comme pour initier sa fille à la grande misère de leur foyer, ce que j'ai dû économiser pour pouvoir m'habiller et venir : tous les œufs du poulailler, tous les lapins, depuis

six mois, ont été vendus par la mère de Milou à cette intention.

Elle parlait vite, comme grisée, peut-être pour éviter des questions. Que sa fille était grande et belle !

— Et tu sais, chérie, tante Adélaïde, qui t'aime beaucoup, m'a donné cent francs pour t'équiper. Nous allons courir les magasins, t'acheter une robe à la mode, des souliers vernis à boucles et un joli chapeau garni de roses ou de bluets, qu'en dis-tu ?

— C'est toi qui as quinze ans, maman chérie, murmura l'adolescente.

— Et toi, mon trésor ?

Elle haussa doucement les épaules :

— Je ne sais pas...

A quoi serviraient tous ces achats ? N'allait-elle pas s'ensevelir vivante auprès de maman et ne la quitter qu'à sa mort ? Mais pour ne pas troubler sa joie, l'enfant la laissa l'habiller avec élégance, refusant de s'acheter pour elle-même quoi que ce fût. A cette époque, avec cent francs on pouvait avoir bien des choses et même des illusions...

— Ma fille, mon trésor retrouvé !... murmurait maman à chaque instant, pour elle-même.

C'était comme un air de musique poignant et doux qui lui revenait sans cesse. Colibri l'observait à la dérobée. Où était sa beauté d'antan ? Un hâtif nuage de poudre ne cachait pas la flétrissure des traits ni les gants ne cachaient celle des mains. Et puis il y avait cette expression un peu hagarde — cette longue habitude de la peur, — ces tressaillements, ces petits cris au moindre choc, tout ce détraque-

ment nerveux que connaît si bien la femme malheureuse ! Il était temps de mettre un peu d'ordre dans la vie de maman, un peu de lumière aussi...

— Seigneur, vous m'aidez, pria l'adolescente en montant dans le train qui l'arrachait à la douceur du monde...

Maman avait voulu puérilement qu'elle gardât ses beaux atours et elle voyagea en troisième classe avec une robe d'organdi rose et une capeline fleurie de roses pompons. « Quelle beauté ! songeait maman en extase. Pourvu qu'on ne la demande pas trop tôt en mariage !... » Car l'innocente croyait toujours qu'un teint frais, de l'honnêteté et une bonne éducation sont la meilleure dot d'une jeune fille.

Les deux heures de voyage coulèrent avec la douceur et l'éclat d'un ruisseau sur le gazon. Maman avait aussi quinze ans. Elle rêvait tout haut ; gênée par des gants à quoi elle n'était plus habituée, elle les retirait, offrait ses mains de servante aux tendres regards de Colibri et pour le moindre prétexte arrangeait un pli de la robe, redressait le chapeau, disciplinait un cheveu.

— Il n'y a que cette coiffure que je n'aime pas beaucoup, disait-elle. De mon temps nous portions des anglaises, c'était si joli ! La première fois que ton père me vit...

Colibri tressaillit :

— Ah ! parle-moi de lui tant que nous sommes seules ! Tu sais que tante Adélaïde m'a envoyé une photographie de lui à vingt ans... Quelle expression de douceur et de fermeté, et que de songes dans ses yeux !

— C'est exactement cela ! reprit vivement maman, tu as vu juste : il était doux et ferme, mais il rêvait beaucoup... Il lisait de préférence un auteur qui s'appelle Gérard de Nerval.

— Un beau nom, maman ! Où sont ses livres ?

Maman se tassa, craintive, sur elle-même :

— Je ne sais pas... Petit père a tout caché, tout ce qui lui rappelait mon premier mariage. Je le crois un peu jaloux, fit-elle naïvement.

Un rire amer échappa à l'adolescente.

— Ton expression est plus que modérée, maman. Au reste, je le crois plus envieux que jaloux. Oui, c'est cela... Il n'aime pas, il n'aime que lui.

— Et toi, ma chérie ! Si tu savais comme il a tout préparé pour te recevoir : le jardin plein de fleurs, la cour bien ratissée...

— Il a toujours fait des frais pour les étrangers ! Travaille-t-il un peu ?

— Il écrit toujours... des mémoires, je crois... Il s'enferme dans son bureau et ne parle jamais.

— Mais de quoi vivez-vous, maman ?

Maman rougit, toussota, jeta un regard éperdu au paysage qui, tout blond de soleil, glissait à la portière.

— Que te dirai-je?... Il nous faut si peu de chose, ma chérie. Il y a le potager, la basse-cour dont je m'occupe beaucoup... Et puis n'en parlons plus : tu me reviens, et la vie est belle ! Je n'échangerais pas mon lot contre celui d'une impératrice, va !

Ah ! ce ton de passion maternelle, ce profond et impérieux amour qui transfigurait le visage de la mère servante !... Le cœur de l'adolescente se fondit ;

à cause de deux voyageurs qui l'observaient, elle ne se jeta pas dans les bras de maman, mais demanda d'un petit ton pincé de femme du monde :

— Est-ce que Jean Serbize va bien ?

Elle n'écouta guère la réponse. On arrivait. Colibri se pencha à la portière dans l'espoir de ne pas apercevoir la haute silhouette de M. Salton, ... mais il était là au port d'armes, son parapluie sous le bras. Comme il avait maigri, et quel feu sombre dans ses yeux mobiles !...

Très nerveuse, maman rassemblait les colis, se trompait, appelait Colibri à son aide dans le même temps qu'elle suppliait :

— Va l'embrasser, va !

La fillette sauta sur le quai. A sa vue, M. Salton eut un brusque mouvement de surprise : Nadalette, cette adorable fille-fleur qui s'avavançait en souriant ?

— Comme tu..., comme vous êtes grande et belle ! bégaya-t-il.

Et dès ce jour il lui dit « vous » comme à une étrangère.

IX

L'AMOUR DE JEAN SERBIZE

Sept ans avaient passé. A peine vieillis, à peine marqués par le temps, Jean Serbize et son ami Heurtier partent pour la chasse.

— Comment ai-je pu vivre aussi longtemps sans revenir ? s'écrie Heurtier. Le pays me verse un en-

chantement toujours nouveau. Il est majestueux sans austérité. Son altitude moyenne permet à l'homme de gravir ses sommets sans fatigue. Ici des bois d'une fraîcheur inégalable; au second plan, ces montagnes pelées aux colorations violentes qui sentent déjà le versant espagnol; une population demeurée attachée au vieux rythme de la vie paysanne, accueillante, hospitalière...

Jean Serbize éclata de rire :

— Vous parlez comme un livre, cher ami! Quel enthousiasme! Il est vrai que mon Ariège a inspiré bien des passions, mais la vôtre revêt un accent particulier d'exaltation qui me touche, je vous prie de le croire.

— Il ne faut pas aimer à demi! sourit Heurtier.

— Il ne faut pas aimer à demi! dit pensivement Serbize.

Son visage joyeux s'était éteint comme un brillant paysage sous une soudaine averse. A ce moment, un peu de vieillissement le marqua. Il était à l'âge où le coup de fer du bonheur efface tous les plis... Mais lui serait-il donné?

Heurtier l'observait à la dérobée.

« Il peut plaire, pourtant, songeait-il. Sans être beau, il demeure agréable. Ses yeux sont plutôt grands et vifs, le nez à peine trop long, la bouche corrige un dessin un peu défectueux sous des moustaches bien coupées, la taille est grande, et le buste, trop maigre jadis, s'est développé; la mise est presque élégante et les mains soignées : tous ces détails sentent l'amoureux... »

— Dites-moi, Serbize, reprit Heurtier à voix très

haute, car son compagnon l'avait dépassé, que devient la Maison des Cyprès? Le loup n'a-t-il pas dévoré la gazelle et le colibri ne s'est-il pas envolé?

Jean Serbize rougit :

— Vous n'avez donc pas oublié mes confidences de jadis? Eh bien, la gazelle est à moitié dévorée, hélas! et le colibri, qui avait repris son vol, est revenu auprès de la gazelle, il y a deux mois.

— Quel âge a-t-elle?

— A peine plus de quinze ans. Une enfant par l'innocence et la fraîcheur, une femme par la profondeur des sentiments, par leur complexité...

— Est-elle jolie?

Jean Serbize eut un geste d'impuissance :

— Que vous dirai-je, mon cher? Je ne sais pas. Elle est étrange et fascinante. Son regard de velours et d'acier attire et retient... Elle est à la fois tendre et froide, insolente et amicale, coquette et ingénue. Elle n'a qu'une passion : sa mère. Le martyre de la mère a désaxé l'enfant. On n'a pas assez étudié ces cas-là, surtout dans le peuple, où la femme est trop souvent l'esclave de l'homme, où elle est traitée avec dureté devant l'enfant qui n'ose encore se révolter. Tout petit, et à cause des larmes de sa mère, il se représente le monde comme un baignoire, la vie comme un cauchemar. Il se cabre et, très jeune, s'enfuit pour se libérer. Dans le cas qui nous préoccupe, c'est autre chose : Colibri appartient à une famille bourgeoise; l'usage veut qu'elle attende au foyer le mari qui viendra ou qui ne viendra pas... Au surplus, elle nourrit pour sa mère un tel culte doublé d'une si déchirante et tendre pitié qu'elle ne

la quittera jamais. Que sa mère consente à la suivre, et elle partira, mais pas sans elle. Or, Laure Salton n'abandonnera jamais ce malheureux qu'elle redoute et qu'elle plaint de toute son âme, auquel elle s'est peut-être attachée..., on ne sait. Le cœur des femmes n'a jamais livré ses secrets.

— La pitié ne conduit guère à l'amour, mon cher ami.

— Certes, mais elle engendre le sacrifice.

— Alors, Serbize?

Il haussa les épaules, sauta sur un fourré, essuya son front suintant.

— Alors? Je ne sais pas.

— Vous aimez cette enfant, mon cher?

Il avoua d'une voix sourde, toute lourde de tant de rêves solitaires, de tant d'élan réprimés :

— Ce n'est pas assez dire : enfant, j'ai aimé ingénument sa mère : une fleur faite femme, pour moi une créature immatérielle éclore aux confins de la terre et du paradis. Et cet amour idéal s'est reporté — sans que je le souhaite ou m'en aperçoive — sur l'enfant. Je n'en ai vraiment pris conscience qu'il y a peu de mois, lorsque j'allai la voir au couvent, au trouble dont son baiser fraternel m'agita... Lorsque je la quittai j'allai par les rues, décoiffé, parlant tout seul sans doute, car un gavroche m'interpella. Puis ce fut une nuit d'insomnie et de fièvre. Au matin je redevins calme dans la pensée que je conquerrais Colibri ; mais, vous le savez, elle a quinze ans, moi vingt-neuf, elle m'aime comme un camarade. Quel miracle pourrait bien la transformer, transmuier son amitié en amour?

Heurtier hocha la tête, préoccupé.

— C'est grave, cela... Il se peut que quelques faits nouveaux, un besoin de protection, une sorte de...

— Ah ! taisez-vous ! Ce n'est pas de l'amour, cela : je veux toute son âme ou je ne veux rien.

— Et le loup ?

— Le loup dure toujours, mais ses dents s'ébrèchent. La présence de Colibri l'impressionne. C'est très drôle : il lui dit « vous », la traite avec tous les égards qu'il réserve aux étrangers, la contemple avec un regard sombre et dévot comme une divinité inconnue.

— Hé ! hé ! murmura Heurtier, cela pourrait devenir inquiétant : toutes les Phèdres ne sont pas en jupon...

Paul Serbize haussa les épaules.

— Il est vieux avant l'âge, et ce sentiment, s'il existait chez lui, ne s'extérioriserait pas... L'enfant l'impressionne et le domine. Il rentrera ses griffes. Là n'est pas le danger ; il réside, je vous l'ai dit, dans l'impossibilité de dénouer cette situation : Colibri ne veut pas quitter sa mère, qui n'abandonnera jamais son mari.

— L'avenir est à Dieu ! dit gravement Heurtier. En tout cas, usez de moi, cher ami. Si je peux vous être utile en quoi que ce soit...

— Merci, merci, mon cher ; je connais votre amitié. A vrai dire, je n'ai pas grande espérance ; je souffre, mais, dans mon dénuement, souffrir par elle m'est doux. Si elle m'y condamne, jusqu'à mon dernier jour je resterai seul, rêvant du bonheur qui n'aura pas été.

— Et si un autre venait et triomphait ?

Le souffle coupé, Jean Serbize s'arrêta net ; la violence de son émotion bouleversait et vieillissait ses traits.

— Un autre ? balbutia-t-il, les lèvres blanches. Mais je le tuerais !

X

LA PEUR DE L'AMOUR

Ah ! que le monde était gai en 1912 ! On s'amusait de rien, pour rien ! Les estomacs s'ouvraient sans épices, on dansait sans jazz et on ne parlait guère d'argent. L'honnêteté était si naturelle que le vice se cachait. Les adolescents lisaient *Robinson Crusoé* et *Le Tour du Monde en 80 jours* ; les filles, les romans de M^{me} Maryan et de M. Cherbuliez.

Le commerce était facile et correct. En province, les marchandes donnaient treize œufs pour la douzaine et elles vous remerciaient par-dessus le marché ; la bonne humeur lénifiait les âmes. Oui, le monde était gai, en 1912 !...

« Moi seule serai-je toujours malheureuse ? songeait Colibri, quand elle recevait quelques lettres d'amie. Ce n'est pas possible... »

Elle se rendait chaque semaine à la ville et entraînait maman, qui se défendait mollement :

— J'ai tant de travail, ici... Et puis mes souliers sont usés... je...

— Nous avons la même peinture, et, grâce à la

générosité de tante Adélaïde, j'ai de quoi chausser ma petite maman ! J'ai aussi pour toi un gentil petit canotier de paille bien sérieux, tiens ! essaie-le ! Es-tu assez belle ? Une jeune fille...

— C'est vrai ! avouait maman, je rajeunis depuis que tu es revenue... Mais que dira petit père ?

— Je me charge de le prévenir et, rassure-toi, j'essaierai d'être douce.

Nadalette avait eu, peu après son retour, une explication violente avec M. Salton ; il venait d'exiger que sa femme servît le dîner sur-le-champ, bien avant l'heure habituelle. Maman s'empressait comme de coutume, quand la jeune fille l'arrêta d'un geste :

— Nous dînerons à sept heures, comme chaque jour.

Stupéfait, M. Salton bégaya :

— Mais j'ai... j'ai faim !

— Êtes-vous un enfant et voulez-vous du thé ?

— Je suis ici chez moi ! hurla-t-il, en marchant vers sa femme, le poing levé.

La jeune fille dit avec calme :

— Nous aussi, nous sommes chez nous, je crois même que cette maison vient des parents de ma mère et elle n'est pas votre servante, tenez-vous-le pour dit.

Délirant, la voix rauque, les yeux exorbités, M. Salton proférait des mots incompréhensibles. Debout devant sa mère, la couvrant de son corps, Colibri attendait, bardée de calme et de sourires. Vêtue de blanc, ses lourds cheveux nattés sur les tempes, toute pétrie de grand air et de soleil, elle irradiait une force devant laquelle l'homme se dé-

mit. Et, titubant de fureur, il monta dans sa chambre et s'y enferma en jurant.

— Voilà! murmura la jeune fille, en étreignant maman qui pleurait. Ce n'est pas plus difficile que cela.

— Ton cœur bat bien fort, ma chérie...

— Ça ne fait rien, il ne l'a pas vu. Je le dominerai.

— Il t'aime et te craint.

— Fais-toi craindre, maman!

Elle secoua les épaules :

— Je me sens trop faible, chérie!... Craint-on le cerf traqué? Je n'attends que la mort.

— Je te sauverai ou...

— Il faut te marier, avoir un enfant, t'épanouir, mon Colibri. Quant à moi...

D'une voix tendre et basse, la jeune fille répondit :

— N'es-tu pas mon enfant, toute ma vie?

Donc elles se rendaient souvent à la ville, accompagnées des compliments et des plaisanteries salées que Pistouille, plus gaillard à mesure qu'il blanchissait, décochait à Colibri :

— Ah! si j'avais vingt ans, mademoiselle Salton!

— car il s'obstinait à lui donner le nom de sa mère
— si j'avais vingt ans, je vous enlèverais dans ma guimbarde un matin, et fouette cocher! Votre mère, elle pourrait courir.

— Voulez-vous bien vous taire, vilain bavard!

— Est-elle jolie! On la mangerait, cette pitchounette! Ronde comme une caille, rose comme une fraise. Montez dans le coupé. Pour vous, ce sera le même prix.

Parfois, Tanette se joignait à ces dames. Elle vieillissait en grommelant, préoccupée de se sentir moins solide, mais toujours prompte à la réplique.

— Ton mari, j'ai mis du temps à le connaître! disait-elle à sa sœur. Quel hypocrite! Et depuis qu'il m'a volé dix mille francs...

— Annette! Je t'interdis d'employer ce mot! s'écriait douloureusement Laure Salton; il ne t'a pas volée, car il n'a pas gardé cet argent... Il est pauvre, plus que pauvre...

— Il est avare...

— Je te jure qu'il n'a rien!

— Naïve! Ah! il t'a bien rencontrée. On peut dire que, depuis quinze ans, il te fait marcher.

Indifférente au cours que prenaient des discussions souvent répétées, la jeune fille regardait le paysage : les champs où peinaient des hommes de sa race, montagnards obstinés à féconder la montagne rétive. Il lui arrivait d'apercevoir Milou qui suivait parfois la grand'route en conduisant une paire de bœufs, avec, sur les épaules, une fourche ou un râteau que soutenaient les bras nonchalamment levés.

Jamais, dans ce cas-là, il ne manquait d'isoler la migotte du groupe agglutiné des voyageurs : c'était si frais, si rose au milieu de ces vieilles et de ces vieux! Un bouquet de lilas d'Espagne!

Alors, radieux, il portait le bout des doigts à son béret et la diligence passait. Pour cacher son trouble, il chantait à tue-tête une chanson de régime bien salée : ne fallait-il pas mater son cœur?

« Ce pauvre Milou! soupirait Colibri. Il fait le

beau, lui aussi, quand il me voit... Ah! s'ils savaient, s'ils savaient tous!»

Arrivées à la ville, ces dames allaient, rue après rue, Colibri entre elles, fières de la montrer.

— C'est qu'on se retourne sur son passage! chuchotait maman.

— Peuh! peuh! répliquait Tanette, vexée de n'avoir pas, la première, fait la remarque.

Comme par hasard, Jean Serbize surgissait toujours d'une boutique ou d'une ruelle et, si c'était l'heure du goûter, il emmenait ses amies dans la meilleure pâtisserie de la ville.

— Colibri, c'est toi qui choisis, qu'est-ce que tu veux?

— Je veux tout! répliquait-elle, coquette.

Tanette se déridait; maman buvait à petits coups du porto en disant :

— Je ne suis pas raisonnable... Ça va me monter à la tête... Fais bien attention, mon Colibri.

Jean Serbize semblait oublier un peu la jeune fille quand, soudain, elle cueillit son regard dévot au fond d'une grande glace où il buvait son image. Elle se cabra, fronça les sourcils, proposa de partir.

« M'aime-t-il? Ne sent-il donc pas que je hais l'amour? songeait-elle, irritée. Ni lui ni d'autres. La paix. »

Il attendit avec une patience feinte les dix-sept ans de Colibri, s'étant promis de parler à sa mère à ce moment-là. Ce fut chez tante Adélaïde qu'eut lieu la confession de Jean Serbize. Il sut être ému, tendre et délicat. Maman pleurait. Tante Adélaïde se mouchait toutes les deux minutes.

— Je savais bien qu'on ne me la laisserait pas, gémit Laure Salton, et il y a longtemps que je vous avais deviné, mon ami! Mais je vous avoue que je ne sais rien des sentiments de ma fille à votre égard. A vrai dire, je ne la crois pas très portée vers le mariage. Il faut lui parler vous-même...

— J'allais vous en demander l'autorisation.

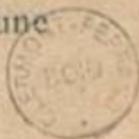
Il l'obtint aussitôt; maman n'était pas une égoïste; elle avait toujours pensé que sa fille lui serait un jour enlevée et que la pierre du tombeau retomberait sur elle à jamais...

Tout à son bonheur, Jean Serbize ne remarqua pas la détresse de M^{me} Salton; il la pria de dire à Colibri que, le jeudi suivant, elle voulût bien le rejoindre à la Châtaigneraie du Rieutord.

Ce jour-là, un jour du début de l'automne, le ciel de soie plissait mollement ses légers nuages d'un gris rosé comme le sont certaines perles. L'été ayant subi de fréquentes averses, les feuillages encore verts demeuraient attachés aux branches. Peu de feuilles mortes dans la brise; tous les taillis semblaient intacts autour des oiseaux solitaires, séparés par le vide des nids.

« Tout cela est parfait! songea Jean Serbize. Nous pouvons aller et venir sous la châtaigneraie sans que M. Salton nous voie du haut de ses terrasses. Cet homme m'inspire une méfiance indicible. Ah! que je voudrais lui arracher Colibri! »

Ne la voyant pas venir, il s'assit sur une racine noueuse qui grimaçait hors du talus sableux. Au-dessus de lui, le géant sylvestre jaillissait, patiné par les ans, et s'épanouissait très haut en une



immense ombrelle verte voilée de points clairs : les châtaignes dans leur coque épineuse.

Des oiseaux nageaient plus qu'ils ne volaient, sans coups d'ailes, d'un mouvement lent et doux, dans le ciel léger. Pas de hâte, pas de fièvre. Le tumultueux, l'exigeant amour, après avoir bouleversé la nature, s'était couché dans la terre comme Lazare, entraîné par le flot des sèves, jusqu'à la prochaine résurrection.

Un immense apaisement lénifiait Jean Serbize ; la conquête de Colibri lui paraissait maintenant assurée : ne lui témoignait-elle pas depuis son enfance une confiante tendresse et comment repousserait-elle son amour ? Il était sûr que...

— Coucou, mon vieux Jean !

Il tressauta, se dressa : Colibri se tenait devant lui, bien moulée dans son vêtement de laine rousse, les pieds chaussés de solide cuir fauve. Elle avait noué autour de sa tête une écharpe de soie blanche qui fardait sa peau dorée et ses yeux noirs. Pas de coquetterie, pourtant : cheveux mal attachés, pas un nuage de poudre sur les joues.

— Je t'ai fait peur ? demanda-t-elle en s'asseyant auprès de lui.

— Un peu, ma chérie...

— A quoi ou à qui rêvais-tu ?

— A toi...

Elle hocha la tête, serra nerveusement ses mains l'une contre l'autre, et, dans le doute, rusa :

— Tu es bon... Le fait est que ma situation n'est pas drôle... Depuis ma sortie du couvent, mon beau-père est tout autre, prévenant pour moi et de plus

en plus insolent pour maman dont le malheureux voudrait me détacher pour m'accaparer.

— Il est fou !

— Je ne sais... Mais quelle logique dans sa tactique ! Je t'épargne les détails, cela tournerait à l'odieux. En deux mots, il n'hésite pas à calomnier maman, à insinuer Dieu sait quoi pour la salir... Il faut la sauver, grand ami, aide-moi !...

Il jeta, d'un cri, comme on se noie :

— Épouse-moi, nous l'emmènerons...

Elle leva vers lui ses yeux éclatants, un peu fixes et durs, et, après quelques instants de silence, prit le parti de rire :

— Voilà en effet une solution, mon vieux Jean ! Je n'y avais pas songé.

Jean ne répondit pas. La sueur mouillait ses tempes. Au-dessus de lui le ciel oscillait, l'entraînait... Jamais un tel silence n'avait pesé sur la vallée... Ah ! ce ton de raillerie ! L'aisance de cette enfant devant le premier amour ! Sa liberté totale, désespérée peut-être...

Surprise du silence de son compagnon, Colibri le regarda et, à l'instant même, lui revint le mot sévère de la Mère supérieure : « A votre âge un grand ami est un amoureux. » Jean Serbize parlait donc sérieusement, il l'aimait comme on aime dans les romans, et...

— Voyons, Jean, reprit-elle en prenant ses mains glacées dans les siennes, ce n'est pas sérieux ?

— Je t'adore ! gémit-il, et je te sens si loin de moi...

Elle eut un rire sec :

— Loin de toi ? loin de toi ? Ce n'est pas assez

dire ! Loin de l'homme, loin de tous les hommes, loin de l'amour, oui.

Elle ajouta sourdement, la tête dans ses mains :

— J'ai trop souffert !

— Tu guériras !

— On ne guérit pas d'une enfance malheureuse ! Je me sens marquée jusqu'à mon dernier jour. Comment veux-tu que j'aie confiance ? J'ai toujours eu peur, si peur !

— Je t'aimerai, je t'adorerai...

Il tentait de l'attirer contre lui. Elle se dégagea presque violemment et dit avec véhémence :

— J'ai connu la haine à huit ans,... cela marque à jamais. Devant les poignets bleuis de maman, j'ai haï le monstre qui la torturait.

— Ne me compare pas à ce demi-fou ! cria-t-il, révolté.

— Tu es un homme comme lui ! Un jour ou l'autre, tu voudras aussi abuser de ta force, parce que tu es fort et que je suis faible ! Je hais l'homme, je hais l'amour par quoi il domine la femme. Je veux la vie sans l'amour qui torture les faibles,... la vie, seule, mon Dieu !

Elle tordait ses mains dorées, longues, aiguës comme des lames. De ses yeux fixes aucune larme ne tombait encore. Il la vit alors comme elle était sous son apparence de santé et d'équilibre : une enfant ravagée par la peur, ravagée jusqu'au fond de son système nerveux et peut-être définitivement si le bonheur, ce grand médecin, ne venait la secourir...

Il s'empara de ses mains, les serra dans les siennes, supplia :

— Tu es malade, malade de peur et de misère... Mon amour, mon pauvre amour, relève-toi, la vie est belle et...

— La vie est belle? ricana-t-elle. Tu n'as pas compté les rides prématurées de ma mère, les meurtrissures de ses bras... De la fée blonde que tu as connue, il a fait une servante vieillie avant l'âge, mal vêtue, mal nourrie, que dis-je! une servante sans gages, car c'est elle qui le nourrit... Tu n'as donc pas vu ses yeux éteints et sa pâleur cendreuse, et ses regards craintifs? Et tous ces signes évidents d'une longue et secrète torture? Ah! oui, la vie est belle!

Un rire nerveux la secoua toute. Pour l'étouffer, elle s'abattit sur le sol et, telle une dryade blessée, mordit à pleines dents la racine moussue.

XI

M. SALTON ET SON MYSTÈRE

Milou, qui faisait son service en 1914, se trouvait en congé quand la guerre éclata. Il n'eut que le temps de faire ses adieux à ses voisins.

— Au revoir, mam'zelle Colibri! dit-il joyeusement. On sera là pour les vendanges!

Il exultait. Dans un coin du salon, maman pleurait en silence. Quant à M. Salton, que les événements semblaient bouleverser, il s'éclipsa et revint bientôt en brandissant un billet de cent francs.

— Prends ça, gamin, et améliore l'ordinaire.

Maman, toute grise de misère, regardait avec stupeur : depuis si longtemps M. Salton prétendait n'avoir plus un sou ! Il aurait donc un magot caché quelque part ?

— Moi, je n'ai rien à te donner, sourit Colibri, mais je veux t'embrasser sur les deux joues, comme autrefois !

Deux baisers claquèrent. M. Salton toussota. Maman, qui avait retrouvé sa passivité, s'approchait avec une médaille aux doigts :

— Je n'ai que ça à te donner, mon enfant. Elle me vient de ma mère : puisse-t-elle te protéger !

Quand elle se retrouva seule avec Colibri, maman remarqua :

— Ces graves événements nous prennent bien au dépourvu. Jean Serbize va aussi partir et il n'aura pas nos vœux... Nous ne saurons même pas où lui écrire... Notre seul ami... D'ailleurs, il se fait bien rare depuis quelque temps et j'ai même cru l'apercevoir, il y a huit jours, au tournant des allées : il nous avait parfaitement vues et semblait nous fuir. C'est inconcevable !

La jeune fille répliqua avec irritation :

— Tellement inconcevable que je n'y crois guère. J'ai rencontré Jean il y a peu de temps et nous avons échangé quelques mots...

— Paraissait-il triste ?

— Mais je n'en sais rien ! D'ailleurs, tout le monde est plus ou moins triste.

— A ton âge, j'étais si joyeuse ! soupira maman.

Un mot amer vint à Colibri. Elle le retint et déclara :

— Il faut exprimer nos vœux à ce pauvre garçon... Écris-lui, maman, tu le feras bien mieux que moi... Dis-lui que je prierai pour lui et que je suis lasse, bien lasse... La guerre pour ma vingtième année, il ne me manquait plus que ça ! ajouta-t-elle avec l'étonnant égoïsme de son âge.

Mais elle se reprit aussitôt :

— J'ai des loisirs, je me rendrai utile.

— Tu ne veux pas lui écrire toi-même ? hasarda maman.

— Non... Pas aujourd'hui... Je lui écrirai au front. Il sait bien qu'il peut compter sur mon amitié.

— Peut-être souhaite-t-il autre chose, osa murmurer Laure Salton, qui n'avait pu obtenir aucune confiance de sa fille depuis sa rencontre avec Serbize.

Par un de ces revirements dont elle était coutumière, l'étrange enfant se jeta sur le cœur de sa mère.

— Tu es donc lasse de moi ? dit-elle avec tendresse. Tu veux donc que je te quitte ?

Sans répondre, maman étreignit la jeune fille. Au fond, elle demeurait plutôt satisfaite de l'échec supposé de Jean Serbize, car elle savait bien que, sans Colibri, c'était la mort assurée...

M. Salton se montrait fort excité. Il se rendait souvent à la ville, pérorait dans les cafés, au village, dans les fermes inquiètes, déployait une carte d'état-major qui ne le quittait plus et dressait des plans de batailles.

Le premier, on ne sait comment, il apprit la mort de Milou et rentra très excité chez lui. Maman et Colibri pleuraient doucement. Il s'énerma devant

leur attitude et déclara que son devoir à lui était tout tracé : il allait partir pour le front...

Il monta chez lui, rasa sa barbe, s'habilla de neuf et redescendit, l'œil en bataille :

— Ne suis-je pas rajeuni, Colibri? Qu'en dites-vous?

— Vous êtes superbe! On va vous engager...

— J'y compte bien.

Il revint le soir, glacé, déprimé, et s'alita. Lui si violent et si loquace, il devint pareil à une bête malade, refusa tous soins, tout aliment. Seule, la demande d'un peu d'argent pour faire venir le docteur l'arracha à sa torpeur :

— Je n'en ai plus! hurla-t-il. Je suis pauvre, dépouillé par tous...

Sans insister, maman prit son coffret à bijoux et le porta dans la chambre de Colibri, qui travaillait à son bureau. Elle avait obtenu d'un éditeur, dont la fille, élevée avec elle, restait son amie, une traduction anglaise qui devait lui être payée trois cents francs.

— Songe donc, maman! De quoi vivre trois mois ici! Quelle veine!

Elle travaillait dans la joie de se libérer, en attendant sa majorité et la libre disposition de sa petite fortune.

— Je te dérange, chérie?

Un sourire répondit à maman.

— Te voilà avec ta cassette, un doigt sur les lèvres, comme une fée qui apporte en cachette un trésor!

— Hélas! bien diminué, mon Colibri... Si souvent, j'ai dû...

— Et une fois de plus, n'est-ce pas, maman?...

— Oui, pour le soigner. Je ferai mon devoir jusqu'au bout. Mais il faut que tu me dises ce à quoi tu tiens le moins. Parce que tout cela est pour toi, mon trésor! Car pour moi...

Elle n'acheva pas sa phrase, déjà perdue dans le rêve que la vue de ses bijoux faisait lever comme un oiseau prend son vol quand s'allume l'aurore.

— Voici le camée que ton papa m'avait donné pour nos fiançailles. Il était porté par une lourde chaîne d'or que je n'ai plus... Cela, c'est une croix ornée de brillants qui me vient de la mère de ton papa. Elle m'aimait bien et dès la seconde visite que je lui fis elle me donna ce beau bijou que je t'ai jalousement conservé.

— Qu'est devenue ma grand'mère?

— Elle est morte d'un arrêt du cœur, huit jours après ton pauvre papa... Elle l'adorait! Tu sais, une mère, ça aime jusqu'aux limites du possible.

— Et une fille? sourit Nadalette.

— Tout de même... C'est différent..., protesta maman.

Elle n'achevait aucune phrase, car elle était ailleurs. Colibri remarquait qu'elle s'évadait de plus en plus, comme si sa longue douleur eût fini par la détacher du réel.

Maman parlait plus volontiers du passé, évoquait le jeune mari disparu dans l'enchantement des premières heures d'amour et tressaillait lorsque M. Salton, par un impérieux appel, la ramenait vers le présent.

— Choisis, chérie, ou plutôt dis-moi ce qui te

plaît le moins : le bracelet d'argent, peut-être?

— Non, maman, garde tes bracelets. J'aimerais à voir des bijoux autour de tes poignets, comme autrefois... Ne vends rien. Je veux payer la visite du docteur, ayant, grâce à mes tantes, une petite réserve.

— Tu ferais cela? haleta maman, bouleversée. Tu te priverais pour lui?

La jeune fille sourit avec un mélange de malice et d'amertume.

— Je suis avec toi à bonne école! Le devoir, n'est-ce pas? Va, maman, appelle le docteur, il sera payé, et les médicaments aussi. Et puis, je travaille, dit-elle avec fierté. Un jour, peut-être, tu redeviendras la dame de ces lieux, avec des robes couleur du temps, des petits souliers mordorés, des cheveux brillants et des ongles roses! La fée de jadis, maman...

Le bonheur ravageait maintenant maman comme la peine. Elle sortit tout en larmes, son coffret intact sous le bras, et fière comme une reine. Après tout, pourquoi pas? La petite avait raison : des robes couleur du temps, des petits souliers mordorés; Colibri toujours vêtue de blanc et belle comme un ange...

Maman rêvait. Un appel quinteux de M. Salton la ramena sur la terre.

Le docteur la rassura quant à l'issue de l'alerte actuelle. Mais la santé du malade était détruite et une attaque restait à craindre... Pas d'émotions trop vives... Pas de colères...

— Comme c'est facile, gronda Colibri. Il est né furieux!

Un matin, il se rasa, s'habilla avec soin et partit

pour la journée. Malgré le printemps proche, la température demeurait très basse. Maman voulut nouer un cache-nez autour du cou du convalescent, qui la repoussa avec colère :

— Tu veux donc m'étrangler ?

— Pauvre ! murmura maman, je me demande s'il sait ce qu'il dit !

Aussitôt calmé, M. Salton appela Colibri et lui remit quelques violettes qu'il venait de découvrir sous le givre.

— Merci, petit père ! Maman en aura sa part. Elles sont délicieuses de fraîcheur !...

Tels furent les derniers mots qu'ils échangèrent, mots calmes et doux comme si maman avait mérité qu'une secrète bénédiction fût accordée aux ultimes moments de cette douloureuse union. Comme si l'invisible qui avait enregistré toutes les plaintes de maman, compté toutes ses larmes, mesuré sa surhumaine résignation se refusait à lui laisser la vision d'un furieux...

M. Salton presque souriant, et des fleurs aux doigts... Quel don des anges de pitié !

Il ne revint pas le soir. Vers dix heures, un paysan épouvanté vint avertir ces dames que le malheureux gisait sur un côté de la route, terrassé sans doute par une congestion...

Plus vive que maman, qui la suivait en comprimant les battements de son cœur, Colibri atteignit le cadavre près duquel brillait la lanterne d'un voisin alerté. Cela faisait de loin une tache jaune sur la neige.

De plus, on distinguait la longue forme noire et

le paysan qui gesticulait pour résister au froid.

Ces mouvements désordonnés auprès de cette immobilité,..., quel spectacle !

Saisie par sa longue peur, la jeune fille ferma les yeux, sans courage devant la mort de celui qui avait dévasté sa vie. Puis, brusquement, elle saisit la lanterne, se pencha sur M. Salton et poussa un cri perçant :

— Ah ! maman ! maman ! Mais ce n'est pas lui !... Ce n'est pas lui !

Une syncope la terrassa près du cadavre. Maman accourait, se penchait et pleurait :

— Au contraire, c'est lui... C'est bien lui... Celui de jadis... La mort me l'a rendu...

Et elle allait d'un corps à l'autre, automatiquement, vide de pensées, au bord de la folie...

XII

RÉSURRECTION

— Mais non, Tanette, je t'assure !

— Mais si ! Bois ce chocolat. Qui a mal à la tête demande à paître.

— Te voilà bien avec tes proverbes !

— Heureusement que j'en ai ! C'est de la sagesse en bouteille !

Désarmée, la jeune fille vida sa tasse. Vêtue d'un deuil discret, elle s'appêtait à partir pour la ville.

Tanette ne quitte plus la Maison des Cyprès et tante Adélaïde vient chaque semaine du samedi au

lundi. La grande peur qui emplissait la maison s'est dissipée. Une vie normale et douce s'est installée dans ces lieux naguère pleins d'un sombre mystère. On respire librement sans oser encore s'en réjouir. Maman dit qu'elle n'a rien à faire parce que Colibri lui a imposé une petite servante de seize ans qui se dépense sans compter.

— Je ne sais plus que faire de mes dix doigts !

— C'est une façon de parler, car tu travailles sans arrêt pour les blessés.

Colibri va trois fois la semaine à l'hôpital, les mains pleines. Quand, le soir, la diligence s'annonce au fond de la vallée à grand renfort de sonnailles, on voit des lumières courir aux vitres de la maison ressuscitée : maman et Tanette préparent la salle à manger, aèrent ou chauffent selon la saison la chambre de Colibri.

Un matin, quelques semaines après la mort de M. Salton, le départ de la jeune fille avait été entouré de mille recommandations :

— Sois prudente, surtout ! Renseigne-toi seulement, mais ne signe rien !

— Voyons, je ne suis plus une enfant ; je suis majeure depuis dix jours !

— Raison de plus pour être prudente, ne signe rien.

— Quelle chose inimaginable, Tanette ! Faire de moi son héritière, et pas maman, sa femme qu'il a dépouillée !... Moi qui ne lui étais rien ! Il se disait ruiné ! Qu'a-t-il bien pu me laisser ?

— Il y a déjà ces soixante-huit gros billets découverts par ta mère dans un vieux chapeau, sur une armoire !

— Avec cela nous te rembourserons, ainsi que tante Adélaïde ! Et puis...

— Vite ! la diligence ! Une dernière fois, sois prudente. Avant d'accepter cet héritage, il faut savoir s'il n'avait pas de dettes. Renseigne-toi, c'est tout. La prochaine fois, je t'accompagnerai.

A peine installée dans le coupé, Colibri regarde par la portière, cherche la forme noire de maman debout entre les lauriers-roses et la découvre, penchée vers la route, ses deux mains blanches en avant comme deux pigeons qui prennent leur vol...

— Je la laisse enfin sans angoisse ! soupira la jeune fille. En mon absence, personne ne lui fera du mal. J'ai tremblé pour elle comme une mère pour son enfant... Allons-nous enfin être heureuses ?

Elle n'osait pas répondre oui. Sa tragique enfance, en dévastant sa sensibilité, l'avait rendue inapte au bonheur. La grande épreuve que subissait le monde achevait de la déséquilibrer.

Je ne vois pas, écrivait-elle à Jeanne Delbret, son amie de pension, ce qui pourrait me réintégrer dans la vie normale. L'amour, dis-tu ? Mais la seule fois où un homme m'a parlé d'amour, j'ai été soulevée par une révolte dont la violence m'étonne quand j'y réfléchis... D'ailleurs, cet homme, je ne l'ai plus revu qu'en passant, et depuis son départ pour la guerre il ne m'a pas donné signe de vie. Tu vois que j'ai été vite oubliée ! Il est peut-être mort... Et, dans ce cas, tu vois ce que j'aurai dans ma vie : un mort et un fantôme ! Un fantôme qui me poursuit encore... Oui ! J'ai encore de brusques réveils la nuit... Je crois sentir le souffle de M. Salton sur mon front... Ou je crois entendre maman m'appeler... L'obsession est si forte que je me lève et que

j'ouvre doucement sa porte pour la voir dormir dans sa paix recouvrée. Ah! je suis bien malade en mon âme! Dieu ne me secourra-t-il pas?

Lorsque, prise d'une tendre pitié, Jeanne, qui était mariée et mère d'un bel enfant, invitait Colibri à venir se retremper à son heureux foyer, la jeune fille refusait par lassitude.

— Au fond, chuchotait la maman, je me demande si elle ne regrette pas Jean Serbize sans se l'avouer... Elle est belle, possède une dot, et voilà que son beau-père l'a faite son héritière! Sans nous vanter, elle est un très beau parti!

Cet héritage consistait en une quinzaine de mille francs de titres judicieusement choisis et surtout en une vieille maison sise dans les environs de Toulouse. Elle avait appartenu aux parents et arrière-grands-parents de M. Salton. Aucune hypothèque ne la grevait. Mais, jusqu'à cette époque, elle n'avait rien rapporté parce que M. Salton en laissait la jouissance à un oncle mort au début de la guerre et à une tante mystérieusement disparue depuis un soir d'orage où on l'avait vue s'éloigner dans la direction de Toulouse... Son mari, très frappé, s'était alité et avait rendu le dernier soupir. Ne faudrait-il pas visiter cette maison négligée par M. Salton, voir si des réparations urgentes n'étaient pas à faire?

— Peut-être..., concédait mollement Colibri.

Quant à maman, elle ne songeait pas à se déplacer. Son cœur n'allait pas fort et l'ambiance de la Maison aux Cyprès lui était chère. Aimée, choyée,

servie, elle redevenait elle-même, et sous le vieillissement prématuré de ses traits transparaissait la jeune fille romanesque et belle qu'elle avait été.

Maman lisait tard dans sa chambre et, de préférence aux romans modernes, ceux qui avaient enchanté sa jeunesse : les *Récits d'une sœur*, de M^{me} Craven; le *Comte Kostia*, de Cherbuliez...

— Tout cela est faux, archi-faux, grondait Colibri. La vie, ce n'est pas ça...

Maman se fâchait presque :

— Tu n'en sais rien ! J'ai été aimée par ton père comme une héroïne de roman... Et M. Salton...

Haletante, les sourcils relevés, la jeune fille attendit la fin de l'étonnante phrase. Maman allait-elle bouleverser, à son gré, le passé et faire de M. Salton un parfait amoureux ?

Non. Plus humblement, maman murmurait :

— Les premiers temps, il m'a aimée aussi... Puis on aurait dit qu'un démon, celui de la jalousie, peut-être, s'était emparé de lui... Tiens, un seul fait ! Tu te rappelles le soir de sa mort, quand, te penchant vers lui, tu ne le reconnus pas?...

— Oui..., dit sourdement la jeune fille. La mort lui avait arraché son masque odieux... Il avait un autre visage, un peu flou, comme au fond de l'eau, mais doux et presque beau.

— Ah ! je te le disais bien ! murmura maman, triomphante. Son visage de jadis, celui de nos premières rencontres, de nos premières semaines de mariage. L'autre est venu brusquement, au cours d'une scène de jalousie, et quand tu as eu l'âge d'observer et de comprendre il ne quittait plus ce

masque-là... Cela explique ta peur, mon Colibri, et le souvenir que tu gardes de ta triste enfance... malgré tout mon amour...

Une larme perlait au bord des paupières de maman, trouvait le sillon depuis longtemps creusé, puis tombait, lourde, sur les mains jointes.

— Maman...

— Ma chérie, il faut guérir, te marier, être heureuse... Si tu savais comme j'ai besoin de ton bonheur ! Ton beau voile va être achevé : c'est un signe...

La jeune fille déclara, taquine :

— Mais tu es heureuse, maman ! Tu cultives tes fleurs, tu lis des romans d'amour qui finissent bien, et quand tu es fatiguée de lire, tu te racontes des histoires, avoue-le !

Maman sourit. Le sourire lui allait encore comme un fard. Il s'appuyait sur d'anciennes fossettes, déplissait les lèvres trop longtemps contractées et le front trop longtemps soucieux.

— Souris encore, cela te va si bien !

Les jours passaient très doux comme des jours de convalescents. Ces dames remettaient la maison à neuf. La chambre de maman, parée d'une toile de Jouy à fond crème, étala mille souvenirs du passé heureux : des portraits que le jaloux avait confisqués, des aquarelles de maman jeune fille.

Un matin, au milieu de ces douces images, Colibri découvrit avec stupeur une photographie de M. Salton aux temps de ses fiançailles : il avait grand air et s'efforçait à sourire sans y parvenir.

De toute évidence, maman effaçait délibérément les années tragiques de sa vie et se rejetait

vers le passé. Comme une active fileuse, elle filait son vieux rêve de bonheur et d'amour, et bientôt tisserait pour sa vieillesse un féerique vêtement couleur de ses rêves.

— Ta mère est vraiment extraordinaire! disait Tanette. Elle a tout oublié. Bientôt M. Salton deviendra un modèle...

— Je crois, Tanette, que la douleur n'est supportable que si on possède la faculté de s'évader... Il ne faut pas détromper maman... Il ne faut plus lui rappeler le passé. Je ne l'ai que trop fait moi-même et je m'en repens! Vois-tu, Tanette, il faut à l'homme des paradis artificiels : celui du rêve est, à coup sûr, le moins dangereux. Mais tout le monde ne sait pas rêver, conclut-elle tristement.

— Tout de même, à vingt ans...

— T'endormirais-tu avec une clochette agitée près de tes oreilles? Non, n'est-ce pas? Eh bien, M. Salton est pour moi cette clochette, et le sommeil du rêve me demeure interdit...

Puis une sorte de fièvre s'était emparée de la jeune fille :

— Hâtons-nous de vivre! Nous avons perdu vingt ans.

— Je n'ai pas cette impression, puisque je t'avais..., soupirait maman. Mais je comprends bien que toi...

Elle attendait peut-être un mot, un élan qui ne venait pas. Car la sauvage enfant, ramassée sur elle-même, avait perdu le pouvoir d'exprimer son cœur. Mais elle songeait :

« Moi aussi, j'avais un enfant, un douloureux en-

fant : je t'ai aimée, protégée, défendue, et j'y ai usé mon âme... »

Cependant, elle possédait une telle puissance de vie que ses dépressions ne duraient pas.

— Nous allons demain à la ville, ordonnait-elle, nous avons des essayages.

— Je n'ai besoin de rien ! protestait maman pour la forme, mais elle se laissait choyer, parer comme une idole. Cette robe est trop jeune pour moi, riait-elle.

— Tais-toi ! Vingt ans de misère ne comptent pas. Il faut les revivre. Cette couleur fait ressortir ton teint si frais. Et puis toutes ces élégances-là nous serviront à la mer où je désire passer deux semaines !

— Tu dépenses trop, Colibri !

— L'argent de M. Salton est là pour quelque chose. Et puis, j'ai maintenant mes petites rentes. Laisse-moi te gâter à mon tour. Dis, maman, ça ne te semble pas extraordinaire de vivre dans la douceur, d'être servie au lieu de servir, d'avoir un peu d'argent à nous, de...

— Chut ! ma chérie. J'ai tout oublié ! Il faut panser les plaies et non les envenimer. La mort subite de petit père, en me prouvant que son état général était mauvais, m'explique tant de sautes d'humeur...

— Ses folles violences...

— Surtout ses violences !

— Son avarice...

— Il économisait peut-être pour toi...

— Maman, tu as eu faim et froid ! Tu te privais pour que j'aie le nécessaire ! Un jour, à table, le plat unique n'était pas gros... Petit père se servit si

copieusement que tu déclaras n'avoir pas faim ce jour-là... Tu me servis et je mangeai à peine, les larmes m'étouffaient.

— Tais-toi, terrible enfant ! Cela s'est passé peut-être une fois ou deux. Pourquoi ne disais-tu rien ? Je te croyais capricieuse et butée...

— Je ne parlais pas, c'est vrai, pas plus que toi, maman. Pendant quinze ans nous avons supporté le même fardeau ; aujourd'hui que nous sommes délivrées, je t'en supplie, vivons double !

L'idée ne lui venait pas d'abandonner sa maman à sa solitude pacifiée et de partir seule à la conquête de la vie. Vivre sa vie ! La lecture de certains romans portant ces mots sur leur bande lui faisait hausser les épaules. Est-ce qu'on vit jamais la vie que l'on souhaite ? Pouvait-on appeler vivre sa vie s'abêtir dans des satisfactions multiples, changer d'amours au gré de ses caprices, devenir la bête à plaisir que guettent la satiété et le désespoir ?

Vivre sa vie, c'était pour elle se réaliser, malgré l'isolement, malgré l'obscurité, malgré le haut devoir de ne pas abandonner maman dont elle était l'élément vital. Tâche austère et difficile, mais qui, par là, séduisait l'austère et difficile enfant. Au retour de ses promenades dans la montagne, elle lisait sans arrêt, un crayon aux doigts, ou traduisait des romans anglais. Maman, assise auprès d'elle, tricotait ou s'assoupissait dans un sourire...

Au mois d'août, elles partirent pour une petite plage des Landes si paisible que la mer et non le monde y jouait le premier rôle. On l'entendait respirer, danser, chanter, crier.

— Vois, maman, comme elle est belle, ici ! Plage immense et presque déserte. Des enfants et pas de snobs. Je hais le monde avant de l'avoir connu...

— D'où te vient cette sagesse prématurée ? demanda maman, inquiète.

— Du fond des âges ! Mais rassure-toi, je ne la transmettrai à personne.

— J'espère bien le contraire, chérie ! Tu me dois ton bonheur ; il rachètera jusqu'à mon passé !

Elle se sentait parfaitement heureuse, Colibri lui appartenant à elle toute seule sans qu'intervînt l'affection jalouse des deux tantes.

Sa grâce, sa beauté meurtrie, cette timidité que lui avait laissé son long esclavage, et, en même temps, ses brusques élans, ses mots rapides et charmants jetés au passage comme des oiseaux s'envolent, tout cela lui attirait l'attention des personnes logées au même hôtel. On disait :

« La fille est belle et peu sympathique, la mère exquise. Qui sont-elles, en somme ? »

Sur la prière instante de Colibri, maman avait consenti à reprendre son nom de Pressac, ce qui simplifiait bien des choses, affirmait la jeune fille.

— Pourquoi raconter à tous ces curieux ton second mariage ? Le nom de papa qui t'a tant aimée n'est-il pas doux à porter ? Il me semble que sous le même nom nous sommes davantage unies...

Elle riait, non sans cruauté, des avances que lui faisait un de ses partenaires du tennis, sportif de vingt-cinq ans, à qui la sauvagerie de cette belle fille semblait provocante.

— Un enfant ! disait-elle en haussant les épaules. J'ai maintenant hâte de retrouver notre calme maison, d'entendre les proverbes de Tanette et les sermons de tante Adélaïde ! Quelle force a l'habitude !... Je crois que je ne saurais pas vivre hors de cette maison où nous avons tant souffert...

— C'est comme moi..., acquiesça maman. Mais pour toi, si jeune, je rêve je ne sais quel royaume...

— En attendant, regagnons notre chère montagne ! dit la jeune fille. Là je me sens vraiment reine !

XIII

L'ABSENT

Alors commença la vie sauvage de l'enfant blessée. Où se réfugier ? En absolvant M. Salton, en déformant son terrible visage, maman trahissait en quelque sorte la tragique enfance de Colibri, elle la blâmait en silence de se souvenir si bien, d'être marquée par le drame au lieu de s'épanouir auprès d'elle.

Comment oser démontrer à la pauvre femme qu'elle vivait d'un mensonge et comment oser lui interdire de reconstruire son passé à son image, comme d'autres construisent leur avenir ? Alors ?... Où se réfugier ? L'amour ? Mais l'enfant effrayée n'en a pas le désir. Si par hasard il se présente, le transparent fantôme se place devant le nouveau venu et l'efface comme on voit au cinéma une transposition d'images...

Si quelqu'un avait pu la guérir, elle le reconnais-

sait bien tard, c'eût été le seul Jean Serbize, parce qu'il savait, parce qu'il aurait pu combattre l'obsession à armes égales. Mais il avait été blessé par l'attitude de Colibri au point de ne plus lui donner signe de vie...

Que restait-il donc? La fuite? Mais comment abandonner maman?

Un printemps plus lumineux que les autres, en exaltant la nature, décida l'enfant désemparée à se jeter sur son sein maternel.

Elle allait, accompagnée de ses bêtes familières : deux jeunes chiens prompts à jouer, et souvent un chat déambulateur, ami des promenades en montagne, qui montait jusqu'à une certaine limite : un chêne isolé sur le plateau sauvage écrasé par un vent éternel. Arrivé là, le chat s'arrêtait, s'asseyait, agitait ses oreilles de peluche blanche doublées de rose tendre et jetait un miaulement aigu.

Si Colibri n'écoutait pas cet avertissement, le chat grimpait au sommet de l'arbre, tandis que les deux chiens, excités par sa fuite, tournaient autour en aboyant furieusement. Puis tout rentrait dans l'ordre; les chiens rejoignaient la tache claire que la jeune fille jetait sur les lavandes. Et seul, frissonnant, son grand œil vert perdu dans l'espace hallucinant, le chat, comme sœur Anne, interrogeait l'horizon...

A cause de lui, Colibri revenait par le même chemin, toute fardée par sa course, les bras pleins de rameaux épineux piqués de grains rouges ou, selon la saison, de lilas d'Espagne cueillis sur les rochers. Entre son âme tendre et révoltée et ces lieux austères livrés sans défense au soleil ou à l'orage con-

raient comme des lianes en fleur des pensées neuves au rythme haletant.

— Il ne manquerait plus que cela : que je fusse poète ! raillait la jeune fille. Si je me laissais aller, je chanterais la rare beauté de ce pays. Mais à quoi bon ! Allons, *Minou* ! Saute de ton perchoir ! Voilà trois heures que tu m'attends, pauvre ! Comme tu es sage et prudent ! Le renard rôde par là, car j'ai vu deux terriers aux environs...

Les deux chiens, assis côte à côte, leur nez truffé en l'air, surveillaient la descente de *Minou*... Avec quelle fougue ils allaient se jeter sur lui, non certes pour le dévorer, mais histoire de le taquiner, de provoquer son gros dos et ses crachements de fureur.

Colibri criait, mi-plaisante, mi-fâchée :

— Vilains ! Voulez-vous laisser votre ami tranquille !

Lui, maintenant debout sur une roche pointue, escaladée à grand renfort de griffes, faisait l'effrayé, haut sur ses pattes ramassées, les yeux exorbités, crachant le feu.

Alors, la jeune fille riait aux larmes. Ah ! la bonne vie ! Vingt ans, la liberté, la montagne, une santé robuste et, au fond de sa vie, comme une veilleuse, le sourire de maman délivrée...

— Tiens ! J'ai été heureuse aujourd'hui ! constatait-elle en découvrant le toit de la maison au-dessous d'elle, rose entre les taillis. J'avais bien oublié M. Salton ! Que n'ai-je, comme maman, le pouvoir de le changer en un petit saint !...

— Tanette, disait-elle, maman a tout pardonné ! Elle ne souffre plus...

Tanette hochait la tête :

— Elle est la seule créature capable d'avoir pu supporter dix-huit ans un pareil homme, sans fuir ou sans perdre la tête...

— D'où vient sa force ?

— Elle est très croyante, bien entendu, mais tu l'es aussi, et cependant tu te révoltes, tu n'acceptes pas comme elle...

— C'est une faiblesse, Tanette ! La foi de maman est plus agissante.

— Sans doute ! Mais il y a autre chose : vos natures très différentes. Ta mère est une grande enfant, une grande idéaliste : elle n'admet pas le mal, elle le supprime comme le laid. Elle dit d'un ton net quand on lui rapporte une mauvaise action : « C'est trop vilain pour que j'y croie ! » Eh bien, M. Salton, avec sa violence, sa jalousie, son avarice, son hypocrisie, étant inacceptable, elle l'a transformé. Et je ne saurais te dire à quel point ! A toi, elle n'ose pas trop se confier sur ce plan-là... Mais moi je dois subir des confidences ahurissantes de la chère créature : « Au fond, il n'était pas méchant. Sa jalousie était de l'amour... » C'est inimaginable ! Elle a tout oublié.

— Tant mieux, soupirait la jeune fille. Es-tu sûre, Tanette, qu'il n'existe pas une drogue qui enlève le souvenir aux malheureux ? Une sorte d'opium ?

— Tais-toi ! ordonna Tanette. Il y a la foi, il y a aussi l'amour : tu y viendras, sois tranquille !

La bonne dame venait d'écrire à Jeanne, l'amie de Colibri, pour lui demander si elle ne lui découvrirait pas un parti digne d'elle : « Vous connaissez ses rares qualités, son honnêteté foncière, sa beauté,

disait modestement Tanette; sa dot est intéressante : cent vingt mille francs et des espérances! »

La jeune femme s'empressa d'inviter Nadalette à passer quelques jours à son foyer.

— N'hésite pas! s'écria maman. Songe que tu n'as pas encore visité la maison que t'a laissée petit père et que Jeanne peut t'y conduire en auto. N'hésite pas. Grâce à Tanette, je supporterai courageusement ton absence.

Ignorante des projets échaufaudés pour son avenir, Colibri consentit à rejoindre le jeune ménage. Un enfant de dix-huit mois gazouillait à ce foyer que la guerre avait failli dévaster. Le bonheur y fleurissait les âmes avec un éclat soutenu, mais atténué, voilé par la grande épreuve.

— C'est étrange, avouait Colibri, ton mari est le seul homme qui m'inspire confiance,... qui ne me paraisse pas redoutable...

— Imite-moi donc! conseillait Jeanne Delbret en souriant, Marie-toi!

La triste enfance de Nadalette n'avait pu épuiser sa provision de gaieté et, parfois, elle lançait les trilles d'un rire frais, dont le mari de Jeanne disait :

— On hésite entre un rire de religieuse et un appel de rossignol! Quel arriéré de gaieté a ton amie!

Il ne fallut rien de moins qu'une lettre de Tanette pour faire rentrer la jeune fille. Maman n'allait pas très bien : son cœur « faisait des siennes ».

Il a trop battu, le pauvre, reviens! Ta présence sera le meilleur des remèdes. Mais surtout n'avoue pas à maman que je t'ai appelée!

— Jeanne... Elle est malade... Je pars... Mon Dieu ! s'écria Colibri. Pourvu que ce ne soit pas grave!...

Elle retenait à grand'peine ses pleurs. En vain, la jeune femme tentait de la rassurer.

— Tu ne sais pas... Je n'ai qu'elle au monde ! Et entre nous tant de souvenirs, tant de larmes mêlées... Ses souffrances me la rendent plus chère encore... Toute ma vie gravite autour d'elle. Je ne puis envisager qu'un jour...

Elle n'acheva pas, secoua ses épaules et, selon son habitude, se raidit.

— Allons ! ma malle ! Comme je vais regretter ton foyer, chérie. Je ne parle pas de ton fils, mon grand amour...

Elle élevait le bébé dans ses bras, baisait ses pieds de satin rose, le regardait longuement pour emporter une vision de joie.

— Allons ! allons ! Je suis rassurée sur ton état d'âme ! railla Jeanne Delbret. Tu es restée une femme comme les autres, une femme que l'amour fera revivre.

Le retour de Colibri ranima la malade. Elle eut la force de se soulever, de tendre les bras, d'y enfermer le trésor recouvré.

— Au fond, avoua-t-elle gaiement, tu es l'air que je respire. Sans toi j'ai manqué d'air, simplement. Mais comme je vais revivre !

« Comment la quitter jamais?... » songeait douloureusement la jeune fille.

Elle contemplait les paupières flétries, le cerne violet des yeux, l'affaissement des lèvres. Puis elle ferma à demi les paupières pour retrouver en elle-

même l'image radieuse de maman jeune et belle... Se peut-il que vingt ans, dix ans transforment ainsi un être? Mais le malheur, plus que les années, a pesé sur elle. Il n'est que de la rendre heureuse et peut-être, un jour, de combler ses vœux en fondant un foyer.

— Colibri, murmurait la malade, tu ne peux pas comprendre combien j'aimerais tes enfants... Combien j'aimerais ton bonheur... L'amour de ton mari... J'imagine les mots qu'il trouverait pour toi sur ses lèvres, ses petites attentions... Un bijou ou simplement un bouquet pour ta fête... Que tout cela doit être bon!

« Songe, chérie, que je n'ai rien eu et que ton bonheur, je le goûterai plus fort que le mien propre... Je croirai revivre les deux années merveilleuses de mon premier mariage, si loin, si loin du pauvre être que je suis devenue... »

La jeune fille baissait le front, jugeant enfin son serment de solitude coupable, mais trop fière pour instruire ses tantes de ce changement. Elle soutenait les premiers pas de maman convalescente, tricotait pour elle des lainages légers aux tons très doux et la laissait rêver longuement sur sa chaise longue.

— Je suis trop bien, assurait maman, trop gâtée. Je n'y suis pas habituée; il me semble qu'on va m'appeler, me donner un ordre...

Il lui arrivait encore de tressaillir au moindre bruit et, bien avant l'âge, ses mains tremblaient sénilement depuis une violente scène de M. Salton, scène qui l'avait épouvantée. Rien n'avait pu, depuis, la calmer tout à fait.

— Tu sais, je ne puis plus broder, ni me livrer à un ouvrage fin...

— Repose-toi, maman, c'est ton bon temps qui commence !

Un jour, la convalescente avoua à Colibri une contrariété qu'elle avait eue pendant son absence et qui avait en partie provoqué sa crise cardiaque.

— Certes, je suis bien fragile, et n'était l'usure de mon cœur, j'aurais supporté sans trouble la déception que m'a causée un jour, sans le vouloir, tante Adélaïde...

Les yeux fixes de Colibri interrogèrent. Une rafale de soudaine inquiétude bouleversait ce visage doré, régulier, un peu dur sous le casque des cheveux luisants et plats nattés autour des oreilles.

— Oh ! tu n'auras pas la même émotion que moi, chérie, car je connais tes sentiments... Mais j'ai senti en écoutant battre mon cœur que, malgré moi, j'avais espéré...

Elle respira longuement et jeta, les yeux baissés :

— Jean Serbize serait, paraît-il, marié...

Trop rapidement, la jeune fille répliqua :

— Tant mieux ! C'était son droit, je pense !

— Il aurait pu nous écrire...

— La guerre a creusé bien des fossés et, comme le dit Tanette en des phrases lapidaires : homme heureux, homme oublieux ! Veux-tu goûter, maman ? Un bon chocolat avec une tartine ?

Elle s'empressait autour de la chaise longue, appelait la domestique, relevait des coussins :

— Dès que tu auras goûté, j'irai cueillir quelques baies le long de la route...

Elle avait surtout hâte d'échapper au regard ingénu de maman, de lui cacher son émoi. Une pierre ne l'eût pas blessée plus cruellement que ce propos sur Jean Serbize. Au fond d'elle-même, elle avait donc toujours espéré, toujours gardé l'image du visage d'amour penché sur elle un jour d'été?

D'instinct, elle prit le chemin de la châtaigneraie. C'était, comme huit ans auparavant, l'époque où les premières châtaignes coulent, billes d'agate, de leur écrin entr'ouvert. Leur chute intermittente meuble le silence. Parfois, un picvert, juché à la cime d'un arbre, jette son grand rire de fausset qui annonce la pluie, affirment les paysans. Et Tanette de préférer :

— Chant de picvert, parapluie ouvert!

Il y a, au milieu de la châtaigneraie, en contre-bas de la route, un abreuvoir où défilent les troupeaux du village quand la canicule a vidé les fontaines. Colibri se rappelle que quelques bêtes s'y abreuvaient pendant que Jean Serbize et elle s'entretenaient. Elle éprouve le désir douloureux de revivre le passé dans tous ses détails et descend vers l'abreuvoir, le visage fermé, mais prompt à saisir tout ce qui a le goût de l'heure enfuie. Pas de troupeaux encore, mais leurs traces meurtrissent le sol humide. Des araignées d'eau courent sur la masse liquide qui repose dans un gros tronc évidé de mousse. Un papillon mort flotte, ses ailes étendues.

— Mon image! murmura Colibri. Je suis bien certaine qu'il est mort.

Elle se pencha et, superstitieuse, recueillit le fragile insecte dans sa main.

— Si par miracle il revenait à la vie, ce serait

d'un bon présage... Mais je suis bien assurée du contraire!

Quelques instants d'observation lui donnèrent l'assurance qu'elle ne se trompait pas. Elle chercha du regard une fleur, découvrit un colchique, déposa le papillon sur les pétales mauves tièdes de soleil et s'apprêtait à remonter la pente quand elle vit les ailes frissonner.

— La brise, sans doute! murmura-t-elle, sceptique.

Mais non! le papillon s'agitait, ressuscitait par la vertu du soleil, tentait de décoller ses ailes et de s'envoler!...

Au-dessus de la route, la vieille racine offrait toujours son siège nouveau. De là on voyait la maison rose, le panache des cyprès, les fenêtres de maman ornées de rideaux frais : la maison du bonheur!...

Pour qu'elle le fût vraiment, il n'a manqué qu'un mot. Un *oui* prononcé par une bouche de dix-sept ans... Il n'a manqué qu'un peu de confiance dans la vie, un peu d'humilité et ce pardon qu'il faut bien accorder aux êtres et aux choses pour cheminer sans trop de fardeaux.

« Sans ma grande peur, sans cet homme affreux, sans le martyr de maman... », songe Colibri.

A ces souvenirs comme à la pensée de son amour gâché, elle s'abattit sur l'herbe rase et, comme jadis, pleura sans pouvoir être consolée.

*
**

Un jour que Tanette passait devant la porte en-

tr'ouverte de la jeune fille, elle s'arrêta, frappée de stupeur : devant sa psyché, Nadalette fixait à son front un admirable voile de tulle brodé.

Elle avait discrètement fardé son visage, et ses yeux, allongés au koheul, coulaient vers les tempes leur eau diamantée. Une sorte de soleil noir, celui du désespoir, peut-être, les éclairait jusqu'à la fulgurance. Et, sur son front orageux doré par tant de soleils, le tulle fleuri flottait comme un nuage zébré d'éclairs. Le serpent luisant des nattes noires tressées en chignon paraissait plus noir encore dans ce blanc virginal. Un rire amer montrait les dents aiguës d'une forme parfaite. Quelle image de la révolte et de la douleur !...

Un soupir échappa à Tanette. La jeune fille se retourna et railla :

— Ne suis-je pas belle ? Vraiment, je ne me croyais pas capable de faire une mariée aussi présentable. Comme on s'ignore soi-même !

— Ce voile est admirable et vaut une petite fortune, Colibri, bégaya Tanette, gênée.

— Je le sais bien. Mais comme maman a perdu son temps, la pauvre ! A moins que, pour fêter mes vingt-cinq ans, elle ne consente à l'offrir à l'église pour l'autel de la Vierge... C'est encore une idée !

— Ne fais pas de peine à maman, Colibri, laisse-lui l'espérance, car elle en vit, vois-tu !

— Tanette... Peut-on donner ce que l'on ne possède pas ? Vous êtes là toutes trois qui avez besoin de mon bonheur, qui l'attendez de tout votre amour, mais que voulez-vous que je vous donne ? Je n'ai rien, rien...

Elle semblait au bord des larmes et c'était si inaccoutumé chez elle que Tanette, déchirée, déconcertée, préféra s'éloigner sans répondre. Mieux valait, à tout prendre, que l'enfant se calmât et que maman ne devinât rien...

Demeurée seule, Colibri ôta son voile et le replia pieusement comme s'il eût appartenu à une morte bien-aimée, à sa jeunesse ensevelie avant de vivre.

XIV

LE SECRET DE LA VIEILLE MAISON

Tante Adélaïde ne parlait plus de mariage. Elle semblait avoir pris son parti du célibat de sa nièce.

— Après tout, disait-elle à maman, si elle veut rester vieille fille, qu'y pouvons-nous ?

A cette attitude, elle gagnait un renouveau de confiance de Nadalette. A elle seule, la jeune fille révélait maintenant ses secrètes pensées :

— Je ne crois pas avoir la vocation du célibat, car j'adore les enfants. Mais, au fond, Jean Serbize eût été le seul que j'aurais pu épouser. Il connaît notre passé, il se serait expliqué mes sautes d'humeur, mes terreurs enfantines, et son indulgence m'eût été acquise. Qui est donc sa femme ?

La bonne dame répondait évasivement : elle manquait de détails, mais se renseignerait.

Au milieu de l'automne, Jeanne Delbret fit une rapide apparition à la Maison des Cyprès ; elle ren-

trait à Toulouse avec son mari après une randonnée en Cerdagne.

— Emmenez donc Colibri, demanda maman : elle en profitera pour visiter la maison que son beau-père lui a laissée. Il ne faut plus différer, ma chérie; profite de cette occasion. Je crois qu'il y a des meubles de prix qu'il faudrait entretenir ou vendre.

— Revendons tout, je t'en supplie!

— On verra! On verra! grommela tante Adélaïde, qui se trouvait là; ne nous excitons pas, ayons de la sagesse et du discernement.

En hâte Colibri s'habilla et prit place dans l'auto de ses amis. Ils atteignirent en cinquante minutes la petite ville aux portes de laquelle s'élève la Pinède, belle maison bourgeoise du XVII^e siècle à laquelle un magnifique pin parasol, planté dans un angle de la cour, a dû donner son nom.

— Signature d'une famille protestante! déclara Jeanne. Dans ce pays, la plupart des maisons élevées par des protestants offraient de loin la vue d'un ou de plusieurs pins parasols, signe de reconnaissance sans doute.

— En effet, j'ai entendu dire à M. Salton que ses ancêtres étaient protestants. Il s'agirait donc bien d'une maison de famille. Jeanne, te l'avouerais-je? J'ai peur,... peur d'entrer chez lui,... mes vieilles terreurs me reviennent.

La jeune femme passa tendrement son bras autour de la taille de son amie.

— Tu es une petite fille effrayée; une toute petite fille qui va guérir, je le sais, crois-en mon affection et mon optimisme! As-tu la clef?

— Il faut la demander aux gens qui habitent ce pavillon au bout de l'allée.

— Va donc la chercher, ma chérie, pendant que j'inspecte les lieux pour en chasser les fantômes.

Colibri se présenta aux gardiens de la maison, un vieux ménage soupçonneux et discret à qui elle dut montrer une lettre du notaire à son adresse.

— Ah! bien, puisque c'est comme ça..., voilà la clef. La maison est en ordre, mais en mauvais état.

— Les vieux parents de mon beau-père ne l'entretenaient donc pas?

— Pensez-vous! railla la femme; ils étaient bien trop occupés à se chamailler.

Un coup de coude de l'homme l'interrompt.

— Enfin, Mademoiselle verra bien..., conclut la femme, pressée de voir disparaître sa visiteuse.

« Se chamailler à leur âge?... C'est inimaginable! pensa la jeune fille; ne sont-ils pas morts à quatre-vingts ans passés? Ils auraient donc eu le terrible caractère de M. Salton? Quelle famille! »

Troublée, elle dut laisser à son amie le soin d'ouvrir la porte d'entrée, puis, peureusement, s'effaça derrière elle.

— Quelle odeur de tombeau, Jeanne!... Je me sens mal à l'aise...

— Je vais ouvrir les fenêtres, tu entreras ensuite. Mon Dieu! que c'est dur!...

Les dents serrées, les yeux mi-clos, Colibri entendait les efforts de la jeune femme, le grincement des serrures rouillées; toute la maison violée gémissait et grondait. Dans le porche recouvert d'une peinture verte ocellée de ronds d'humidité un bahut

Louis XV attendait depuis un demi-siècle une couche de cire. L'un de ses pieds, vidé par les termites, s'entourait d'une couche de sciure; on le sentait à la merci d'un choc. Sur l'un des panneaux de côté la jeune fille remarqua avec surprise une sorte de frise incisée au couteau dont le motif figurait deux initiales enlacées : A. S., répétées à l'infini : Anatole Salton, le nom de l'oncle de petit père... Comment avait-il pu, à son âge, s'amuser de la sorte ?

Distraction sénile, sans doute. D'ailleurs, cette ornementation inattendue se retrouvait un peu partout : sur le dossier des chaises et, au crayon, sur un des murs de l'entrée.

— Viens donc, Colibri ! J'ai chassé les fantômes ! appela Jeanne Delbret. Cependant, je dois avouer, précisa-t-elle, quand son amie parut, que ces portraits d'ancêtres sont plutôt hallucinants.

— Mon Dieu ! murmura Colibri, c'est lui... lui qui est revenu.

Elle avait pâli, joint ses mains comme pour supplier l'invisible.

— Ne t'effraie pas ainsi, Nadalette ! C'est là, je gage, le père de M. Salton.

— Il est sinistre...

— C'est vrai... et cependant, vois cette miniature : le même homme à vingt ans ; je dis le même homme, car on a pris soin d'écrire le nom et les dates au dos des portraits. Eh bien ! ce visage est agréable, noble, presque beau...

— Où l'ai-je déjà vu ? murmura la jeune fille ; c'est étrange, je le reconnais... C'est celui que j'ai entrevu fugitivement le soir de la mort de M. Sal-

ton... Oui, il ressemblait à son père à vingt ans ! La mort lui avait arraché son masque affreux et, chose singulière, *maman l'a reconnu*, tandis que, bouleversée, je perdais connaissance. Elle a crié son nom : « Au contraire, c'est lui... c'est lui... » Comme si le vrai M. Salton, c'était cet être paisible, beau, pacifié, et l'autre... l'autre, je ne sais plus,... un possédé !

— C'est là une drôle d'histoire ! avoua Jeanne Delbret. Et cependant nous ne nous abusons pas. Remarque : il y a trois Salton dont deux en double, jeunes et dans l'âge mûr. Eh bien ! le même phénomène se produit : ils sont tout à fait différents à vingt ans et à quarante !

— Et ces deux miniatures d'enfants ! des Salton encore ! Regarde... Quelle grâce ! Quel est donc le mot de cette énigme?... Est-ce que... ?

Elle pressa ses tempes à deux mains. Ses yeux étaient fixes comme s'ils sollicitaient au fond du passé le fantôme de son enfance.

— Il me semble, Jeanne, que cette maison va nous livrer le secret des Salton ; que ma grande peur va peut-être s'évaporer comme une brume. Jeanne, aide-moi ! Je suis une envoûtée,... guéris-moi ! Maman a guéri, Tanette n'a pas souffert, moi seule maintiens ce fantôme vivant : il faut le tuer pour que je vive...

Elles allaient d'un meuble à l'autre, remuant une humide poussière, déchiffrant des pages couvertes d'une écriture irrégulière, épaisse, coupée de dessins extravagants.

— Ce vieux M. Salton était plutôt singulier, remarqua Jeanne Delbret. Tu pourrais emporter tout

cela chez toi et le lire à loisir. Montons au premier étage, veux-tu ?

Là-haut, les fenêtres ouvertes, elles respirèrent mieux ; l'air était moins humide. Par bouffées entraient une chaleur d'orage. Un massif de lis, éclos à peu de distance et seul vestige du jardin d'antan, envoyait son odeur violente. Une lividité stagnait à l'ouest, berceau de l'éclair prochain. Les hirondelles semblaient frotter leur bec sur une vitre, tant leurs cris étaient obsédants et aigus.

— Quelle atmosphère de drame ! soupira la jeune fille, et vois ce lit étonnant au lourd baldaquin, bien antérieur à la maison, cette armoire renaissance marquetée...

— Cela représente une fortune, ma chérie. Mais je voudrais savoir ce que cache cette porte masquée par un vieux châle. Un cabinet de toilette, peut-être ?

— C'est probable. Peux-tu ouvrir ?

— Oui, il n'y a pas de clef. Ah !...

— Que vois-tu donc ? murmura Colibri, tremblante et les yeux fermés. Encore eux ?

— Oui, eux, plus que jamais, murmura la jeune femme en désignant du doigt un objet que son amie distinguait encore mal dans la pénombre du réduit ; eux, avec leur mystère dévoilé, leur triste et tragique mystère... Regarde...

La jeune fille s'avança, découvrit un corps oblong, dissimulé sous une toile blanche.

— On dirait un cercueil, balbutia-t-elle.

— Non, j'ai soulevé la toile... Simplement une baignoire avec un couvercle en zinc troué d'une ouverture pour la tête.

— Quelle chose étrange ! Je n'avais jamais vu cela...

— Une baignoire de fou ! On m'a montré la pareille dans une famille où l'aliénation mentale était héréditaire. Colibri, les Salton étaient fous. Normaux jusqu'au seuil de l'âge mûr, ils déliraient ensuite, mais pas au point d'être enfermés. Ou bien leurs proches, par orgueil familial, préféraient les conserver au foyer et les y soigner.

— Ils étaient fous ! s'écria la jeune fille, défaillante. Sa cruauté, sa jalousie étaient donc anormales et il est à peine coupable des tortures de maman... Fou, donc innocent. Ne dis rien, Jeanne, ... j'ai besoin de m'habituer à cette pensée... Songe que, pendant dix-huit ans, je l'ai pris pour un criminel, un monstre d'égoïsme et d'avarice... A cause de lui, j'ai maudit la vie, je l'ai crue sinistre, cruelle, injuste, et j'ai repoussé l'amour par peur de l'homme ! A cause de lui, j'ai gâché mon destin, je suis devenue une solitaire, je me suis repliée orgueilleusement, sauvagement sur moi-même, j'ai désespéré le seul homme qui m'ait aimée... Et tout cela pour un fantôme, pour un fantôme !... Si la vérité m'avait été dite ou suggérée, j'aurais pardonné, j'aurais eu pitié, j'aurais soigné au lieu de condamner et je me serais guérie d'autant... Fou ! il était fou et nous n'avions pas compris... Jeanne, je me réveille d'un cauchemar de vingt ans, mais trop tard ! J'ai maudit la vie, dédaigné l'amour...

— Il te pardonnera ! dit tendrement Jeanne Delbret, car tu es une victime et non une coupable.

« Mais comme tu es pâle ! Tes mains tremblent...

Qu'est-ce qui t'effraie encore, ma pauvre enfant? »

— Je ne puis t'expliquer... Tout à coup, j'ai pensé à cette vieille femme disparue... C'est inimaginable, une fugue à cet âge! Il fallait à cela une raison grave, et cette raison, nous la savons désormais : c'est la folie du vieux Salton, ses violences, les souffrances de chaque jour...

« Un soir, apeurée, la vieille dame s'est enfuie. T'ai-je dit qu'il faisait de l'orage? Retiens bien ce détail, il est d'importance. Anatole Salton devait être particulièrement excité, comme tous les déments lorsque l'atmosphère se charge d'électricité. Peut-être avait-il menacé la pauvre femme?... Elle part. Mais qui nous dit que, transie, mouillée, malade, *elle n'est pas revenue dans la nuit?*

— Nadalette, je t'en supplie! Parlons d'autre chose. Tu deviens folle!

— Une fois de plus, répliqua la jeune fille avec une amère ironie. Et cependant, ce que je semble inventer et que me crie cette maison sinistre correspond peut-être à la réalité... Jeanne, *la vieille dame est ici!*

— Assez! cria la jeune femme. Tu m'effraies. Partons. Tu te crois au cinéma, mais le film est fini. Partons! répéta-t-elle avec autorité.

— Pas avant de savoir!

— Mais où chercher, mon Dieu?

— Je vais te l'apprendre, ou, du moins, si nous ne trouvons rien à cet endroit, je m'avouerai vaincue. Il me souvient maintenant que M. Salton me parla une fois d'un souterrain creusé sous la maison et qui rendit de grands services à ses ancêtres pendant

les guerres de religion. Si j'ai bonne mémoire, l'entrée doit être dissimulée par un vieux bahut dressé contre un mur de la cave.

— Bahut que nous n'arriverons pas à pousser...

— Je me sens forte ! Suis-moi, Jeanne ! Je veux savoir jusqu'au bout, pour mieux me guérir !

Parmi les clefs remises par la gardienne, elles découvrirent aisément celle de la cave, dans laquelle elles pénétrèrent avec crainte, car elle était vaste, très obscure, voûtée. A la lueur d'une bougie trouvée par miracle sur la cheminée de la cuisine avec les allumettes, elles distinguèrent sans peine, tout au fond, un très lourd bahut rustique que deux hommes auraient eu de la peine à mouvoir.

— C'est donc qu'il s'ouvre ! décréta Colibri, rouge d'émotion.

Délibérément, elle pénétrait dans le meuble, promenait ses doigts sur l'épaisse planche de chêne qui en formait le fond et, soudain, poussait un cri de victoire :

— Je ne m'étais pas trompée ! C'est un panneau à glissière. Tiens... Un espace vide... De l'air froid... Le souterrain ! Jeanne ! J'ai peur, maintenant !

— Reviens et quittons cette maison maudite, je t'en conjure ! Pourquoi t'ai-je accompagnée ? Si encore mon mari revenait... Mais il n'est pas l'heure... Attendons-le, au moins !

— Je ne peux pas... Quelque chose me dit que je dois savoir tout de suite... Suis-moi, je t'éclaire. Un vrai souterrain à peine humide... Une belle voûte en bon état... Des croix tracées sur les murs... J'avais cru d'abord sentir du vent et cependant l'air est ici

immobile : il n'y aurait donc pas une autre sortie ? Ou bien s'il y en avait une on l'aurait bouchée ?

Elles allaient à pas lents, frissonnantes, accablées par la nuit souterraine, mais trop filles d'Eve pour reculer maintenant : à tout prix, elles voulaient voir !

— Je compte mes pas, disait Jeanne, prudente, car on ne sait jamais... Je regrette de n'avoir pas noué une ficelle au...

Un cri déchirant de sa compagne l'interrompt : la galerie tournait brusquement à gauche, et là, sur un lit de repos que quatre années d'ombre et d'humidité avaient rendu sordide, un cadavre tout défait reposait sous des lambeaux de satin blanc.

— La vieille dame ! haleta Colibri, et vêtue de sa robe de mariée !... Le pauvre fou lui avait même mis sa couronne de fleurs d'oranger sur le front... Mascarade, hommage, haine ou fol amour ? On ne sait.

— C'est une vision insoutenable ! gémit la jeune femme. Prions ensemble pour cette âme et laissons ces pauvres restes à leur mystère, veux-tu ?

Elles s'agenouillèrent côte à côte. La bougie posée sur le sol éclairait de bas en haut l'affreux rictus de la morte, arrachait encore quelques reflets aux lambeaux de satin blanc qui pendaient de la couche funèbre et projetait sur la paroi du souterrain l'invraisemblable profil du cadavre vidé de ses formes.

— *De profundis clamavi ad te, Domine...*

Les jeunes voix s'élevaient, sourdes et frémissantes. Le silence des catacombes les encadrait, décuplait leur puissance. Quand elles eurent fini, Nadalette eut le courage de se pencher vers la morte :

— Elle gardera à jamais son mystère ! Est-elle

morte de maladie ou le malheureux dément l'a-t-il tuée quand elle est rentrée après sa fugue? Seule une autopsie pourrait nous le dire... Mais si nous mêlons la justice à cette lugubre affaire, le nom des Salton sera éclaboussé, et c'est, malgré tout, celui de maman. Jeanne! jure-moi de ne révéler notre découverte qu'à ton mari qui comprendra mes scrupules! Je ferai boucher l'entrée du souterrain avant de vendre cette maison.

— Je te le jure. Tu as tout à fait raison. Laissons dormir les morts. Et maintenant sortons, car je me sens défaillir... Regarde! ces filaments végétaux, ces pétales desséchés... Il avait déposé des fleurs, une gerbe de lis, semble-t-il, sur le cœur de la morte!

— Ah! les lis de ce jardin abandonné! J'éprouvais du malaise à les respirer.

— Il va faire de l'orage comme le jour où la vieille dame s'est enfuie.

— Je ne puis te dire avec quelle netteté m'apparaît maintenant le visage de mon beau-père, celui qu'il avait dans ses fureurs... Ah! quelle eût été la vieillesse de maman si...

Elle n'acheva pas. La lumière du jour coulait comme un lait bleu dans l'encadrement de la porte, à l'autre bout de la cave. Elles effacèrent toutes traces de leur expédition et, après avoir fait un inventaire des meubles, se réfugièrent dans le jardin.

— Nous y attendrons ton mari, proposa Nadalette. On est mieux dehors que dans cette geôle.

— Cette geôle a bien sa valeur, ma chérie. Ne la sous-estime pas! conseilla Jeanne Delbret qui avait déjà retrouvé son équilibre.

— Peut-être. Mais qu'on m'en délivre au plus vite. Je voudrais pouvoir effacer de mon souvenir tout ce qui a trait à M. Salton comme un écolier arrache de son cahier une page gâchée. L'étonnante résurrection de maman m'y aidera. Je crois qu'elle a tout oublié...

— Ou elle le paraît !

— Je t'assure ! Elle reconstruit son passé, elle...

— Parce qu'elle a pardonné, Nadalette. Sans le pardon, il n'est pas de bonheur possible.

— Peut-on confondre pardon et oubli ? soupira la jeune fille.

Elles allaient, toutes détendues, prises malgré elles au charme du jardin abandonné. Sous une tonnelle de roses tout affaîsée elles découvrirent un petit arrosoir, celui de la vieille dame, sans doute, et, dans le sable, une pipe cassée. Des nids bruissaient entre les roses folles, jamais coupées et d'un rouge de flamme. Le vent d'orage apportait par paquets l'odeur lourde des lis, foyer éblouissant sur lequel crépitaient des abeilles.

— Malgré tout, il fait bon ici, avoua Nadalette. Et dire que tout près de nous, sous nos pas peut-être, cette vision de cauchemar, cette morte caricature et mystérieuse...

— Il ne faut pas vouloir tout comprendre, murmura la jeune femme. De tout temps l'amour et la mort, la beauté et la laideur se sont côtoyés, et les sages se sont inclinés. Cueillons les roses de ce jardin abandonné et acceptons, ma chérie ! D'ailleurs, à quoi serviraient nos révoltes de vers de terre ?

Elles sourirent ensemble. Au loin, le bruit d'une auto s'inscrivait sur le silence comme une mince ligne qui allait s'épaississant.

XV

UNE ÉTOILE SE LÈVE

Seule dans son compartiment, toute secouée par sa découverte, Colibri évoque le voyage qu'elle faisait huit ans plus tôt avec maman radiieuse. Manon de quinze ans, elle eût, comme elle, chanté : « C'est mon premier voyage ! » La belle robe rose, le beau chapeau de paille d'Italie fleuri de roses, et maman qui, rose de bonheur, oubliait son triste foyer...

Elle, Colibri, grisée de sa liberté nouvelle et prompte aussi à oublier le sinistre visage de M. Salton... Deux écolières en vacances : quinze ans l'une et l'autre. Ah ! on avait vite déchanté. Mais le souvenir de ce voyage n'en demeurait pas moins inoubliable.

Et voici que le même trajet lui apportait encore une joie neuve qui la soulevait : délivrée de sa grande peur elle eût voulu chanter ou, tout au moins, se livrer à quelqu'un. Mais personne autour d'elle. Un miroir sur le panneau du compartiment ; Colibri y cherche l'image de son âme désenvoûtée ; l'image d'un être tout neuf qui s'éveille à l'existence.

De ne plus croire à la cruauté consciente, à la laideur voulue de l'âme humaine lui donne un nouveau de vie. Il y a, bien sûr, les méchants, les

envieux, les persécuteurs des faibles, mais presque tous des déséquilibrés, des malheureux qu'il faut plaindre et soigner. Une pitié romantique et à la fois évangélique lénifie cette âme contractée. Colibri observe dans la glace ses traits adoucis, ses traits dorés par tant de soleil, ses yeux élargis à l'échelle des horizons montagnards, cette bouche sinieuse que nul baiser n'épanouira.

— Je suis belle, et c'est dommage.

Elle est belle et songe à l'offrande qu'elle aurait dû faire à l'amour... Elle lisse ses cheveux luisants, étire son col de crêpe blanc, fait jouer ses mains parfaites dans la lumière et hausse les épaules.

— C'est dommage...

A la gare, tante Adélaïde l'attendait.

— Je monte avec toi, puisque c'est samedi.

— Tante, il faut bien que je vous dise : *M. Salton était fou!*

— Je m'en doutais! déclara paisiblement la vieille dame en s'insérant dans un taxi; je l'aurais même juré.

Elle s'arrêta quelques instants pour replacer droit sur son faux chignon son chapeau dérangé et reprit :

— Et puis, qu'est-ce que cela fait, aujourd'hui? Tout cela est du passé.

— Pas pour tout le monde. Tenez, un exemple : si vous aviez perdu par accident un membre en votre enfance, diriez-vous : c'est du passé, c'est oublié?

— Certainement non! Mais je ne vois pas où tu veux en venir, grommela tante Adélaïde qui comprenait fort bien; en somme, cette découverte, tu la juges bonne ou mauvaise?

— Mais elle me délivre comme elle délivrera maman.

— Oh ! ta mère... elle n'a pas besoin de ça, elle se raconte sa petite histoire, la chère sainte. Enfin, si tu es plus tranquille... Le fait est que je ne t'ai jamais vue si jolie, si animée, Colibri. Je crois qu'il est nécessaire que tu sortes un peu : un petit voyage à Paris te ferait du bien...

— A Paris, mon Dieu ! Mais je n'ai nulle envie et nul besoin d'y aller.

— Bon ! bon ! On verra ça plus tard.

Aller à Paris, quelle idée ! Colibri haussa les épaules. Elle croyait plus de bon sens à tante Adélaïde, et puis, que lui importaient les voyages ? L'essentiel n'était-il pas de retrouver maman, de lui faire part de sa découverte, de lui dire combien elle était désormais d'accord avec elle sur M. Salton ?

Elle monta dans sa chambre dès l'arrivée et, pour la première fois, à la lumière de sa trouvaille, observa un portrait de M. Salton au moment de son mariage, portrait demeuré accroché au mur, au-dessus de la cheminée. Il y montrait le visage pacifié que lui avait rendu la mort, et Colibri murmura :

— M. Salton première manière ! Mais le changement n'a pas tardé à s'opérer. On dirait que maman a oublié le bourreau pour ne se rappeler que l'époux, peut-être bon et tendre, des premiers jours. Dans ces conditions, dois-je lui dire la vérité ?

Elle résolut d'attendre quelque temps. La vie coulait, très douce, à la Maison des Cyprès. Maman se redressait, rosissait, tricotait et rêvait.

— Tiens, la voilà partie ! chuchotait Annette,

comme quand elle avait quinze ans, regarde-la!

Colibri regardait maman qui, nettoyant au séca-teur une plate-bande d'œillets, s'était soudain arrê-tée et, les yeux absents, tournés en dedans, pensait Colibri, caressait une corolle.

— Elle est ailleurs... C'est grâce à cela qu'elle a pu supporter son terrible esclavage. Toi, moi, qui ne savions pas nous évader comme elle, nous nous se-riions révoltées! affirma tante Adélaïde. Ces douces et angéliques créatures peuvent porter sans faiblir un faix très lourd de souffrances.

— Maman, mon enfant..., dit sourdement Colibri. Bénis soient, bénis soient les anges de l'oubli... Mais tu ne m'as pas donné le sésame de leurs cœurs.

— Tu es là, ma chérie? Je ne t'avais pas vue ve-nir; je pensais..., au fait, à quoi pouvais-je bien pen-ser? Ah! j'y suis! A ton papa : cette fleur d'agera-tum me rappelait la couleur de la robe que je portais à notre première rencontre. Je crois qu'elle m'allait bien et que j'étais jolie... Moins que toi, ce-pendant.

— Je n'en crois rien, protesta Colibri. Et puis, maman? Parle-moi de lui!

Le beau visage nimbé d'argent rosit doucement :

— Que te dirais-je? Il était beau, tendre et doux... J'ai connu le bonheur par lui deux ans... Ce fut bien court... Les détails s'estompent, j'aurais dû écrire mon journal... Il y a eu, après, tout le reste, les années que tu sais.

— Et dont tu te souviens assez mal aussi! railla Colibri.

— Que veux-tu dire? demanda maman, surprise.

— Rien, rien, maman ! C'est toi qui as raison ; tu oublies, tu pardones.

— Je t'assure qu'il ne voulait pas le mal. Il était d'un naturel ombrageux et inquiet, mais il possédait de grandes qualités de... d'intelligence et de fidélité. Car je suis sûre, acheva triomphalement maman, qu'il ne m'a jamais trompée... Jamais.

— Bien sûr, murmura Colibri en s'éloignant.

« Maman reconstruit son passé, remarquait-elle une fois de plus. Pourquoi lui révéler ce que j'ai découvert ? Elle souffrirait peut-être. A M. Salton fou, irresponsable, elle préfère un mari modèle, fabriqué de toutes pièces par son imagination idéaliste, par son âme si pure qu'elle n'admet pas le mal. Je dois donc garder mon secret pour moi seule. »

Ah ! qu'elle était donc seule depuis longtemps !... Qui donc la guérirait, lui apprendrait ce chant de confiance dans la vie sans lequel les êtres créés devraient pouvoir disparaître ?

— Ecoute, Colibri, grondait tante Adélaïde, je t'ai proposé les meilleurs partis de la ville et tu n'as même pas voulu d'une présentation. Que te faut-il donc ? Songe que ta mère, Tanette et moi, nous vieillissons et que nous n'avons que toi. Ah ! si ton pauvre père vivait, il saurait bien te faire comprendre ton devoir !

Pathétique prière. Mais pourquoi parler d'un devoir ? L'enfant sentait que son devoir, elle l'avait accompli jusqu'à l'usure de son âme et que, maintenant, il fallait lui parler de détente, de bonheur.

Un nouveau printemps soulevait la nature, le dixième depuis le retour de Colibri du couvent. Elle ne se lassait pas de courir la montagne, entourée de ses bêtes, Diane au teint bronzé, sauvage et souple, prompte à fuir l'approche de l'homme et à guetter, fraternelle et douce, le passage d'un animal rassuré par son immobilité : blaireau, fouine et renard dont elle surprenait à la brune les jeux entre les roches.

Active, la mère, fauve et lustrée, agitait mollement sa queue en panache sur laquelle se ruaient en jappant des renardeaux joyeux ; mais, au bruit du galop des chiens qui cherchaient la fugitive, la famille se coulait précipitamment dans son terrier dissimulé par un buis épais. Colibri grondait ses chiens :

— A cause de vous, je suis privée d'un bien joli spectacle. Ne pourriez-vous vous entendre avec ces jolies bêtes, pas méchantes pour un sou ?

Malgré le danger, malgré la longue faim de l'hiver, la femelle restait la mère sauvage qui, à chaque printemps, sentait ses flancs se gonfler comme les bourgeons de sève,,

Le frémissant aveu de Jean Serbize, la passion si humaine devant laquelle Colibri s'était raidie, elle les comprenait maintenant et elle sentait vibrer en elle-même ce grand rythme qui soulève la nature entière.

Vivre en marge de la vie, résister à ce rythme, quelle vaine tentative ! Il faut accepter ou se démettre. Aller à l'homme ou à Dieu. Le cloître ou le foyer. Mais le foyer sans Jean Serbize ? Comment s'y résoudrait-elle ?

Elle en était arrivée à l'aimer d'amour. Sa longue

absence l'avait heureusement dépouillé des traits familiers ennemis du désir. Son mystère flattait l'imagination amoureuse. Colibri ne le voyait pas vieilli, diminué, mais paré de qualités nouvelles; lui marié? Quelle femme avait donc pu le retenir? Maintenant Colibri rêvait, à l'exemple de maman, et tandis que celle-ci reconstruisait patiemment son passé, l'enfant bâtissait son avenir dans les nuées.

Dans la crainte de faire souffrir sa mère, Colibri ne lui confiait pas ses rêves mort-nés ni l'amour qu'elle sentait croître en elle pour Jean Serbize. Seule tante Adélaïde reçut des demi-confidences et elle les reçut avec un sourire qui blessa l'isolée.

— Elle ne comprend donc pas ma souffrance? Tant de faillites dans une vie si courte ne l'émeuvent pas? Ne sent-elle pas l'ironie du sort : je suis délivrée de ma grande peur, et je m'élançai enfin vers la vie à l'instant même que tout espoir de bonheur m'est enlevé... D'où vient l'incompréhension de tante Adélaïde? Elle la porte si loin que jamais, jamais je ne l'ai connue aussi gaie! Ne parle-t-elle pas à son âge d'aller faire un tour à Paris? Le monde entier est-il privé de bon sens ou suis-je différente des autres?

Elle assistait, béante de surprise, à des prises de bec entre ses deux tantes ; l'aînée prétendait tout régenter dans la Maison des Cyprès, Tanette résistait avec une secrète violence. Elle disait à sa sœur :

— Charbonnier est maître chez lui. Cette vieille personne devient bien difficile. As-tu remarqué comme elle se fait coquette? La voilà en possession de deux robes neuves!

— Elle va passer huit jours à Paris, Annette, c'est tout naturel.

— Pourquoi n'emmené-t-elle pas la petite?

Maman faisait un geste d'impuissance; depuis si longtemps elle était asservie à la volonté d'autrui qu'elle ne cherchait plus même à s'expliquer l'inexplicable dans l'ordre psychologique. Que la paix régnât autour d'elle, c'était là l'essentiel.

Elle eût voulu Colibri plus gaie, plus prompte aux confidences, mais l'enfant avait souffert. Il ne s'opérait pas en elle ce miracle qui faisait s'épanouir maman comme une fleur d'automne; du temps était nécessaire et la jeunesse aurait le dernier mot.

Tante Adélaïde annonça par une simple carte son retour de Paris et sa prochaine visite. De ses impressions, pas un mot. Quelques lignes brèves et d'une allure assez mystérieuse.

— Elle va se marier! gronda Tanette. Que signifieraient autrement ces mots: « Je rentre satisfaite, le cœur plein d'espérance. »

« Quelle vieille folle! A son âge! C'est proprement honteux! Ne ferait-elle pas mieux de songer à Colibri qui s'étiolé entre nous? »

Maman rougit d'émotion, joignit les mains et chercha sa fille du regard. En robe de toile blanche ceinturée de cuir, Colibri arrosait ses plates-bandes. Ses deux chiens la suivaient pas à pas. Parfois, en manière de jeu, elle penchait vers eux la pomme de son arrosoir; les bêtes s'ébrouaient, sautaient, jappaient, tourbillonnaient, s'enchevêtraient, roulaient sur le sable et repartaient follement pour tourner en rond autour des massifs.

— Annette, regarde-la donc, elle joue comme un enfant...

— Oui, mais les enfants souffrent !

— Tais-toi, supplia maman ; j'ai supporté bien des douleurs, j'en supporterai d'autres encore, mais pas sa souffrance à elle ! pas cela ! ou que je meure avant.

— Allons ! sois plus calme, gronda Tanette. Si on ne peut plus faire une remarque maintenant... Vois donc dans quel état tu es ! Il est temps que cette vieille folle revienne, elle t'arrachera à toi-même.

Or, la « vieille folle » fit son apparition sans crier gare, un matin qu'on ne l'attendait pas. Les mains encombrées de paquets, elle se présenta devant sa nièce qui devisait paisiblement avec Tanette.

— Vous, tante Adélaïde ? Quelle joie ! s'écria Laure Salton.

— Vous êtes toutes les deux seules ?

— Oui, jusqu'au déjeuner. La petite est allée au village renouveler le pansement d'un enfant blessé.

— Parfait. Nous avons à causer. Ecoutez-moi bien. Il faut marier cette enfant.

— Nous ne demandons pas mieux ! s'écrièrent les deux sœurs d'une seule voix. Mais le moyen ?

— Le moyen ? On le trouve.

Tante Adélaïde avait le ton et la robe des grands jours : le ton bref, sans réplique, la robe de serge noire à panneaux de velours. Elle gardait toujours la même forme : ample jupe coupée en biais, corsage strict, col montant agrémenté d'une broderie blanche. Seules ses manches condescendaient à suivre la mode : de manches à gigot elles étaient

devenues manches pagode, puis manches plates terminées par un revers semblable à celui du col.

Les cheveux rares se groupaient autour d'un faux chignon équilibré au sommet de la tête et qui ressemblait à une chrysalide dans son cocon de soie blanche.

Rien ne manquait à tante Adélaïde pour ressembler à la dame qui eut vingt ans aux environs de 1880. Rien. Pas même une certaine façon simplifiée de voir les événements et une certaine façon autoritaire de les soumettre à sa volonté. Sa douce enfance, son mariage sans histoire, toute sa vie facile et monotone lui inspiraient une aimable philosophie. Il n'était que de mettre de l'ordre autour de soi et pour cela de voir clair : tante Adélaïde s'en chargeait.

— Oui, cette enfant doit se marier.

— Où est l'homme digne d'un pareil trésor ? murmura maman, qui effeuillait un géranium.

— Evidemment ! approuva Tanette.

— Hi ! hi ! rit tante Adélaïde ; où est la femme digne de Jean Serbize ?

— Ah !

Le même cri ouvrait toute ronde la bouche des deux sœurs, l'une encore fraîche, qui se souvenait de son carmin et des fossettes, l'autre ruinée, meublée d'un dentier branlant.

— Mais il est marié ! put enfin articuler maman. Vous nous l'avez annoncé, ma tante...

— Et je m'en flatte, car, grâce à ce stratagème, Colibri a senti naître l'amour en son cœur rebelle. Ne m'interrompez pas. Écoutez bien, car le temps

presse. En réalité, on avait bien fait courir le bruit du mariage de Serbize. Mais j'ai voulu savoir la vérité et, pour ce faire, je lui ai écrit chez lui. Ma lettre l'a rejoint à Paris, où il achève une longue convalescence. Il m'a répondu quatre lignes assez sèches : Non, il ne songeait pas à fonder un foyer et y avait même renoncé. Je fus déçue, mais ce post-scriptum me rassura : « Si Nadalette vous parle quelquefois de moi, voulez-vous lui transmettre hommages et souvenirs ? » Eh bien ! j'ai longuement réfléchi, j'ai tout pesé, et ces hommages et souvenirs, je suis allée les chercher jusqu'à Paris. Comme je m'en doutais, mes enfants, ils portent un autre nom... Serbize adore toujours Colibri ! Sans doute, la guerre l'a mûri ; son visage n'est pas intact, mais il est devenu, comment dire?... plus distingué,... c'est cela ! plus distingué ! Or, comme grâce à mon stratagème Colibri l'aime enfin, je me demande ce qui...

— Chut ! elle arrive...

Elles se penchèrent toutes trois au bord de la terrasse au point que leurs têtes grises se touchaient. Un point clair se mouvait au creux de la combe : tout leur avenir, tout le devenir de leur race,... Colibri ! L'enfant sauvage et tendre dont la peur et la douleur avaient fait un être d'exception, dédié sans doute à un être d'exception... Nul sentiment d'égoïsme ne troublait leur bonheur. Nadalette enlevée par l'amour, elles vieilliraient doucement ensemble, dans la pensée de la chère absente.

Mais, moins calme que ses deux compagnes, toute tendue vers l'horizon, maman se disait : « Elles

ont beau l'aimer, elles ne savent pas... Elles ne savent pas combien deux êtres qui ne sont qu'un et qui ont longtemps souffert, désespéré ensemble, peuvent être unis ! Ma fille ! Qu'ai-je donc fait pour mériter un tel bonheur : la voir heureuse enfin ? Mais mon pauvre cœur usé supportera-t-il une telle joie ? Il faudrait que je pusse l'élargir à sa mesure, sinon...

— Mais oui, Tanette, je la vois...

— Comme tu fermais les yeux, j'ai cru...

— Je la voyais quand même et encore mieux...

La haie nous la cache, mais son chien la précède, la voilà ! Elle nous a vues et lève la main. Tanette, ma tante,... laissez-moi lui annoncer la bonne nouvelle,... seule... Pardonnez à mon égoïsme ! Il me faut pour moi toute seule le regard qu'elle aura...

— Va au-devant d'elle ! dit Tanette.

— Bien sûr ! approuva tante Adélaïde.

— Oh ! pas loin ! fit maman radieuse. Là, au bas de l'escalier seulement.

Elle descendit, s'assit comme une enfant sur la dernière marche et, les mains jointes, attendit, l'œil aux aguets. Ce fut là que Nadalette la découvrit.

Nadalette s'arrêta, interdite. Jamais, même au jour mémorable de sa sortie du couvent, maman n'avait eu ce visage si clair, si clair qu'il semblait penché sur un mystérieux foyer dont le rayonnement le nimbait d'argent. Plus de doute possible : pour que maman manifestât un tel bonheur, il fallait que ce bonheur fût celui de sa fille, et le bonheur de Colibri ne pouvait lui venir que de l'ami jadis dédaigné, aujourd'hui tant aimé... Elle dit d'une voix que l'émotion durcissait :

— C'est lui qui revient?

— Libre, ma chérie, libre de t'adorer... Tante Adélaïde vient de le voir!

— Ah!...

Elle ne dit plus rien, occupée à regarder maman transfigurée. Sa grande peine, sa grande peur s'en-voiaient, oiseaux de nuit, au soleil du bonheur qui irradiait de ce doux visage meurtri.

Au-dessus d'elles, penchées sur la balustrade, tante Adélaïde et Tanette, les mains jointes, contemplaient la mère et l'enfant.

— Regardez-les! grommela tante Adélaïde, dans quel état elles sont! Qu'est-ce que ce sera quand la troisième génération fera son apparition?

Le soleil qui taquinait chaudement la demi-calvitie de la bonne dame l'incita à rentrer.

— Venez! dit-elle impérativement à Tanette. Laissons-les s'expliquer. Nous allons, à nous deux, faire une tarte pour le déjeuner.

Laure et sa fille restèrent seules. Mais sans autre effusion, certaines d'avoir tout dit sans se parler, assurées que le silence seul pouvait exprimer l'inexprimable, elles s'entretinrent de choses familières.

— Avec ces roses-là, je pourrai faire une belle corbeille pour la table, toute blanche!

— Ma robe de crêpe bleu est-elle assez jolie?

— Nous allons prendre la diligence et faire nos achats.

Car, peu faites à la trop riche atmosphère des hautes cimes du bonheur, elles la redoutaient et se réfugiaient, craintives encore, dans les chemins faciles du quotidien...

EPILOGUE

— Où donc est cette enfant ?

Les premières effusions épuisées, Jean Serbize serré sur son cœur maternel, Laure s'apercevait avec effroi de l'absence de sa fille.

— Voyons, chérie, ne t'inquiète pas ! Tu sais que nous n'attendions notre ami que pour quatre heures et il en est à peine trois. J'ai vu Colibri descendre vers la châtaigneraie.

— Je vais la rejoindre, proposa Jean Serbize.

Maman le contemplait avec une poignante émotion : un homme distingué ! comme avait dit tante Adélaïde. Ses tempes grisonnantes ne le vieillissaient pas. La balafre qui creusait la joue et déformait un peu le coin de sa bouche ne l'enlaidissait pas...

« Colibri va être tout émue ! pensait maman. Mais elle saura trouver les mots attendus par cet homme qui a tant souffert, souffert par elle, surtout. Il va d'un bon pas, à peine claudicant ; on ne dirait pas qu'il fut si gravement blessé. »

— Tanette, as-tu donné des ordres pour le thé ?

Car, de plus en plus, elle se reposait sur sa sœur de tous soins matériels et rêvait, sans entraves, à l'avenir. Depuis trop d'années elle reconstruisait le passé, en creusait sans cesse les vaines fondations, en changeait la ligne pour le rendre habitable à l'image arbitraire que son idéalisme composait de M. Salton.

Maintenant, ce jeu désespéré lui paraissait dépourvu d'intérêt. Construire en imagination, puis en

fait, le jeune foyer, l'embellir sans cesse autour de sa fille, la voir enfin s'épanouir, n'était-ce pas le paradis sur terre et n'y avait-il pas là de quoi occuper toutes les heures contemplatives de maman ?

Cependant Jean Serbize disparaissait sous la châtaigneraie. Ses yeux fouillaient les buissons. Il eût voulu crier gaiement, comme autrefois : « Coucou ! mon Colibri ! Où es-tu ? »

Mais l'heure était plus grave que les heures de jadis. Lorsqu'on ôte à un homme la pierre qui écrasait sa poitrine, il ne sait plus respirer, il se sent encore faible et menacé. Quelle transformation avait dû s'opérer dans la petite fille rebelle ! On avait dit : « Elle vous aime et n'épousera que vous. » Mais mille assertions de tante Adélaïde ne valaient pas un regard tendre de ces prunelles sombres veinées de vermeil, un élan de ce corps parfait sculpté par la montagne et de cette âme pétrie par l'adversité. Soudain, une voix douce et sourde murmura :

— Je suis là, grand ami, à la même place depuis huit ans, si je puis dire...

Alors il connut qu'elle l'aimait et osa la regarder : pâle dans sa robe pervenche, mais de cette pâleur dont le soleil fait un lait doré autour de la bouche pourprée ; les cheveux lourds dégageaient les tempes et, tordus sur la nuque, en faisaient ressortir la ligne sans défaut. Belle, trop belle... Mais elle, occupée à le prospecter jusqu'au fond du cœur, ne remarquait pas le léger vieillissement de ses traits ni leur meurtrissure ineffaçable ; satisfaite de son examen, elle tendit les deux mains :

— Viens t'asseoir un instant en ce lieu où j'ai si

gravement péché contre l'amour. J'avais si peur des hommes, avoua-t-elle en frissonnant. Peur comme une envoutée... J'aurais dû jadis t'expliquer ce qui se passait en moi, essayer de te faire comprendre mon état d'âme, mais j'étais une enfant, une enfant sauvage et rebelle. Je ne savais que me révolter. La vue de l'homme me faisait mal; seul, ce pauvre Milou me rassurait par tous nos souvenirs communs, par son naïf amour qu'il ignorait lui-même.

— Pauvre chérie! Tu as d'autant plus peur de moi que je t'aimais plus fort; au fond, je ne te connaissais pas...

— Je ne savais pas, je ne pouvais pas te dire clairement ce qui se passait en moi. Un enfant malheureux est un monde inconnu. Une tragique enfance marque l'être pour la vie et on ne peut savoir comment il réagira dans telle ou telle circonstance...

— Tu veux donc m'alarmer encore?

Elle jeta ses bras autour de ses épaules et s'écria :

— Mais moi, je suis par miracle guérie, mon grand ami! Car je sais, je sais de source certaine que M. Salton était fou!

— Tous les méchants sont des fous, mon Colibri, on ne le sait pas assez; c'est pourquoi on se défend mal contre eux. On courbe le front, on souffre à mourir alors qu'il faudrait dominer et soigner, imposer une hygiène morale.

— Oui, la plupart des méchants, sinon tous, sont fous, répéta-t-elle rêveusement. Il faut les oublier comme on oublie l'orage qui vous a trempés, tout oublier comme oublie maman!

— La chère sainte!

— Bientôt M. Salton sera pour elle le modèle des époux ! Aussi j'ai jugé inutile de lui confier la découverte que j'ai faite dans la vieille maison de mon beau-père, découverte qui était mon diagnostic et que je vais te raconter.

Ils devisaient doucement, peu pressés d'éveiller la fièvre d'un amour qui ne les trahirait plus. Ils assistaient, comme jadis, au lent défilé des troupeaux attirés par l'abreuvoir. De leur poste élevé, ils distinguaient tous leurs mouvements, le glissement onduleux des larges croupes grises entre les buissons, la ligne des cous tendus en avant, puis relevés, tandis que des mufles baveux l'eau coulait en gouttes de lumière. L'air sentait les menthes écrasées, l'étable et le lait. Les chiens jappaient, mordillaient les mollets rétifs, quêttaient pour leur récompense un morceau de pain que le petit pâtre accordait parcimonieusement.

On voyait sur l'abreuvoir tourbillonner des essaims de mouches et d'éphémères dont un rayon de soleil faisait une sorte de fumée dorée qu'on eût dit exhalée par les bêtes puissantes. Une libellule, dérangée en ses vols autour de la fontaine, vint se poser sur l'épaule de Colibri qui, ravie, n'osait bouger.

— Sois sage, grand ami, dit-elle coquette, tu m'embrasseras tout à l'heure, n'effraye pas cette adorable petite bête.

Il n'insistait pas, occupé à contempler une joue aux tons d'orchidée frôlée par des ailes couleur d'arc-en-ciel saupoudrées d'un pollen impalpable.

— Que j'ai rêvé de ta beauté, ma sauvage enfant, que j'ai eu faim de toi ! Cependant je n'ai

jamais désespéré. Je t'ai toujours vue au fond de ma vie comme un flambeau au fond d'un souterrain et...

— Poète! rit-elle.

Effrayée par son mouvement, la libellule s'envola. Désaltérés, les troupeaux continuaient leur marche vers les pâturages du fond de la combe, prairies grasses et humides dont un ruban de joncs signalait le ruisseau. Après cet affaissement du sol, la montagne réapparaissait, masse d'argent bleu et de terres rouges plantée de buis d'un vert noir.

L'œil exercé de la jeune fille y découvrait les sentiers si longtemps courus par la petite fille effrayée que poursuivait son fantôme. Que serait-elle devenue sans la montagne amie et ses austères leçons?

— Tu connais tout de ma vie, dit-elle soudain, mais je ne sais rien de la tienne pendant ces dernières années. Raconte-toi à ton tour, veux-tu?

Il protesta qu'ayant voyagé dans la nuit il demeurerait sans histoire, mais qu'il lui confierait son journal écrit au jour le jour à l'unique clarté de son amour.

— C'est entendu, approuva Colibri.

La tête appuyée sur l'épaule de son ami, elle sentait sur son front la tiédeur de sa joue et fermait à demi les yeux. L'image de la vallée glissait entre ses cils et, là-bas, à mi-flanc de montagne, elle voyait aller et venir, devant la maison du bonheur, maman qui préparait sa corbeille de roses blanches.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION "MON OUVRAGE"

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la Maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 39 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7, 10 et 11 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75

COLLECTION "AURORE"

- TRICOT ET CROCHET** (Album n° 5).
- TRICOT ET CROCHET** (Album n° 6).
- TRICOT ET CROCHET** (Album n° 7).
- TRICOT ET CROCHET** (Album n° 8).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; fco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes par mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 12 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 6 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné
permettant de relier facilement un volume de la

Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 120-27),

à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,

1, rue Gazan, Paris (14^e).